

MARIANNE MARION



# CAFÉ TOURMEN-THÉ

Les Éditions de  
*L'Apothéose*

CAFÉ  
TOURMEN-THÉ

MARIANNE MARION

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Conception de la page couverture : © Les Éditions de l'Apothéose

Image originale de la couverture : Shutterstock 1398147839

*Sauf à des fins de citation, toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de l'éditeur.*

Distributeur : Distribulivre

[www.distribulivre.com](http://www.distribulivre.com)

Tél. : 1-450-887-2182

Télécopieur : 1-450-915-2224

© Les Éditions de l'Apothéose

Lanoraie (Québec) J0K 1E0

Canada

[distribulivre@bell.net](mailto:distribulivre@bell.net)

[www.leseditionsdelapothéose.com](http://www.leseditionsdelapothéose.com)

**Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022**

**Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2022**

**ISBN : 978-2-89775-597-3**

**ISBN EPUB : 978-2-89775-630-7**

Imprimé au Canada

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Remerciements

Cette histoire, j'ai envie de la dédier  
à toutes les femmes extraordinaires qui ont croisé ma route.

Celle qui m'a élevée, celles qui m'ont aidée à m'élever.

Celles qui m'ont fait grandir en me laissant m'imprégner d'elles.

Celles qui m'ont aidée à comprendre qui j'étais, mais surtout à l'accepter  
et à en être fière.

Celles qui m'ont amenée à réaliser qu'être une femme  
c'est une force incroyable et qu'il n'y a absolument rien de faible dans la  
douceur et dans le fait  
d'être près de ses émotions et de son feu intérieur.

Depuis la nuit des temps, des cercles de femmes changent  
le monde à leur façon.

Aujourd'hui, je réalise la chance que j'ai d'être un des rouages de la plus  
grande force tranquille  
qui n'aura jamais existé sur cette terre.



MMAUTEURE



MARIANNE MARION - AUTEURE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*« ... au moment où j'avais réussi à trouver toutes les réponses.  
Toutes les questions ont changé. »*

**Paulo Coelho**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 1

**Noémie**

— Un autre verre de Chardonnay, ma belle ?

Surprise, je me retourne. Elle vient de m'appeler ma belle ?

D'un coup, sa beauté me foudroie. Elle se tient devant moi, tout sourire. Ses longs cheveux noirs légèrement ondulés se déposent lascivement sur ses épaules dénudées et son regard espiègle est camouflé derrière de très longs cils. Cette femme est tout simplement sublime.

— Je crois qu'il va me falloir quelque chose de plus fort.

Son sourire se transforme en un charmant rictus alors qu'elle m'adresse un clin d'œil en saisissant son *shaker* à cocktails. Je la regarde manier habilement la bouteille de vodka et secouer fermement les récipients en inox imbriqués l'un dans l'autre. Puis, elle me tend un cocktail sur glace avec une lime et un citron.

— Ça me semble être une nuit idéale pour une vodka frappée.

Je suis gênée. J'essaie d'engager la conversation.

— Avec une lime et un citron ! Rien de moins.

Un sourire malicieux se dessine maintenant sur ses lèvres naturellement charnues, sans maquillage ni artifice.

— Quand on n'arrive pas à choisir, on prend les deux.

Pendant une seconde, j'ai l'impression que ses allusions me sont destinées. Je suis clairement mentalement perturbée.

Elle disparaît à l'autre bout du comptoir pour aller servir d'autres clientes me laissant seule de mon côté du bar. Je suis encore sous le choc de cette brève, mais intense discussion... En tout cas, elle était intense pour moi. Je regarde autour de moi et la place me semble assez bien remplie,

pourtant je n'ai d'yeux que pour elle. Elle est tellement à son aise, derrière le bar, là où elle semble intouchable. Elle rit avec les clients, fait flamber des *shooters* et danse quand elle aime la chanson que fait jouer le *DJ* au fond de la salle. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi flamboyant, je n'arrive juste pas à décrocher mon regard d'elle.

Le temps file et le comptoir est de plus en plus bondé de gens qui veulent commander des verres. Je comprends rapidement que le fait que je sois assise au bar gêne les commandes et je décide d'aller m'asseoir plus loin, tout en m'assurant de pouvoir la regarder d'où je suis. C'est l'avantage d'être dans un bar où on ne connaît personne, on peut se permettre de se la jouer voyeuse. Tranquillement, les trois vodkas frappées que j'ai bues en plus du vin commencent à brouiller mon cerveau et je sens des émotions monter en moi. Ironiquement, ce sont ces mêmes émotions que je tentais de noyer en venant ici ce soir. Je regarde autour de moi et j'observe les gens qui m'entourent. Toutes les filles que je vois sur le plancher de danse me semblent tellement plus jeunes et fringantes que moi. Elles me fascinent. Elles ont l'air aussi belles en dedans qu'en dehors. Elles semblent ouvertes d'esprits et elles s'embrassent sur la piste de danse, libres de leurs mouvements et à l'aise dans leur sexualité. Je n'étais tellement pas comme elles à leur âge. Certaines ont des allures plutôt garçonne, je ne sais pas comment les décrire tellement cet univers m'est complètement inconnu, nouveau. Je crois même avoir vu une dame qui semblait en fait être un homme, mais je ne pourrais pas le certifier... À moins que ce ne soit la vodka qui me joue des tours ? Chose sûre, je *clash* complètement dans ce décor moderne dans lequel je semble être un anachronisme flagrant, un éléphant dans le coin d'une pièce.

Je soupire sans retenue : je suis pathétique.

Qu'est-ce qu'une mère de banlieue de 30 ans fait dans un bar gai de Montréal un samedi soir de novembre ? J'imagine que si je voyais une psy ben chère, elle, elle saurait me le dire. Ça aurait sûrement rapport avec Freud ou un truc du genre. D'ailleurs, aucune chance que j'en parle avec Ève, mon amie psychologue. Je ne saurais même pas par où commencer tellement cette histoire n'a ni queue ni tête pour moi. La chose qui est sûre c'est que je suis une vraie *joke*. Dire qu'Antoine pense que je suis au spa

justement avec Ève pour le *weekend*. Je vois encore son regard doux et tendre quand il m'a dit pas plus tard que la semaine passée :

— Tu sais quoi chérie ? Tu as l'air fatiguée ces temps-ci, tu devrais t'organiser une fin de semaine au spa avec une copine. Il me semble que tu mérites de décrocher un peu. Moi je m'occupe des filles et Sébastien va s'occuper du café. Je lui en ai déjà parlé et il est d'accord.

Pauvre Antoine, s'il me voyait à l'instant. S'il comprenait que j'ai profité de sa bonté et de son amour pour lui mentir et venir ici à la place... Je ne comprends juste pas ce qui m'arrive. J'ai toujours ces maudites pensées qui tourbillonnent sans cesse dans ma tête. Elles sont arrivées comme ça, progressivement, depuis la naissance des jumelles. Ça a commencé quand j'ai fait un rêve troublant où j'embrassais une amie de l'époque. Ça m'a mise à l'envers sur le coup, mais, ensuite, c'est parti comme c'est venu et j'ai classé ça dans un tiroir *faits divers* dans mon cerveau en n'y repensant plus tellement. Mais, depuis quelques mois, ça me ronge : je suis attirée par d'autres filles, ça ne fait plus aucun doute. C'est devenu tellement envahissant que ça affecte toutes les sphères de ma vie. Je ne comprends tout simplement pas comment, après une quinzaine d'années à vivre ma sexualité avec des hommes, je peux du jour au lendemain ressentir cette attirance vers les femmes. Cette question m'obnubile : j'y pense au travail, en faisant l'épicerie, j'y pense en endormant les jumelles, j'y pense même en faisant l'amour avec Antoine. Pourquoi ? Et surtout : pourquoi moi ? C'est comme si quelque chose avait changé en moi quand j'ai accouché des jumelles. Quelque chose qui a brisé mon rapport à la sexualité et mon rapport à mon propre corps aussi. C'est comme une deuxième naissance qui se serait jumelée à celle de mes filles. Sauf que celle-là n'était pas planifiée du tout.

— Salut, je m'appelle Katia.

Je suis tirée d'un coup hors de mes réflexions. Je me retourne vers cette voix qui m'interpelle et je lui lance un regard embêté. Tout ce que je vois, c'est cette toute petite femme d'à peine 5 pieds aux yeux d'un bleu perçant et aux cheveux tout aussi bleus qui fronce maintenant les sourcils en me regardant la dévisager sans dire un mot. Je me ressaisis.

— Oups, excuse-moi, j'étais complètement ailleurs. Je m'appelle Noémie...

Katia me regarde maintenant avec un sourire amusé.

— Première sortie dans un bar *queer* ?

— *Queer* ?

Voilà que c'est à son tour de me dévisager. Je me sens comme un dinosaure quand elle me parle.

— Coudonc, est-ce que tu t'es pas trompée de bar ? Ah oui, je comprends, tu accompagnes une amie ?

Qu'est-ce qu'elle peut bien essayer de me dire ? Je ne me suis jamais sentie aussi peu à ma place de toute ma vie. Je veux juste qu'elle s'en aille et qu'elle me laisse tranquille. De légères larmes me montent aux yeux et j'essaie, en vain, de paraître plus à l'aise que je ne le suis.

— Oui, oui, c'est ça, j'accompagne une amie.

— Elle est sur la piste de danse ? Oh, laisse-moi deviner, enterrement de vie de jeune fille ?

Elle s'étire maintenant de tout son long sur le tabouret où elle a pris place sans y être invitée pour essayer de trouver mon amie imaginaire sur la piste de danse. J'ai chaud. Pourquoi elle reste là ? Pourquoi elle s'acharne à me parler ?

Je fixe le sol. Je voudrais seulement qu'elle disparaisse comme elle est apparue. Je veux m'enfuir alors je tente une stratégie de repli.

— Je vais au bar me chercher un autre verre.

Je me lève d'un coup, mais elle me saisit doucement le bras. La douceur de sa main me surprend. J'ai envie de retirer d'un coup mon bras, mais mon corps ne s'exécute pas. Je la regarde pour la première fois directement dans les yeux et, à ma grande surprise, j'y vois quelque chose qui ressemble à de l'empathie. Une mer d'empathie dans des yeux bleu tanzanite où l'on semble voir chacun des cristaux.

— Noémie...

Aucune réponse de ma part. Cette fois-ci, mes réflexes de femme des cavernes reprennent le dessus et je tire froidement sur mon bras, ce qui ne l'empêche pas de continuer à me parler.

— C'est normal de ne pas se sentir à l'aise, la première fois.

Ses mots me dégoûtent. Elle ne me connaît pas, comment peut-elle faire comme si elle savait comment je me sens ? Je retrouve mon esprit cartésien et réussis à sortir de ma contemplation de ses yeux de pierres précieuses.

— Je t'ai dit que j'accompagnais une amie.

Je file vers le bar sans me retourner. Pour qui se prend-elle ? Mon guide spirituel peut-être ? C'est quoi, elle traque les filles seules dans le bar pour essayer de les attraper avec son numéro de mentor *cheap* ? Je suis chamboulée. Je cherche des yeux la *barmaid* de tout à l'heure, mais je ne la vois nulle part. Je décide tout de même de prendre place sur mon ancien tabouret en espérant la voir réapparaître instantanément. Qui sait, peut-être qu'elle m'a remarquée, elle aussi. Je dis ça, mais, en même temps, je me trouve conne. Même si elle m'avait remarquée... Qu'est-ce que je ferais de plus ? Lui montrer les photos de mes filles et de mon chum pendant nos dernières vacances dans le sud ?

Une très jeune *barmaid* blonde vient me voir pour me demander ce que je veux boire. Elle a les joues roses et rebondies comme une poupée bout'chou et porte une jupe tellement courte qu'elle laisse deviner le galbe de ses fesses. À son visage enfantin, je me dis qu'elle doit avoir à peine l'âge légal pour servir de l'alcool. Je sens monter en moi un malaise que j'ai bien du mal à cacher.

— Excuse-moi, où est la serveuse aux cheveux noirs qui était là tantôt ?

— Tia ? Elle a terminé son *shift*. Veux-tu boire quelque chose ?

— Euh, oui. Une vodka frappée s'il te plaît.

Je la regarde s'éloigner vers le réservoir à glaçons et un frisson me parcourt. Je réalise que j'ai soudainement une pensée pour mes filles. Un frisson me parcourt et je réalise que je n'ai absolument aucune attirance physique pour cette demoiselle pourtant super jolie ni pour Katia d'ailleurs. Elle me donne ma vodka frappée, avec seulement un citron dedans.

— Excuse-moi, est-ce que je pourrais avoir aussi une rondelle de lime s’il vous plaît ?

Je bois ma vodka d’une traite, essayant de noyer cet espèce de désespoir qui m’habite. Je regarde à nouveau la piste de danse, l’esprit de plus en plus dans les vapes. J’ai tellement de difficulté à m’expliquer ce chaos sentimental qu’est le mien. Bien que je trouve ces filles mignonnes, je ne ressens absolument rien de particulier quand je les regarde. Mais Tia ... La tête me tourne. Je réalise que mon rapport aux femmes est complètement amphigourique. Je suis pourtant venue ici avec l’inébranlable certitude que je trouverais des réponses. Je pensais vivre une véritable révélation en venant dans ce bar du village chaudement recommandé par *Google* et qu’enfin je comprendrais ce qui m’arrive, mais *nada*. Je sens plus que jamais le néant m’habiter. J’ai peur et je me sens seule dans cet endroit qui ne me ressemble en rien.

J’ai définitivement besoin d’une autre vodka.

## **Kariane**

Je suis assise dans une chaise berçante, dans le coin de la cabane rouge que nous occupons depuis notre arrivée dans ce petit village nordique. De doux grincements de vieux bois s’élèvent dans la nuit noire. Un faible faisceau de lumière traverse notre fenêtre sans rideau et s’étend jusqu’au visage de José qui dort dans notre lit. Tous les habitants sont endormis, sauf une meute de chiens nordiques qui hurlent au loin. Ma petite Akéla tend l’oreille, elle se sent sûrement appelée par les siens. Les instincts naturels sont tellement forts. Le mien me dit que quelque chose est sur le point de changer, sans que je ne puisse dire quoi. Je caresse le doux pelage de ma chienne et je m’attarde à nouveau sur cet homme endormi. Ça fait douze ans maintenant que nous partageons notre vie. Voilà un peu plus du tiers de mon existence que je parcours le monde avec lui pour soigner les gens aux quatre coins du globe. Je ne sais pas ce qui est réellement le plus fort entre nous, notre passion commune pour les voyages ou notre amour. Est-ce que l’un aurait pu exister sans l’autre ? Sûrement, mais sûrement pas à la fois.

À nouveau, je suis en transe devant ses paysages glacés qui s’étendent à perte de vue. Je me suis tout de suite sentie chez moi en arrivant au bord de

l'océan Arctique. Après avoir parcouru une bonne partie du globe et avoir vu des océans tant doux que déchaînés, le calme glacial m'apparaissait naturellement comme la suite logique des choses. Du moins, ça aurait dû l'être. José se tourne dans le lit, son sommeil est agité. Il l'est souvent depuis que nous sommes ici. Je connais tout de ce visage à commencer par ses traits durs comme ceux qu'arborerait quelqu'un qui a connu plusieurs vies. Il ne détache jamais ses cheveux, sauf pour dormir, et je vois clairement les ondulations laissées par son élastique quand il les coiffe en *bun*. Il a eu 35 ans avant que nous partions pour ce nouveau périple, mais, depuis quelques semaines, j'ai l'impression qu'il vieillit à vue d'œil. Ses sourcils sont froncés, même quand il dort. Je connais chacune de ses stratégies de repli, dont le silence. Quelque chose ne va pas et je n'arrive pas à dire ce qui se passe. J'en arrive à penser que ce n'est pas que le froid et le manque d'ensoleillement. Nous avons réussi à trouver refuge dans chaque pays, pourquoi n'a-t-il jamais réellement atterri ici en même temps que moi ? Nous sommes pourtant descendus du même avion, partageant comme toujours cette envie de connaître une nouvelle culture et de nous immerger complètement, totalement. J'ai vu ses yeux briller à la vue des mers de glace et j'ai vu son visage s'illuminer devant les paysages majestueux, j'en suis certaine. Mais, maintenant, quelque chose est différent.

Lui, il est différent.

Je me lève et je remets une bûche dans le poêle à bois. Ici, il fait déjà -12°C la nuit et nous ne sommes qu'en novembre. Je dépose Akéla dans son panier et j'entre dans le lit pour me fondre dans les bras de l'homme de ma vie. Cette nuit, j'aurais beau mettre toutes les bûches du monde entier dans le feu, j'ai l'impression qu'il ferait tout de même extrêmement froid dans notre belle cabane rouge quelque part au Nunavut.

# Chapitre 2

**Noémie**

— CHEERS !

— À nous, mon amie !

Nous sommes debout dans l'arrière-boutique de notre petit café de quartier. À l'avant, la fête gronde. Une fête organisée en notre honneur pour fêter les 5 ans du Café Tourmen-Thé. Tous nos proches sont présents pour souligner le succès de notre entreprise. Le temps a passé si vite. Je me rappelle encore, à l'époque, la face de mes parents quand je leur ai annoncé que j'achetais un petit bistro avec mon meilleur ami Sébastien. Ils étaient tellement scandalisés, toutes les objections étaient valables :

— Noémie ! Tu es diplômée en graphisme. Vas-tu vraiment gaspiller tes études pour ouvrir un café ? Tu n'as aucune connaissance en gestion.

— Ma chérie, j'aime pas ça que tu investisses autant d'argent dans une entreprise aussi fragile, tu sais que la majorité des petits restos de quartier font faillite dans les premières années après l'ouverture ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'avoir un commerce avec un ami garçon... En plus, avec votre histoire à tous les deux... Ça peut juste mal finir ! Je vois ça venir à des kilomètres. Je suis ta mère, j'ai un sixième sens pour ça.

— Crois-moi mon trésor, ça fait vingt ans que je suis dans la finance et ça, je peux le sentir, c'est une mauvaise idée.

Pauvres Line et André chéris, leur existence confortable et paisible de babyboomers retraités a littéralement pris feu cette année-là. S'ils avaient deviné, à cet instant précis, que je rencontrerais peu de temps après celui que je leur ai présenté comme étant l'homme de ma vie et que je tomberais enceinte avant l'été, leur réaction aurait probablement été beaucoup plus brutale. Au lieu de marcher sur des œufs, ils les auraient littéralement

piétinés et ils seraient partis sur le *fly* refaire leur vie en Floride sans me laisser leur adresse. Imaginez donc leur surprise quand, de surcroît, je leur ai appris que j’attendais des jumelles à peine un an après l’ouverture du café. *Yeah!* Ils ont pris une teinte verte qu’ils continuent d’ailleurs à entretenir chaque fois qu’ils se retrouvent en ma présence. C’est donc entre les commandes de fournisseurs, les changements de couches, les *batch* de muffins à faire cuire, les poussées dentaires, les *shots* de tire-lait double cachée dans le *backstore* du café et le bruit de la machine à espresso que j’ai à la fois appris à être une mère et à tenir un café. Mes parents eux ont appris à la dure que quand ta fille-unique-entrepreneure met au monde des jumelles, ça perturbe illico ta retraite tranquille à regarder pousser les tomates dans ton jardin. Autant être franche, je ne pourrais dire lequel de mes trois bébés m’a occasionné le plus de nuits blanches tellement je n’ai pas dormi depuis ces cinq dernières années. Une chance qu’Antoine est un papa fantastique et que Sébastien est un associé compréhensif et formidable, sinon je n’aurais pas survécu jusqu’à aujourd’hui.

... Et dire qu’on fête déjà nos cinq ans.

Je regarde Sébastien, en douce, l’espace d’un instant. Il est occupé à nous resservir du mousseux. Il n’a absolument pas changé depuis les douze ans que nous nous connaissons. Il a toujours ces fossettes qui lui donnent invariablement l’air d’être de bonne humeur. Il a encore ces même cheveux bruns qui frisent lâchement quand il les laisse aller et toujours ce regard doux avec ses yeux brun doré, paisible et rassurant. Je ne sais pas ce que je ferais s’il n’était pas dans ma vie. Il était clair que nos chemins étaient faits pour se croiser le jour où on s’est foncés dedans dans le portique du Café Tao, la veille de mes 18 ans. Nous n’aurions jamais pu deviner à ce moment-là que, sept ans plus tard, nous rachèterions ce café et qu’il deviendrait notre commerce à nous : le Café Tourmen-Thé.

— *No joke* Sébastien, une chance que t’as pas de vie sinon je serais virée folle avec les jumelles et le café. Sérieux, je te dois au moins 1000 heures de travail *gratis* que je compte bien te remettre d’ici à ce que j’aie 75 ans.

Il rit de son rire tendre et calme et moi je l’observe encore du coin de l’œil. Je n’arrive pas à comprendre pourquoi il reste invariablement célibataire. N’importe quelle fille sur Terre craquerait sur ce rire. En plus,

Sébastien est drôle et il sait cuisiner. Il a tout ça sans même cultiver de petite bedaine de trentaine, un vrai *deal* ! Déjà, juste dans le bassin de ses admiratrices parmi nos clientes régulières, ce n'est pas le choix qui manque. Pourtant, aucune de ses conquêtes ne réussit à passer le cap des trois mois. Il trouve toujours de bonnes raisons pour les laisser. En fait, tout ça dure depuis bien avant qu'on se lance en affaires. Tout ça, c'est depuis Ève...

— Sais-tu, Noé, promets-moi juste que la prochaine fois qu'on ouvrira un café ensemble, tu ne tomberas pas amoureuse d'un de nos clients dès les premiers mois et que tu n'auras pas des jumelles avant même d'avoir fêté nos deux ans d'ouverture pis ça va être ben en masse pour moi.

Je lui dédis un splendide doigt d'honneur bien mérité, mais accompagné de mon plus beau sourire. Bien qu'il aime me narguer, je sais qu'il adore mes filles plus que tout au monde. En symbole de notre reconnaissance à Antoine et à moi pour avoir momentanément géré le café pratiquement seul dans les derniers miles de ma grossesse chaotique, nous avons nommé la première née Seba. Il est d'ailleurs son parrain ainsi que le parrain d'Agathe. Que voulez-vous ? Je ne pouvais me résoudre à ce qu'une seule de mes filles ait le meilleur parrain au monde. Ça aurait été injuste et comme Antoine et moi sommes enfants uniques tous les deux, tout le monde y a trouvé son compte. Ma cousine Kariane, avec qui nous nous entendons pour dire que nous serons éternellement des âmes sœurs peu importe les hommes qui croiseront notre route, est leur marraine. D'ailleurs, je pense à elle qui est partie depuis quelque temps vivre sa nouvelle lubie nordique et elle me manque terriblement.

— T'es dans lune, fille.

Sébastien me tire de mes réflexions, moi qui ai cette fâcheuse habitude de partir dans de longs voyages intergalactiques dans mes pensées et mes angoisses. Il y a éternellement de l'eau dans le moulin de mes réflexions.

— Je pensais à Kariane. Malgré toutes ces années de voyages à travers le monde, je ne m'habitue jamais vraiment à ses absences.

Sébastien pose sur moi un regard tendre et me serre dans ses bras.

— Je sais Noé, même à l’époque où on sortait ensemble, je pense que tu t’ennuyais plus souvent d’elle que de moi. De quoi rendre n’importe quel chum jaloux.

Quelque chose dans sa phrase m’a comme coupé le sifflet et je ne trouve rien à redire. Je ne crois pas non plus qu’il attend de moi que je contredise sa pensée. Il y a, dans la vie, des choses qui sont comme de douces évidences.

D’un coup, on sent un affolement à l’avant du café.

— Noémie, Sébastien ! On vous attend en avant pour le *toast* !

On échange un regard complice.

— Beurk, le *toast*. Hey, Sébas, penses-tu que dans le discours émouvant qu’elle a prévu, ma mère dira à tout le monde à quel point elle a toujours cru en moi et à la pérennité de notre projet ?

Il rit et verse une bonne rasade de téquila dans nos deux flûtes à champagne.

— Allez, ma douce, un petit *shooter* avant d’aller affronter nos deux familles.

— Santé mon ami ! On se retrouve sur le toit quand la fête sera finie pour notre rituel annuel ?

— Tu me connais, je ne raterais ça pour rien au monde.

Et nous partons rejoindre nos proches à l’avant du café. Les filles me sautent littéralement au cou et m’agrippent de leurs quatre petits bras comme si leur survie en dépendait. Je ferme les yeux l’espace d’un seul instant pour goûter ce moment. J’ai l’impression d’avoir si peu vécu de moments aussi heureux dans les derniers mois que j’aurais envie que celui-là dure toujours.

## **Kariane**

Avant de partir pour le Grand Nord, José et moi, nous avons fait minutieusement nos recherches comme à l’habitude. Ironiquement, nous

sommes tout de même très méthodiques quand vient le temps de nous jeter tête première dans l'inconnu. C'est une question de survie et nous l'avons appris à nos dépens. Par exemple, la première fois que nous avons travaillé dans une ONG en Afrique de l'Ouest, nous n'avions que des vêtements courts et très légers et nous avons réalisé que, certaines nuits, il pouvait faire 6 ou 7 degrés dans les régions près du désert du Sahel. Après avoir grelotté en Afrique collés l'un contre l'autre sous un très très léger drap de coton, plus rien ne nous étonne : on se prépare donc mentalement à trembler de froid partout à travers le globe. Nous étions alors devenus de vrais experts du Nunavut à notre départ de Montréal après des semaines de préparation. Passer du sud au nord ne se fait quand même pas d'un coup, sauf quand on se magasine un solide choc culturel et thermique. Nous savions donc que dans certaines municipalités, aux alentours du solstice d'hiver, il n'y a que très peu d'heures d'ensoleillement. Nous avions tout prévu : nos lampes UV, des dizaines de livres de lecture et des vitamines pour tenir le coup jusqu'au retour du soleil ou, du moins, jusqu'à la fin de notre contrat. Nous savions également que plusieurs problèmes sociaux touchaient particulièrement la population où nous nous dirigeons, notamment l'alcoolisme et le suicide. Nous étions bien renseignés et surtout nous savions où et dans quoi nous mettions les pieds.

Des gens avertis, *tsé*.

J'entends des pas grinçants juste devant la porte d'entrée et je sors tranquillement de mes réflexions. C'est fou à quel point les bruits peuvent être assourdissants dans les déserts de glace. C'est sûrement José qui revient du bureau de poste. Je lui ai demandé d'aller poster la lettre que j'envoie à ma cousine Noémie. Ça lui fait du bien de sortir un peu pour faire autre chose que travailler à la clinique et moi je n'en peux plus de le voir faire les cent pas dans notre toute petite cabane écarlate. La diminution des heures d'ensoleillement semble très difficile pour lui. Il continue de me dire que tout va bien, mais je vois les nuances de gris dans son sourire. Je vois très bien qu'il grelotte, même assis au bord du feu de foyer à boire des grogs bien alcoolisés. Même sous une épaisse couverture de laine, je ne retrouve pas dans ses yeux l'éclat qu'il avait la nuit où nous pensions mourir de froid au bord du désert sahélien. Si je ne le connaissais pas si bien, je penserais qu'il me cache quelque chose, mais je n'ai aucun doute

envers lui. Si José me cache quelque chose, il m'apparaît évident qu'il ne l'a lui-même pas encore découvert. Je ne sais pas quand il le fera, mais je suis convaincue qu'il m'en parlera. La franchise n'a jamais été un problème dans notre couple et je dirais même que c'est l'ingrédient secret pour réussir à vivre le type de vie que nous avons. Il s'approche lentement de moi et dépose un léger baiser plein de frimas dans mes cheveux.

— Ta lettre est postée.

— Merci, mon amour.

Il s'étend sur le lit. Akéla saute rapidement le rejoindre pour jouer mais il reste de marbre. Il est 13 h et le soleil entame sa descente vers la noirceur. José soupire et fixe l'horizon. Sans se retourner, il me dit :

— Tu sais, le bébé en syndrome de sevrage qui est arrivé hier à la clinique...

Sans même que j'ai eu le temps de lui répondre, il enchaîne :

— Il est mort ce matin. J'ai croisé Simon, le jeune médecin, en allant à la poste.

Je me lève pour aller m'asseoir avec lui sur le lit, mais il se lève aussitôt et se dirige dans la salle de bain sans dire un mot. Je l'entends barrer la porte puis partir la douche. Je tourne les yeux vers la fenêtre et je regarde le panorama incroyable qui s'offre à moi au pied de ce village que j'aime comme si j'y avais grandi. Je me sens étrange, comme si je me sentais coupable de fleurir dans ce champ de frimas pendant que je vois l'homme que j'aime dépérir lentement.

Je me dis que, parfois, être des gens avertis ne suffit peut-être pas.

# Chapitre 3

**Noémie**

Néant.

Cinq lettres.

La définition exacte de ma vie actuellement.

Depuis ma conversation avec Sébastien sur le toit du Café le soir de la fête, ses mots tournent en boucle dans ma tête, encore et encore. Ils viennent se mêler au capharnaüm intérieur que je faisais déjà fleurir depuis un moment, bien malgré moi, comme une herboriste qui aurait perdu le contrôle de ses plantes carnivores. Chaque année, à pareille date, nous montons ensemble sur le toit après la fermeture du café. Équipés d'une petite chaufferette, nous regardons le ciel en buvant des chocolats-chauds-Baileys sous une grosse couverture. C'est exactement ce que nous avons fait le tout premier soir de notre ouverture, un coup le dernier client parti. Nous savions bien qu'aucun de nous deux n'arriverait à dormir ce soir-là. Nous étions donc montés par l'escalier de secours avec en main une vieille chaufferette de brousse qui avait probablement fait la guerre. C'était un vestige laissé par les anciens propriétaires que nous avons trouvé dans un placard. Nous nous étions assis tranquillement avec nos boissons chaudes pour décortiquer ensemble ce qui venait de nous arriver. Nous étions tellement heureux, comblés. On avait 25 ans, notre propre entreprise et la vie devant nous. Depuis, la vieille chaufferette nous a lâchés et on l'a remplacée pour une toute jeune et fringante, mais nous n'avons jamais manqué une année. Il y a quatre ans, j'ai bu du chocolat-chaud-tout-court enceinte jusqu'aux yeux. L'année suivante, on a veillé sous une assourdissante pluie verglaçante et Sébastien est même venu une année avec une fin de gastro tellement la tradition nous importait. Malgré les bonnes années, les trimestres moins faciles et la très fréquente surcharge de travail, nous étions restés soudés et cette tradition était devenue le symbole de notre partenariat d'affaires. Elle était comme nous, audacieuse, authentique et

réconfortante. Mais cette année, lorsque nous étions blottis l'un contre l'autre avec nos thermos fumants, notre chaufferette de compétition et notre grosse courtepoinTE ancestrale très certainement cousue par la grand-mère de quelqu'un d'autre, sans crier garde, quelque chose a changé. Comme si le vent avait changé de bord et que notre chaufferette ne pouvait plus rien contre cette brise glacée.

Je me remémore notre conversation pour une cent-millième fois.

— Tu sais Noémie, il va falloir qu'on en parle...

Piquée, je fis celle qui ne comprenait pas, espérant qu'il ne pensait pas à ce que je pensais.

— Hein ? Qu'on parle de quoi ? Sébastien, dis-moi pas que tu attends des jumelles ?

J'espérais que l'humour allait me sauver, mais pas cette fois on dirait.

— De quoi je parle ? T'es sérieuse ? Noé, tu m'appelles à trois heures du matin, hystérique, et tu me demandes de venir te chercher dans un bar en plein quartier gai de Montréal quand t'es censée être partie au spa et que j'ouvre le Café à 6 h alors que c'est déjà supposé être TA fin de semaine.

Ce n'était pas que je ne voulais pas lui répondre, mais je ne trouvais pas les mots. Il n'y en avait aucun qui se prêtait à cette conversation, du moins s'il y en avait, ils m'échappaient tous. Il continua donc.

— Je te récupère, ivre et en larmes, et toi tu ne me fournis aucune explication. Tu te repointes au Café le mardi matin, comme si de rien n'était, et tu continues ta vie sans m'éclairer sur ce qui peut bien se passer dans ta tête. C'est illogique. C'est comme si tu traînais constamment un énorme baluchon derrière toi, partout où tu passes et que tu niais son existence.

— Justement, tu l'as dit là... La vie continue.

— Noémie... tu sais que je t'aime, hein ? On se connaît depuis quoi, douze ans maintenant ? Tu es comme ma sœur, ma meilleure amie et tu es la mère de mes deux filleules que j'adore...

Je l'ai regardé soudain inquiète de la tournure de la conversation.

— Mais chouette, ça ne fonctionne plus du tout notre affaire.

Je tombais des nues. Voyons donc, quel était le rapport entre ma sortie secrète au bar – comment disait l’autre déjà ? *Queer* ? – et notre partenariat d’affaires. Il mélangeait tout. J’étais sur un *boost* d’adrénaline comme si je venais de caler quarante cafés.

— C’est quoi le rapport ?!

Il me regardait de ses yeux dorés pourtant je n’arrivais plus à apercevoir mon partenaire des douze dernières années dedans. Il n’y avait que le vide et le silence.

— Ben voyons, Sébastien Maltais, vas-tu ben finir par me dire ce qu’il y a ?

Il inspira à fond.

— Je veux qu’on vende le café.

Juste du vide, des yeux dorés vides et voilà que je vidais mon verre. Abasourdie.

— Je descends me faire une vodka frappée, en veux-tu une ?

J’essayais de gagner du temps. Je ne voulais pas laisser ses mots se frayer un chemin jusqu’à mon cerveau, puis devenir une réalité. Je ne voulais pas comprendre ce que je n’avais pas vu venir. Je ne voulais pas qu’il m’explique qu’il y avait un énorme éléphant dans la pièce et que j’étais la seule à ne pas l’avoir remarqué. Il me suivit en bas et il rangea la chaufferette, signe évident qu’il n’avait pas l’intention qu’on retourne se blottir dans mes illusions. Soudain, je suis passée de *boostée* à drôlement vide de tout.

— Quand as-tu pris ta décision ?

C’est la seule question que mon cerveau arrivait à formuler. Je ne voulais pas savoir pourquoi, ça aurait fait trop mal de l’entendre et je n’étais absolument pas prête.

— Tout à l’heure, quand je t’ai vu avec les filles.

Je ne comprenais pas. Je ne voulais pas comprendre.

— C'est quoi le rapport ?

— Noémie... tu n'es que l'ombre de toi-même, depuis longtemps déjà. C'était notre rêve d'avoir ce café et j'y ai vécu la plupart de mes plus beaux moments à vie. Mais, depuis un an, c'est comme devenu trop drainant pour nous.

— Nous ? Parle pour toi.

J'étais de mauvaise foi... Je refusais d'admettre qu'il avait raison. Ça aurait ouvert une brèche beaucoup trop grande en moi. Ça m'aurait obligée à réellement me regarder dans un miroir pour la première fois depuis beaucoup trop longtemps.

— Franchement, peux-tu vraiment me dire que tu es heureuse ? Que tu te sens à la hauteur dans ton rôle de mère, de conjointe, d'associée ? As-tu vraiment la vie que tu rêvais d'avoir ?

Et voilà, il m'imposait le fameux miroir que je redoutais. C'est d'ailleurs dans ce miroir que j'ai vu apparaître ce néant qui ne m'a plus quittée depuis.

— Je vois pas le rapport avec toi. Qu'est-ce que ça te change que je ne sois pas heureuse ?

— Me niaises-tu là, Noémie ? On en a traversé des choses en douze ans. On a été amoureux, on a rompu... deux fois. On a fait des voyages, on a vécu ensemble en haut même de ce café et on s'est soutenus mutuellement dans toutes les épreuves que la vie nous a apportées, toutes sans exception.

— Pis ça Sébas, PIS !!! Justement ! Je ne vois toujours pas pourquoi on vendrait le café.

Le ton avait monté entre nous. C'était une première depuis qu'on était devenus associés. Il m'excédait. Je trouvais son comportement complètement à l'ouest du problème. J'étais en colère. J'ajoutai :

— Dis-le, si c'est moi le problème !

Il était de dos et ne répondit pas.

— SÉBASTIEN MALTAIS, SOIS DONC HONNÊTE, POUR UNE FOIS.

— Tu veux que je sois honnête, Noémie ? Ben justement, si c'est *drette* ça que tu veux entendre, c'est toi le problème.

La colère laissait maintenant place à de l'incompréhension. Quoique, avec du recul, je crois que je ne voulais tout simplement pas assimiler le tout. Devant mon air figé, il continua un peu plus doucement, mais toujours hors de lui. Je l'avais réellement poussé à bout. Ça me rappelait nos premières disputes d'amoureux dans une autre vie.

— La vérité, c'est que ça fait un an que tu fais office de figurante au café. Tu fais tes journées entre deux coups de vent, entre deux rendez-vous pour les filles, entre deux urgences. Je n'ai plus de vie Noé. J'arrive à trente-deux ans et je n'arrive pas à rester en couple avec quelqu'un, car je vis un *one man show* continuels avec le café. Je m'occupe de toute la portion alimentaire, des commandes, des menus, *name it!* En plus, je fais de plus en plus de tâches de gestion. Je t'aime, mais j'ai pas signé pour ça et je refuse catégoriquement de te demander d'en faire plus et de priver encore plus ta famille de ta présence. *Enough is enough.*

— T'exagères.

Il n'exagérait pas du tout.

— Noé... je refuse de te servir un discours du genre, tu dois te reprendre en main, tu dois t'améliorer, travailler plus dur, etc. parce que ce n'est pas ce que je veux pour toi et les filles. Je veux que tu rentres chez toi le soir pour avoir le temps de leur lire une histoire avant qu'elles se couchent. Je veux que tu partes en *weekend* avec Antoine parce que, honnêtement, lui aussi doit en avoir assez de vivre avec un fantôme. Surtout, je veux pouvoir aller boire une bière au Vieux Pub avec ma meilleure amie, comme on faisait avant, et rire ensemble jusqu'aux petites heures. Elle me manque, ma meilleure amie, et honnêtement ça fait très longtemps que je ne l'ai pas vue.

J'étais assise sur une chaise près de la vitrine où plus aucune lumière n'illuminait la façade froide comme l'hiver. Je ne disais rien. Je n'arrivais pas à faire le point dans ma tête. Tout ce que j'avais c'est ce profond

sentiment d'injustice que l'on ressent quand on se fait retirer un privilège auquel on tenait, mais qu'on n'appréciait peut-être pas à sa juste valeur. J'avais surtout le sentiment qu'on me punissait d'être devenue mère. Encore une fois, je ne possédais aucun mot dans mon registre pour expliquer à Sébastien tout ce qui se passait dans mes pensées, alors je me tus. Devant mon silence, il continua :

— Écoute, c'est pas important que tu me racontes ou non ce que tu faisais dans ce bar LGBT le mois passé. Ce que j'essaie de te dire c'est que l'état dans lequel je t'ai récupérée cette nuit-là, ça me semble simplement être le symptôme d'un mal plus grand qui prend de plus en plus de place dans ta vie, et donc indirectement dans la mienne. Je ne peux plus continuer à prendre sur moi tout ce qui se passe et, surtout, j'en peux plus de te voir aller tout croche sans pouvoir ne rien y faire. Noémie, tu vas te réveiller un matin et tu vas réaliser que tu es passée à côté de tellement de choses. Je ne veux pas être celui qui va avoir assisté à tout ça sans n'avoir rien fait, même si ça me coûte notre amitié.

J'étais toujours confinée dans mon silence, impassible et heurtée dans mon estime.

— Regarde, on va faire une affaire. On en reparle dans un mois, *ok* ? Tu penses à ce que je t'ai dit, tu en parles ou pas avec Antoine, comme tu veux. Tu fais les bilans nécessaires dans ta tête et moi, pendant ce temps-là, je vais sonder le terrain pour voir le potentiel de vente. Dans un mois, on se fait un 5 à 7 *debriefing* au Vieux Pub. *Deal* ?

Il attendait une réponse de ma part, mais cette dernière ne vint pas. Il quitta finalement le café sur un soupir désolé, me laissant seule à ruminer mes pensées. Sébastien me connaît tellement bien, il sait que dans ces moments-là, aucun dialogue n'est possible avec moi et que tout ce dont j'ai besoin, c'est du temps et de l'espace.

Beaucoup d'espace.

Beaucoup de temps.

N'empêche que ça fait maintenant un mois et il me semble que tout l'espace du monde me ne suffirait pas à avancer cette réflexion. Nous

devons nous retrouver ce soir même au Vieux Pub et je ne suis pas plus avancée que quand il m'a laissé seule dans le noir du café le soir de la fête des cinq ans de notre entreprise.

Toujours cette même question qui me revient constamment en tête : comment met-on fin à un rêve ?

Mais surtout, comment avoue-t-on que notre vie est un échec ?

Tout ce que j'ai réussi à faire depuis un mois c'est écouter *Mange, prie, aime* en boucle afin de m'identifier au malheur de Liz Gilbert au début du film plutôt que d'essayer de comprendre le mien. Je faisais jouer en boucle ce passage :

*J'avais activement participé à la construction de chaque étage de cette vie, alors pourquoi m'y retrouvais-je nulle part ?*

*Il m'était impossible de rester, mais plus encore de partir. Je ne voulais faire souffrir personne. Je voulais me faufiler discrètement par la porte de derrière, et courir sans m'arrêter, jusqu'au Groenland.*

*Au lieu de ça, j'ai pris une décision. J'ai prié. Vous savez, dans le genre prier Dieu. Et c'est un concept qui m'était tellement étranger que, sans mentir, j'ai failli commencer en disant : « Je suis fan de tout ce que vous faites ! »*

Je me glissais dans sa déchéance. Mais, dès qu'elle se mettait à aller mieux dans le film, je l'éteignais. Je me sentais frustrée par sa quête de bonheur, comme si elle m'abandonnait à mon triste sort. Puis, je me glissais dans les lits des filles et je m'endormais avec elles quasiment chaque nuit.

Elles étaient si calmes lorsqu'elles étaient endormies.

Si Sébastien a raison, je suis vraiment une mère absente. Comment en suis-je arrivée là ? Je m'entends encore me promettre à moi-même, lorsque j'étais enceinte, que je serais un pilier pour mes enfants, un phare. Je m'étais promis que jamais mes filles ne ressentiraient de distance entre nous comme je l'ai toujours senti avec ma propre mère. J'en avais fait un espèce de mantra... et pourtant.

À 20 h, je sors rejoindre Sébastien au Vieux Pub. Je le retrouve facilement, assis à notre banquette favorite de l'époque où on traînait ici à semaine longue pendant notre jeune vingtaine. On adorait cette banquette, car c'est LA banquette d'où on peut tout voir ; les gens qui entrent, ceux au bar et la vieille table de *pool*. Quartier général stratégique de nos plus belles soirées, celles en couple puis ensuite celles de *cruise* en duo. J'ai même travaillé ici comme *barmaid* pendant quelque temps, quand j'étais encore à l'école. J'ai l'impression que rien n'a changé ici. Rien, sauf moi. En fait, tout a changé et, si ça se trouve, je suis la seule à ne pas m'en être rendu compte. Je m'assois à la banquette et je vois qu'il a commandé deux chocolats-chauds-Baileys. Peut-être est-ce sa façon d'agiter le drapeau blanc ? J'inspire à fond et je dépose aussi les armes, à moitié résolue.

— Alors Sébas, combien tu penses qu'on peut vendre le Tourmen-Thé ?

## **K**ariane

Je pense souvent à mes filleules quand je suis loin de chez moi. Noémie et moi sommes tellement proches depuis notre enfance qu'elle ne pouvait pas me faire de plus beau cadeau que celui d'être la marraine de ses jumelles. Je nous revois encore à 18 ans, Noémie, José, Sébastien et moi, partir à l'aventure en roadtrip sur la côte est américaine dans notre vieille mini van surnommée Clothilde l'Aventurière. Nous n'aurions jamais pu nous projeter dans le temps et imaginer notre vie d'aujourd'hui, Sébastien et moi faisant office de guides spirituels pour deux petites âmes fragiles qui deviendront tellement fortes comme leur maman, en vieillissant. Il y a quelque chose de beau dans notre histoire commune, à tous les quatre. Elle se croise et s'entrecroise. D'abord, une amourette entre Sébastien et moi, il y a mille ans et surtout mille vies de ça. Puis, Sébastien et Noémie qui ont racheté notre café préféré et qui le gèrent ensemble, meilleurs amis et *partners* d'affaires des années après avoir été un couple. Finalement, José et Sébastien qui ont toujours été proches, depuis ce jour où leurs chemins se sont croisés dans la zone internationale d'un aéroport européen. Souvent, la vie fait bien les choses. Quand nous ne sommes pas en contrat quelque part, j'essaie de donner un coup de main au café tout en passant le plus de temps possible avec Seba et Agathe. J'en profite pour les kidnapper avec

Sébastien et les amener faire les quatre cents coups loin de leurs parents. C'est quand même fondamental dans nos rôles de parrain et marraine. Même si je n'ai jamais voulu d'enfant, probablement à cause de la blessure que j'ai eue en voyant ma mère mourir de son cancer alors que j'étais adolescente et que j'avais tant besoin d'elle, la proximité avec mes nièces me réconcilie avec l'enfance. Je suis reconnaissante de la guérison que leur naissance m'a apportée. Aussi, ma présence permet à Noémie de prendre un peu de temps pour souffler. La pauvre court constamment après les minutes depuis des années. Je ne sais pas comment elle fait pour maintenir ce rythme effréné depuis cinq ans. Noémie a toujours été tellement forte et déterminée, je n'ai jamais douté d'elle pour quoi que ce soit, une vraie machine de guerre. Elle a la bosse des affaires, comme son père.

Depuis que Sakari a perdu son bébé, elle vient souvent à la clinique. Elle prend beaucoup d'alcool et de drogues et fait comme si rien ne s'était passé. Je crois qu'elle n'est pas capable d'affronter le deuil de son enfant et les services de soutien psychologique manquent cruellement dans notre petite communauté. Je ne suis même pas certaine qu'elle accepterait d'entreprendre une thérapie, pas tout de suite en tout cas. Pauvre petite, elle a à peine 17 ans et elle doit porter son fardeau seule, car le père de son bébé est parti travailler en ville. Je crois qu'il ne sait même pas qu'elle était enceinte. Elle a encore des traits d'enfant, sous sa longue chevelure noire et ses yeux d'ébène. José l'appelle le bébé sans nom, car sur sa fiche de soins il n'en portait pas. Il n'a même pas eu le temps d'en avoir un. Il a de la difficulté à se remettre du choc qu'il a vécu quand Sakari est arrivée avec son nouveau-né de deux jours à la clinique médicale et qu'il était pris de tremblements importants et de diarrhées. Dans un petit village comme le nôtre, les soins de première et de deuxième ligne se retrouvent souvent à être donnés dans les mêmes installations, faute de moyens. Le pauvre amour était en sevrage d'alcool et il était sévèrement déshydraté. La si jeune mère semblait totalement démunie face à son rôle et devant les souffrances de son enfant. Je ne sais pas si elle a bénéficié d'un suivi de grossesse adéquat ou même si elle était réellement consciente du mal qui affligeait son bébé. Chloé, une infirmière ici, m'a dit que les jeunes mères cachaient souvent leurs problèmes lors des suivis, craignant les services de protection de l'enfance. Elle était seule avec lui dans son tout petit lit

d'hôpital et je l'ai vue essayer maladroitement de le mettre au sein alors qu'il était léthargique. Une larme roulait sur sa joue. J'avais le cœur brisé. José, lui, était en colère.

Il est toujours en colère.

Ses nuits de sommeil agité se sont transformées en insomnies et il a manqué quelques jours de travail cette semaine. Dans notre profession, exercer alors que nous n'avons pas dormi peut être extrêmement dangereux pour les patients. Une erreur de médication ou de dosage peut si vite arriver. Je l'encourage à se reposer et à profiter des heures d'ensoleillement avec Akéla dehors. Cette petite boule de poils a une joie de vivre tellement contagieuse. J'espère toujours qu'une partie de cette lumière entrera en lui afin d'estomper un peu le noir que j'y vois grandir, de jour en jour. Hier, je l'ai questionné :

— Voudrais-tu qu'on retourne à Saint-Jérôme ?

Du tac au tac, sans même lever la tête, il m'a répondu :

— On ne peut pas, Kariane, on a un contrat.

Comme si je ne savais pas que notre contrat ne finissait qu'en juin. J'avais espéré qu'avec les jours qui se remettaient à allonger et l'acclimatation, il finirait par trouver son bonheur ici comme nous l'avons trouvé partout dans le monde dans des conditions parfois beaucoup plus difficiles que ce que nous expérimentons aujourd'hui. Mais, les jours passent et les traits durs de son beau visage ne deviennent que de plus en plus creux et moroses. Je reconnais de moins en moins le José que j'ai connu, il y a douze ans, dans cet organisme de sauvegarde des tortues de mer aux îles Galápagos. C'est pourtant ce même homme qui m'a demandé en fiançailles sur la grande muraille de Chine deux ans plus tard et qui a fini par réaliser mon petit rêve frivole de me marier à Las Vegas, contre tous ses principes, à la commande à l'auto d'une église rose saumon. Nous n'avons jamais fait reconnaître notre mariage ici, mais, pour nous, il était clair que nous étions unis pour toujours. Elvis Presley a quand même sacré notre union, on ne rigole pas avec ça. Je repense à tout ce que nous avons vécu ensemble et je n'arrive pas à comprendre comment nous avons pu en arriver

à cette froideur nordique, au sens propre comme au figuré. Le reste de la conversation tourne en boucle dans ma tête.

— José, si tu n'es pas heureux ici, on prend Akéla, nos bagages et on part. C'est tout. Je vois bien que, depuis la mort du bébé, tu n'arrives plus à faire tes semaines à la clinique et que tu ne dors plus la nuit.

Il est resté une minute pensif. Il n'aime pas qu'on parle de la mort de cet enfant. Puis, il m'a tout simplement lancé :

— Tu es bien toi, ici. Tu pourrais finir ton contrat et redescendre après.

J'étais figée sur place. Pour la première fois depuis mon arrivée au Nunavut, j'étais aussi glacée que la température le suggérait. Jamais, depuis plus de dix ans, nous n'avions été séparés l'un de l'autre plus que quelques nuits. Nous avons travaillé ensemble, vécu ensemble, déménagé ensemble... et voilà qu'il introduit l'idée que je pourrais rester ici, seule, sans lui. C'était vrai, j'adorais le nord, mais, sans lui, tout cela ne m'apparaissait que comme un très très grand territoire hostile et sauvage. Il avait son gros manteau ultra chaud sur le dos et s'apprêtait à sortir pour aller promener le chien quand je lui ai répondu :

— José, tu le sais, je suis bien seulement où tu es bien.

— Justement, Kariane... je ne suis plus bien nulle part.

Et il a quitté la cabane écrevisse pour s'engouffrer dans le froid hyperboréen.

Seul.

Sans Akéla.

# Chapitre 4

**Noémie**

— Donc c'est ça qui est ça, Sébastien est un gros con.

Ève me regarde avec un sourire narquois.

— Noémie franchement, t'as cinq ans d'âge mental ! Tu sais très bien que Sébastien fait ça parce qu'il t'aime.

Je fronce les sourcils et je fais la même moue boudeuse qu'une gamine pourrie gâtée à qui on aurait annoncé qu'elle n'aura pas de *poney* à Noël. Avec mes grands yeux bleus et mes longs cheveux blonds, l'effet est assuré.

— Ève St-Gelais !! Veux-tu bien me dire à quoi ça sert d'avoir une amie fille si elle refuse de *bitcher* avec toi quand tu en as le plus besoin ? Pis en tant qu'ex de Sébastien, tu es la mieux placée pour te prêter à ce petit jeu avec moi alors collabore, *please*.

J'ai beau avoir envie d'être bête avec elle, sa petite *baby face* et ses yeux de Bambi le chevreuil la rendent juste intouchable face à ma haine actuelle de toute et de tout le monde. Je la détaille du regard. Je ne peux pas croire qu'Ève est maintenant rendue prof d'université. Je me souviens encore quand Sébastien l'a rencontrée, il y a environ dix ans, juste avant qu'on parte ensemble pour la Grèce. Je revois ses grands yeux bruns pétillants qui me disent : « Noé, c'est clair, je te le dis, c'est la femme de mes rêves, *no joke* ». Par contre, je revois aussi ces mêmes grands yeux remplis de larmes, quelque temps plus tard, quand elle est partie faire son doctorat à l'étranger en lui mentionnant qu'il n'était pas invité cordialement à la suivre. Je me perds dans mes pensées. Je repense aux longues nuits fortement alcoolisées que nous avons vécues, lui et moi, lorsque l'avion d'Ève a traversé l'océan qui la séparait de lui.

Le serveur passe à côté de nous, ce qui me tire de mes pensées.

— Benjamin ! On va reprendre une autre tournée, s'il vous plaît.

Benjamin travaillait déjà ici à l'époque où j'y travaillais également. En fait, comme il aime si bien le dire, l'histoire raconte que le pub est dans sa famille depuis la prohibition. Il descend donc d'une très longue lignée de tenanciers tous plus sociables et courtois les uns que les autres.

— Euh non, juste un café pour moi, merci.

Je la dévisage avec un théâtral sourcil levé. Au début, elle fixe la table, jouant frénétiquement avec son sous-verre mais, tranquillement, elle relève ses yeux doux et je peux y lire un certain malaise.

— Quoi ?

Cette fois-ci, aucun doute, je réussis bel et bien à être bête.

— Rien.

— Ève, arrête de faire tes yeux de bébé chevreuil qui vient de perdre sa mère et dis-moi ce que t'as à me dire.

Je la fixe, elle est toujours hésitante.

— Je ne veux surtout pas avoir l'air de l'amie moralisatrice, Noé, mais il est 11 h et t'en es à ton troisième *drink*. D'ailleurs, il n'y avait pas des acheteurs potentiels qui devaient passer au café aujourd'hui ?

— Sébastien s'en occupe, il n'est pas question que je mette les pieds là.

Le problème quand tu as une amie qui est une sommité dans le domaine de la psychologie c'est qu'elle risque, tôt ou tard, d'exercer sa magie sur toi.

— J' imagine que tu sais que tu ne peux pas te cacher dans un bar à 11 h pour éviter le fait que le café va se vendre, non ? Ça ne marche pas comme ça.

— ...

— Pourquoi tu ne passes pas la journée avec tes filles ? Ça te changerait les idées.

Je laisse échapper un petit rire sarcastique.

— Elles sont à la garderie... Connais-tu ça, Ève, le *fucking four* ? Eh bien, quand tu as des jumelles, ça fait « *TWO* » *much fucking four*. Je n'ai absolument pas la force de gérer des crises de colère en plus des maudites négociations qui n'en finissent plus, d'en gérer une qui boude parce que je lui ai donné une consigne pendant que l'autre me crie par la tête que je suis la pire mère au monde parce que je ne veux pas lui donner des *popsicle* pour déjeuner. Sérieux, j'ai encore moins la force d'endurer ça pendant que de parfaits inconnus sont en train de racheter mon rêve et les milliers d'heures que j'ai mises dessus.

Elle me fait une petite moue empathique. Je ne peux m'empêcher de me dire que c'est du *fake*, qu'elle sert exactement la même face à ses clients qui viennent la rencontrer à son bureau.

— N'empêche, Noémie, que ce n'est pas sain de gérer ça en te soûlant en pleine journée. As-tu déjà essayé le yoga ? Je vais dans un nouveau centre. D'ailleurs, je vais te texter l'adresse. Je suis sûre que tu aimerais ça.

Je soupire plus fort que nécessaire. Je ne sais pas si je serais aussi exaspérée si elle n'était pas aussi belle et parfaite en plus d'avoir raison sur tout. Sur tout, sauf sur son maudit centre de yoga ben à mode, c'est sûr que je vais haïr ça pour mourir.

— Moi qui pensais que j'aurais du fun en te *callant* pour un dîner de filles, laisse-moi te dire que le party est pas trop pogné dans la place, *hein*.

Je lui en veux de me servir une psychothérapie là où j'ai tant besoin d'une amitié normale. Je lui en veux surtout de ne pas avoir saisi elle-même cette nuance après treize ans à étudier le comportement humain. Pourtant, elle renchérit :

— Tu sais ce qu'il te faudrait ? Une activité de transition.

— Une activité de transition ?

L'ironie dans ma voix est flagrante. Clairement, sa proposition n'a aucune chance de m'atteindre, mais je vois qu'elle persévère dans son idée.

— Ben oui !! Par exemple, tu pourrais focaliser ton énergie négative sur une activité, comme la course, la peinture, l'écriture, *name it* ! Ça te

permettrait d'évacuer des tensions et de focaliser ton attention sur autre chose.

Je prends mon verre de Chardonnay et le finis d'une traite. Elle continue :

— Tu dessinais avant, as-tu essayé de recommencer ? Ça pourrait être ça, ton activité de transition.

— Beeeeeeeeeeeeeenjamin !! Un autre s'il vous plaît.

Ève me regarde, maintenant réellement exaspérée par mon comportement.

— Ben quoi ? C'est mon activité de transition.

— *Oh, grow up* Noémie ! Tu réagis exactement comme Sébastien quand je l'ai laissé sauf que là tu as trente ans, deux petites filles et un chum qui t'attendent à la maison.

Je la défie du regard en souriant. Au fond, je sais que je suis pathétique mais, enlisée comme je suis dans cette conversation infernale, aussi bien tenter de sauver un peu de ce qui reste de mon orgueil. Elle se lève et prend son gros foulard de laine et son impeccable manteau de *tweed*. Je suis tellement en colère contre elle que même le fait qu'elle s'habille trop bien et qu'elle a un goût exceptionnel pour les vêtements m'enrage. Elle fait virevolter sa longue crinière brune naturellement ondulée par-dessus ses épaules et tourne les talons pour partir, lorsqu'elle se ravise. Elle se tourne vers moi avec un regard étonnement perçant et me lance :

— Quand tu auras fini de jouer à l'enfant, tu repenseras à ce que je t'ai dit.

Je croise les bras, interdite. Je ne la regarde même plus, je regarde le sol.

— Ah, et puis Noémie, pendant qu'on y est : essaye donc de comprendre que, depuis un an, tout le monde à l'impression que tu vas casser en mille morceaux à tout bout de champ et que si Sébastien n'avait pas pris les devants pour vendre le café, tu aurais probablement fini par t'effondrer. Je ne peux pas croire qu'après tout ce que vous avez traversé ensemble, tu ne sois même pas encore capable de comprendre que tout ce qu'il fait, il le fait

toujours pour toi. Réveille-toi donc avant de perdre tout le monde autour de toi, à commencer par ton meilleur ami.

Dix ans... ça fait dix ans que je connais Ève et jamais je ne l'avais vue dans cet état. Lorsqu'elle est revenue de l'étranger après son doctorat, nous avons repris contact et une grande amitié est née. Une amitié sans bas, garnie seulement de moments joyeux, de bouteilles de vin partagées, de fin de semaine au spa et de chai latté devant le foyer du Tourmen-Thé...

et maintenant ça.

Avant même que je n'aie eu le temps de réfléchir à une réponse, Ève était repartie s'engouffrer dans un février déplorablement pluvieux et triste. Je la regarde s'éloigner par la fenêtre du bar pleine de buée, absente de jardin de givre, comme dirait l'autre. Elle claque la porte de sa Tesla, l'air rageuse, et décolle en trombe faisant voler de la gadoue sur le trottoir.

Benjamin dépose mon verre de Chardonnay devant moi avec la facture de la table.

Je regarde à nouveau dehors, hargneuse.

Et merde, c'était elle mon *lift*.

## **Kariane**

Akéla dort au creux de mon avant-bras, exactement là où se trouve mon tatouage de chien-loup aux yeux dépareillés tout comme elle. J'ai fait ce tattoo à 18 ans après être sortie d'une longue phase assez sombre de ma jeune vie. À ce moment, alors que je possédais pourtant tout pour être heureuse, je traînais dans mes bagages un deuil non résolu et surtout beaucoup, beaucoup de colère. Je m'étais mise à faire des cauchemars récurrents où un espèce de gros chien husky me regardait, inlassablement, immobile, alors que nous étions dans un espèce de terre désertique. J'étais obnubilée par ces rêves qui m'envahissaient, nuit après nuit, tellement que j'en avais développé une phobie de dormir. Quelque temps plus tard, j'ai perdu une amie rencontrée sur l'unité de soins palliatifs où je travaillais et son départ m'a offert la leçon de vie dont j'avais besoin pour me ressaisir. Cette amie était une patiente, une femme plus âgée qui m'avait fait

cheminer plus en quelques semaines que pendant ma vie entière. D'une façon insondable, sa mort avait réaligné mes axes et j'ai pu entreprendre enfin un processus de guérison. Ce tatouage me rappelle mon amie Joyce et ce à travers quoi je suis passée. Quand on sait d'où on part, il est tellement plus facile d'avancer.

Quelques jours après notre arrivée au Nunavut, nous avons trouvé une maman husky et sa portée dans l'abri qui nous servait de cabanon. Nous ne savions pas depuis quand elle était là, comme la maison n'était pas louée avant notre arrivée. Par contre, les chiots étaient très petits et encore collés à leur mère. Elle n'avait pas de collier, si bien que nous ne savions pas vers qui nous tourner pour que ces pauvres chiots soient pris en charge avant de mourir gelés dans le froid de plus en plus présent et mordant. Nous avons donc hébergé la chienne et ses chiots jusqu'au lendemain en lui offrant de l'eau, de la nourriture et des couvertures chaudes. La pauvre était tellement maigre et ses yeux bleus magnifiques semblaient nous implorer de sauver ses bébés. Le lendemain, Chloé et Simon, qui sont respectivement infirmière et médecin à la clinique, en plus d'être un couple dans la vie, nous ont référé à un organisme sans but lucratif qui s'occupait des chiens errants, les soignaient et les mettaient en adoption. Quand ils sont venus les chercher, le jeune technicien en soins animaliers nous a chaleureusement proposé d'adopter un des bébés chiens lorsqu'ils seraient sevrés. Nous avons tout de suite décliné l'offre du gentil jeune homme, sachant très bien qu'il n'était pas possible pour nous d'adopter un chiot. Franchement, nous n'avions à peu près pas de domicile fixe et nous passions le plus clair de notre temps à voyager. Il faut tout de même être réaliste.

Néanmoins, quelques semaines plus tard, j'étais en train de faire réchauffer mon lunch pour manger avec Chloé à la clinique quand j'ai retiré mon sarrau et qu'elle s'est exclamée, la bouche pleine :

— Kariane ! Ton bras !

Confuse, je l'ai regardée en ne sachant pas trop ce qu'elle voulait dire. Elle a terminé sa bouchée puis a renchéri :

— C'est fou ! Je suis allée à l'hôpital vétérinaire à Iqaluit pour faire soigner Hector et j'ai vu un bébé chien qui ressemblait comme deux gouttes

d'eau à ton tattoo !

Hector, c'est son chat sphynx abonné aux infections urinaires. Quand ils ont emménagé ici, ils l'ont amené avec eux considérant le fait qu'il l'aime comme leur propre enfant, mais les cliniques vétérinaires ne courent pas les rues ici et il y a très peu de chats de race dans les alentours. Le pauvre chat sans poil passe ses journées au bord du feu, totalement traumatisé par la température extérieure. Il a fait une pierre aux reins la semaine passée, Chloé a tellement eu peur de le perdre. Je suis pas mal convaincue que c'est le premier Sphynx polaire que le pilote du petit avion a vu de sa vie.

— Wow, drôle de hasard.

— Je retourne chercher le chat demain, viens avec moi si tu veux. Si le chiot est encore là, tu vas capoter de voir la ressemblance. Tu vas penser que c'est arrangé avec le gars des vues, j'te le dis !

Les occasions pour avoir une vie sociale enrichissante s'étaient faites plutôt rares depuis notre arrivée. J'avais vraiment envie d'accepter, mais je ne voulais pas laisser José seul dans la cabane pourpre. Il s'était fait peu d'amis ici considérant le fait qu'on ne faisait qu'enchaîner des douze heures à la clinique afin de laisser un peu les autres infirmiers souffler. Il paraît que notre arrivée était un réel vent de bonheur pour eux qui n'avaient eu droit qu'à très peu de vacances depuis de longs mois par manque de personnel. Je lui ai fait part de mes doutes et, comme par enchantement, elle m'a répondu :

— Dis à ton chum de s'habiller ultra chaudement et de venir à la clinique pour 17 h 00, il va partir en expédition de côte-à-côte avec mon chum.

— Tu es sûre ?

— Si je suis sûre ? Ça fait deux ans qu'on est ici et Simon a très peu d'amis de gars considérant le roulement du personnel à contrat. Crois-moi sur parole, il va être extrêmement heureux de faire autre chose que de m'entendre radoter en continu et en me regardant tricoter. En plus, on va pouvoir faire une vraie sortie entre filles ! Je connais la meilleure table d'Iqaluit.

Ravie par sa proposition, j'ai donc arrangé le tout avec mon chum pour son escapade entre hommes et je suis partie avec ma nouvelle amie à la conquête de la grande ville. Avec pas loin de 7800 âmes, Iqaluit est quand même la capitale du Nunavut et la toundra arctique y est magnifique. Pendant tout le vol j'ai dévoré des yeux ce paysage naturel si impressionnant. J'étais remplie de gratitude envers la vie de m'avoir permis de voir tant de choses, du Taj Mahal au Grand Nord et mes pensées allaient vers Joyce qui, sur son lit de mort, m'avait raconté tous ses plus beaux voyages. Elle devait sourire en même temps que moi nichée quelque part dans ce ciel tellement vaste et épuré. Nous sommes finalement arrivées à la clinique vétérinaire pour récupérer Hector après un souper digne des meilleurs restos du monde, malgré les approvisionnements sûrement chaotiques pour les restaurateurs d'ici. Chloé s'est empressée de demander des nouvelles du bébé chien qu'elle avait vu à sa dernière visite. La vétérinaire qui répondait au nom de Stacy, selon son badge, nous a appris que c'était un chiot né d'une portée de chiens errants et qu'il avait été amené ici par l'organisme qui l'avait recueilli. Il devait être sevré prématurément, car sa mère était décédée d'une infection contractée lors de l'accouchement. Je me suis écriée :

— Hey ! Est-ce que c'est l'organisme Sur quatre pattes ?

Surprise, Stacy m'a dévisagée, l'air de se demander d'où je sortais, puis elle a acquiescé.

— Le monde est petit ! Je crois que c'est la portée que j'ai trouvée dans ma remise. Ils étaient cinq chiots par contre.

Elle nous a appris que, malheureusement, le reste de la portée n'avait pas survécu avant de nous montrer la belle boule de poil blanche, avec un œil bleu et un œil brun. Pendant un instant, j'ai reçu comme une légère décharge électrique. J'ai toujours cru aux hasards de la vie, mais là l'univers semblait vraiment comploter contre nous. La ressemblance était foudroyante : il ne pouvait s'agir que du chien auquel j'avais tant rêvé, du moins en version bébé. Après avoir posé ses yeux sur mon avant-bras, la vétérinaire m'a dit, le plus simplement du monde :

— Ici, tout le monde l'appelle Akéla.

C'est ainsi que, quelques semaines seulement après notre arrivée au Nunavut, je survolais les déserts de glace dans le petit avion qui me ramenait dans ma belle maisonnette rouge à la cheminée fumante où m'attendait mon amoureux avec sur les genoux une petite chienne blanche arctique, orpheline de mère tout comme moi.

Nous étions faites pour nous trouver.

## Chapitre 5

### Noémie

« Allo Kariane, ma moitié,

Comment se porte le Grand Nord ? Le père Noël a-t-il enfin foulé de ses pieds magiques le sol de ton infirmerie glaciale ?

Je sais qu'on trouvait ça *vintage* pis toute, l'idée de juste s'écrire des lettres pendant ton contrat en soins infirmiers au Nunavut, mais *fuck* qu'aujourd'hui je voudrais que tu sois là et qu'on aille prendre un latté végan au Café Tao comme quand on avait 18 ans et qu'on croyait que les petits drames qui nous arrivaient dureraient toute la vie. *My god*, on était vraiment naïves, non ? Penses-tu qui vendent ça quelque part, peut-être dans l'arrière-boutique d'un magasin louche du quartier chinois, de la poudre d'innocence de filles de 18 ans ? J'en aurais grandement besoin à l'heure qu'il est. Pis cette idée aussi, de toujours partir au bout du monde. Tu sais que c'était ben *cute* à 20 ans, mais là ça va ben finir par faire. T'as une cousine dépendante affective à ta charge, faudrait que tu penses à elle un peu.

D'ailleurs, tu devineras JAMAIS qui veut racheter le Tourmen-Thé. Sérieux, j'ai failli barrer la porte à double tour et me barricader derrière des paquets de grains de café quand je l'ai vue débarquer de sa *mini cooper* copie conforme de celle que Charlize Theron conduit dans *Un boulot à l'italienne*.

CLARA estique. TA Clara.

Là, je t'entends répliquer : « C'est pas MA Clara. »

N'empêche que s'il y a bien une de tes ex que j'haïs plus que tout au monde c'est bien elle. T'imagines, elle va racheter mon rêve et en faire ce qu'elle veut. Elle va d'ailleurs aussi racheter les vestiges du Café Tao où on a quasiment grandi et tout détruire ça avec sa noirceur pis sa laideur intérieure. Je te jure, si en plus elle ose me demander des nouvelles de toi, je ne réponds plus de mes actes. Tu viendras me visiter en prison si je pogne perpétuité, *hein* ? Promis ?

Sébastien m'a dit qu'elle se partait en affaire avec sa sœur. L'as-tu déjà rencontrée ? Il ne se souvient plus de son nom, mais il m'a dit qu'elle était genre ben ben ben dynamique. Ça promet. Je la haïs déjà, elle pis sa *too much* joie de vivre. Clara et elle vont passer le prochain mois avec nous pour assurer une transition adéquate de propriétaires et voir si elles achètent ou pas. Un genre de mois de test... Tu comprends maintenant pourquoi j'aurais tant besoin que tu sois là ? J'ai l'impression que tout s'effondre autour de moi pis j'ai peur de me retrouver ensevelie en dessous des morceaux. Et tu me manques, bon.

Assez parlé de moi (moi-même je me tape sur les nerfs en me lisant).

Est-ce que José a fini par s'habituer à la température ou s'il pleurniche encore continuellement dans son manteau *full* doublé comme tu me disais dans tes dernières lettres ? Cette idée aussi de *boycotter* les Canada Goose parce qu'ils sont soi-disant pas végan ! Pffff. Selon moi, dans le Grand Nord, le froid l'emporte sur les principes, point final ! C'est sûr que ça fait changement de vos contrats avec des ONG en Afrique ou en Amérique du Sud ! Il y a bien juste toi, ma rocambolesque cousine, pour passer du Togo à Iqaluit en à peine un an. *Anyway*, José te suivrait au bout du monde si tu lui demandais. Je ne peux pas croire que ça fait maintenant douze ans que vous sortez ensemble. Ça m'arrive souvent de me dire que j'aurais dû suivre ton exemple et ne pas m'attacher nulle part, sauf à l'amour. Acheter un café à 25 ans c'est pas tout à fait ce qu'on appelle une liberté de mouvement absolue. Tu te souviens que la dernière fois que j'ai pris l'avion, j'ai amené Antoine et les filles en vacances à Cuba où j'ai passé la semaine à sacrer après leur *Wifi cheap* en essayant de faire la comptabilité du café à distance entre deux margaritas qui goûtaient l'eau. Admettons que niveau expérience

intense de dépaysement, on repassera. Mais bon, c'est un peu tard pour les remises en question, non ?

Sinon tes deux petites nièces sont toujours aussi mignonnes et complètement survoltées. D'ailleurs, elles trippent ben raide sur les petits Inukshuks que tu leur as envoyés. Elles s'ennuient beaucoup de leur marraine Kari, *so am I*.

Parlant de cari, l'autre jour je suis allée au café porter les livres de compte des années passées pour que la sœur de Clara les regarde (comme si elle y connaissait quelque chose tsé, *anyway*) et j'ai remarqué que le pain aux épices traditionnelles du café avait une drôle de mine. Je l'ai sacré aux poubelles, par précaution, parce que sa couleur ne me disait rien qui vaille. Le lendemain, Sébas m'appelle pour me hurler dessus que je suis de mauvaise foi et que je fais tout pour faire capoter la vente. J'y comprenais absolument rien alors je me suis pointée au café. Imagine-toi donc que miss Clara-la-reine-de-la-pâtisserie-depuis-trois-minutes-et-quart a ajouté du cari dans la recette de pain aux épices-pu-pantoute-traditionnelles pour le rendre plus *funky*, plus "santé" et probablement plus *instagrammable*. Elle va avoir ma peau. Je t'ai-tu dit que je l'haïssais ?

Bon, assez de chialage là, j'ai la main engourdie à force de peser sur le crayon. Il est temps de revêtir mon costume de "super-mère super-*business woman*" et d'essayer de sortir la tête haute de tout ça.

Avant que j'oublie, tu te souviens de ma grosse chicane avec Ève ? On s'était pas reparlées depuis et, ce matin, elle m'envoie un texto pour m'inviter à la rejoindre à son club de yoga demain matin pour faire un cours avec elle. *Ark*, me vois-tu réellement en chien tête en bas ? En même temps, je pense qu'elle agite le drapeau blanc. Tu me dirais sûrement que ça se fait pas ben ben de lui faire faux bond... j'imagine ? Elle aurait au moins pu choisir du *kickboxing*, non ? Je pense que ça m'aurait fait du bien de frapper dans quelque chose (comme il paraît que j'ai pas le droit de frapper dans quelqu'un). Bref, je te dirai ce que ça a donné.

Je t'aime. Tu me manques. Quand est-ce que tu reviens déjà ? (Bientôt STP, pense à José qui a les doigts gelés et à ta cousine qui ne peut vivre sans son âme sœur de toujours.) Dis à *Santa Claus* que tes disciples ont

besoin de toi ici. Il peut comprendre ça, j'en suis sûre. Il paraît qu'il est pas mal en demande lui avec.

Quand tu reviens, tu pognes un contrat de mille ans à Saint-Jérôme, okay ?

Je t'aime

Noémie »

Je lèche soigneusement l'enveloppe comme j'avais l'habitude de le faire avec ma mère dans ma jeunesse quand on envoyait nos traditionnelles cartes de Noël. Il me semble que ça goûtait moins dégueu dans ce temps-là, ou encore, c'est un autre signe que je vieillis et que je perds mon étincelle, *who knows*. J'entends Antoine qui se glisse à pas feutrés derrière moi. Je fais semblant de n'avoir rien entendu. Il m'embrasse dans le cou. Glisse ses mains sur mon ventre, puis sous mon chandail. Bêtement, je lui lance :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ma remarque ne stoppe néanmoins pas son élan. Il relève tranquillement mon chandail et m'agrippe un sein, tout en douceur.

— Antoine...

— Ben là, les filles sont à la garderie, j'ai terminé d'annoter le roman sur lequel je travaille et c'est Sébas qui est avec les sœurs maléfiques au café aujourd'hui. Je me suis dit que peut-être...

Je tire froidement sur mon chandail pour le redescendre. Antoine me dévisage comme si c'était lui que je venais de remettre à sa place.

— Noé, on n'a presque pas passé de temps ensemble dans les derniers mois. Pour une fois qu'on a du temps, on pourrait en profiter... non ?

Je reste de glace, impénétrable. Il ne comprend pas. Sérieux ? Il ne voit rien du néant qui m'habite actuellement ?

— Penses-tu vraiment que j'ai la tête à ça, avec tout ce qui se passe ?

Il prend un air de petit labrador triste qui essaie de se faire adopter dans l'animalerie d'un centre d'achat désert.

— Justement, ça te changerait les idées...

Et il recommence ses petites caresses tendres là où il les avait laissées comme s'il était vraiment convaincu que je pouvais oublier aussi facilement que j'allais perdre mon café, mon premier bébé... mon rêve. Comme si une petite vite à 10 h le matin me ferait oublier que je vais me retrouver à 30 ans devant rien et avec aucun plan autre que celui d'être une mère au foyer. On parle quand même de la fille qui, à la base, ne voulait même pas avoir d'enfants avant sa trentaine avancée et encore.

Cette fois-ci c'en est trop. Je me lève, j'empoigne la lettre adressée à Kariane et je quitte la cuisine sans me retourner.

— Tu t'en vas où ?

J'entends ses pas qui se rapprochent de moi.

— À la poste.

Je mets mon manteau d'hiver, ma tuque et mes grosses mitaines de laine, prête à affronter la tempête de mars qui fait rage, dehors comme dans ma tête. Je m'apprête à sortir quand je remarque Antoine qui est accoté dans le cadre de porte. J'ai beau avoir l'impression de le connaître mieux que personne, le regard qu'il affiche actuellement m'est pourtant inconnu... un regard insondable.

Je lui rends ce drôle de regard, œil pour œil. Sans crier gare, il me balance une vérité, sa vérité... ou néanmoins une révélation à laquelle je n'étais pas préparée.

— Tu le sais, Noé, je suis un gars ben patient. Quand je t'ai rencontrée, tu travaillais 60 heures par semaine. Ensuite, tu as mis au monde nos jumelles. Tu es retournée travailler comme si de rien n'était et tes horaires de fou ont repris tranquillement, subtilement... progressivement. Les filles et moi, on s'est contentés longtemps de te partager avec le café, parce qu'on t'aime et qu'on veut ton bonheur. Mais ça fait déjà un moment que j'ai compris que tu n'étais pas heureuse et que nos sacrifices ne servaient finalement à rien. Ça fait des mois qu'on a pas fait l'amour, que tu ne me regardes même pas et que tu te contentes de me parler des versements pour la garderie, des rendez-vous médicaux pour les petites, de tes problèmes au

café... mais je n'existe pas pour toi. En tout cas, je n'existe pas en dehors de cette coparentalité qui semble avoir remplacé tout ce qu'on avait avant.

Sans prendre le temps de respirer ni de s'assurer que moi je respire, il tourne les talons et quitte vers le salon. Me refusant à rester stoïque devant son départ, je claque la porte en signe de mécontentement et m'engouffre dans le froid et dans l'épaisse neige qui tombe du ciel. Trois pas, peut-être quatre, et puis je m'affale dans le banc de neige au pied de notre balcon. Dans ma tête, il n'y a qu'une télé en noir et blanc qui griche ben ben fort.

Je n'entends pas le ciel, il y a de la friture sur la ligne.

Dans ma jeune vie d'adulte, j'ai dû apprendre à vivre avec un trouble anxieux. À 18 ans, je me suis même retrouvée à l'urgence de l'hôpital de Saint-Jérôme après une grosse chicane avec Sébastien dans nos premiers mois de fréquentation. À cette époque, j'ai appris à coexister avec les crises de panique, le cœur qui défaille, la respiration courte... J'ai également dû assimiler le fait que mon système interne ne fonctionnait pas comme celui de tout le monde et que l'accalmie était venue en option sur mon modèle d'usine.

Le truc avec l'anxiété, c'est que quand tu as l'impression que tu gères, ben tu gères pas *pantoute*.

Quand t'as l'impression que tu maîtrises tout, c'est justement que tu vis dans le mensonge.

Les grésillements sont de plus en plus forts dans le matin calme de Saint-Jérôme.

Excuse la vie, je te rappelle plus tard, il y a des parasites sur les ondes.

## **Kariane**

José sort de plus en plus souvent depuis quelque temps. Je suis déchirée parce que d'un côté je suis heureuse qu'il se soit fait des amis et qu'il se change les idées, mais, en même temps, je trouve qu'il rentre tard et dort peu. Il sent souvent l'alcool quand il revient et il a les traits tirés. Les horaires à la clinique sont toujours aussi intenses et je me sens moi-même

vraiment très fatiguée. J'ai de la misère à faire mes journées, on dirait que l'hiver m'est rentré dedans solide. C'est sûrement le manque d'ensoleillement qui aura eu raison de mes bonnes volontés. C'est pas mêlant, je dormirais douze heures par jour, sept jours par semaine alors je n'imagine pas la fatigue de José qui enfile les quarts de travail et les sorties au petit bar du village. Je m'inquiète de plus en plus pour lui, autant pour sa santé mentale que physique. Par contre, il ne me donne absolument pas accès à ses sentiments... un vrai menhir. Je pense qu'il est chez Simon ce soir, au moins quand il est là je sais qu'il est en sécurité. Ce couple d'amis est fabuleux, nous sommes tellement choyés de les avoir rencontrés. Ils rendent notre expérience nordique tellement plus agréable. Chloé est à la clinique ce soir, elle remplace une collègue qui avait besoin d'un congé. Elle est formidable, toujours là pour les autres. Je crois que j'irai lui tenir compagnie quelques minutes pendant sa pause en me rendant au bureau de poste. J'espère avoir reçu une lettre de Noémie, elle me manque tellement. Je n'ai jamais été très sentimentale, mais, depuis quelque temps, je ressens davantage son absence à l'intérieur de moi. Comme si j'étais incomplète sans elle, ma réelle moitié. J'ai manqué Noël cette année, c'était la première fois depuis des années. Je croyais être immunisée contre le fait de m'ennuyer de mes proches, considérant le fait que je passe chaque année la majorité de l'année hors du pays. Par contre, cette fois-ci, je me sentais nostalgique. Il manquait quelque chose dans mon Noël nordique, quelque chose que la présence de José n'arrivait pas à combler pour une des très rares fois depuis qu'on se connaît.

Je mets le harnais sur Akéla et je m'engouffre dans le froid mordant. L'hiver a beau tirer à sa fin, il fait quand même dans les -20 degrés ce soir et je me sens comme au pôle Nord. Même mon husky semble se geler les coussinets. Elle est hilarante à voir marcher à trois pattes, en alternance, comme pour préserver l'une d'elles du sol glacial. Le spectacle est tellement drôle qu'on entend mon grand rire pur retentir dans l'écho du village tranquille. Il fait trop froid pour avoir envie de pratiquer des activités extérieures ce soir, mais moi, le froid me réconforte. Il m'active. Je passe à la poste et je suis aussitôt excitée comme une gamine quand je vois le nom de Noémie sur l'enveloppe dans mon casier postal. Je fais littéralement une danse de joie dans le hall désert du mini bureau de poste.

J'ai tellement hâte d'avoir de ses nouvelles, d'en apprendre plus sur la vie des filles et de voir où en est son histoire de café, ouf ! Pauvre Noé, tout brasse en tempête et, moi, je suis super loin à me sentir totalement inutile, comme désuète. Quand ma mère est morte, Noémie m'a quasiment sauvée. Tout le monde trouvait que j'allais tellement bien, que je faisais face à la musique, mais, au fond d'elle, je sais qu'elle avait compris à quel point j'allais mal et elle ne m'a jamais lâchée des yeux une minute. Sans sa présence et mon travail au Café Tao, je ne sais pas si j'aurais été en mesure de traverser cet ouragan émotionnel. Ils ont été mes deux bouées. J'aurais tellement envie de lui rendre la pareille maintenant que c'est elle qui en a réellement besoin, pour une fois. Ma cousine d'amour inébranlable, je compte les jours avant la fin de mon contrat pour venir te serrer dans mes bras et t'aider à naviguer en eaux troubles. On dirait finalement que je commence à le ressentir moi aussi, ce léger mal du pays.

J'entre par la porte extérieure de la clinique qui est réservée au personnel et qui donne directement dans la petite salle de repos des employés. Bien qu'Akéla soit inéluctablement la coqueluche ici, il devient de moins en moins approprié de l'y amener à mesure qu'elle grandit. Bien que je sois une fervente croyante des bienfaits de la zoothérapie, il ne faudrait pas que je la retrouve cachée quelque part en train de mâchouiller une tubulure ou une poche à soluté. Je ne crois pas que les assurances responsabilité couvrent les rages dentaires des chiots en pleine croissance, aussi mignons soient-ils. En entrant dans la clinique, je suis surprise de voir Simon en train de se faire un café. Je lui lance aussitôt :

— Oh, je ne suis pas la seule qui vient tenir compagnie à Chloé même s'il fait au moins deux mille degrés dehors !

— Ah non, je ne suis pas aussi courageux que toi. Moi, je suis ici par obligations professionnelles sinon je serais resté confortablement emmaillotté devant mon feu de foyer avec Hector. J'étais de garde et on a eu une petite urgence. Je dois surveiller l'état du patient encore quelques heures, après je rentre chez moi.

Sa réponse me surprend un peu, moi qui croyais que José avait l'intention de le retrouver ce soir. À ce qu'il m'a dit, il n'était pas de garde. À moins que j'aie mal compris ? Je lui réponds :

— J'ai dû manquer José de quelques minutes alors. Il a dû rentrer de chez toi quelques instants après que je sois partie pour le bureau de poste, méchant *timing* !

Cette fois-ci, c'est lui qui semble un peu surpris de ma réponse. Un sourcil levé, il me dévisage timidement sans dire un mot. Chloé entre dans la pièce au même moment, pimpante comme toujours malgré l'heure tardive et l'ambiance inexplicablement lourde qui règne dans la salle à café. Aussitôt, elle s'exclame :

— Kariane ! T'es folle raide de prendre une marche ce soir, il fait un froid de canard. Tu vas geler les petites patoches de ma nièce chérie.

Chloé et Simon, à défaut d'avoir de vrais neveux et nièces à chérir, se sont comme autoproclamée tante et oncle de Akéla. En même temps, comme Chloé appelle Hector « mon garçon », plus rien ne peut me surprendre. Son regard passe de Simon à moi, puis de moi à Simon, l'air de se demander dans quel sens la terre tourne. Elle renchérit :

— Ben voyons, est-ce que quelqu'un est mort ?

Je fais celle que rien n'atteint, une de ces vieilles habitudes qui collent à la peau.

— Ha ! Ha ! Ha ! Ben non. Je taquinais Simon.

Simon accentue son air confus, il ne sait clairement plus sur quel pied danser. Chloé regarde maintenant Simon :

— Ben voyons, chéri, décrispe. T'es aussi plissé qu'Hector.

Je suis tellement mal à l'aise, j'essaie de m'éclipser rapidement.

— Bon ben, moi je vais retourner chez moi avant que la température descende encore si vous ne voulez pas me retrouver congelée dans le banc de neige demain ! Bonne fin de nuit à vous deux et j'espère qu'il n'y aura pas d'autres urgences avant la fin de votre quart.

Chloé me salue et quitte la salle de pause en nous envoyant un bisou soufflé à chacun. Mal à l'aise de rester avec Simon, je tourne les talons et repars rapidement par où je suis arrivée avec une très grosse boule dans l'estomac. L'imposante porte de métal se referme derrière moi, mais

s'ouvre à nouveau à la volée quelques secondes plus tard. Simon s'engouffre dans le froid hivernal simplement vêtu de son uniforme et me prend le bras pour m'arrêter dans mon élan. Il pose sur moi ses yeux gris qui semblent avoir tout perdu de leur confusion pour être maintenant simplement bienveillants. Il me serre légèrement le bras, comme pour se connecter à moi, et, avant d'être pris d'un colossal frisson de froid, il me dit :

— Entre Kariane, j'ai quelque chose à te dire à propos de José.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 6

**Noémie**

8 h 45

Noémie : *Ève, es-tu arrivée ? Je suis dans le vestiaire et j'ai l'air d'une grosse nowhere parmi toutes les yogis en Lululemon. J'ose même pas sortir.*

Je regarde mon cellulaire tellement intensément que j'ai peur qu'il fonde sous mes yeux. Je ne pense pas qu'il y ait un endroit sur terre où je pourrais me sentir encore moins à ma place qu'ici, en ce moment.

Noémie : *ÈVE !!!!!*

Je me tasse d'un coup à droite pour libérer le casier devant moi afin qu'une grande blonde aux cheveux aussi lisses que son corps y mette son manteau. Voilà que je pile sur le pied d'une fille aux cheveux vert foncé à côté de moi qui essaie juste de s'habiller en paix sans se faire piétiner. Sans la regarder, je lui lance :

— Oups, je m'excuse. On dirait que peu importe de quel côté je me tasse, je suis dans les jambes de quelqu'un.

— Noémie ?

Je fige un instant. Il est presque sûr que je ne connais absolument personne dans un club de yoga ben chic de Saint-Colomban et je ne crois pas que sainte Ève se soit fait teindre les cheveux couleur forêt de conifères. Perplexe, je regarde la femme à mes côtés et je lui lance un regard vague.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi ? Katia ! On s'est rencontrées au bar *queer*, à la fin de l'automne, il me semble.

Mon souffle se coupe. La première chose qui me passe en tête, c'est de recouvrir sa tête d'un sac plastique pour qu'elle arrête de parler et que ce cauchemar s'arrête. Mais bon, comme c'est quasiment un meurtre et que c'est un peu *too much* même pour moi, je dois me ressaisir. Mon deuxième

réflexe de survie est de regarder frénétiquement autour de moi, comme *Gollum* qui chercherait avidement son précieux anneau pour m'assurer que PERSONNE n'ait entendu cette conversation et SURTOUT pas Ève. Échec, tout le vestiaire me regarde comme si j'étais une bête curieuse ou, en fait, c'est le sentiment que j'ai à cet instant précis. À moins que ce soit ma crise d'épilepsie sociale qui les impressionne. Katia doit se demander si j'ai manqué d'air à la naissance parce que je suis toujours là, devant elle, à suffoquer mentalement en regardant dans tous les sens plutôt qu'à retourner sa salutation.

Mon cellulaire vibre dans ma poche.

8 h 55

Ève : *Noé, JE M'EXCUSE ! JE M'EXCUSE ! JE M'EXCUSE ! J'ai un patient qui va vraiment vraiment pas bien qui m'a demandé de le voir en urgence. Je ne pourrai pas arriver à temps pour le cours. Je t'invite à souper okay ??? N'importe quoi pour me faire pardonner. JE M'EXCUSE. Mais, s'il te plaît, essaye de profiter du cours. C'était surtout ça l'objectif. Emmanuel est super, tu vas l'adorer, et je pense que ça va te faire du bien de relaxer.*

J'ai l'impression de faire une chute de dix étages.

— Tu vas bien, Noémie ?

Je claque mon casier.

— Non.

Je prends mon tapis, rageuse, et je me rue vers la salle de classe nommée *Feu*. Ça tombe bien, c'est exactement comment je me sens : je bouillonne littéralement.

Elle est drôle, elle, un patient qui ne va pas bien. Et une de ses meilleures amies dont la vie déraile, on s'en contrefout, c'est ça ? Maudit beau drapeau blanc en tout cas. J'espère qu'elle ne pense pas vraiment que je vais aller souper avec elle. Elle va se la garder sa réconciliation, néanmoins, jusqu'à ce que je dépompe, ce qui arrivera pas de si tôt.

Je me tourne vers le professeur, Emmanuel. Ouf, Ève avait au moins raison sur un point : je l'adore instantanément. C'est comme Chris Hemsworth qui se mettrait au yoga. Il manque juste son marteau de Thor. Je comprends pourquoi la salle est pleine à craquer de filles en *yoga pants* hyper ajustés. Selon mes observations, l'objectif numéro un ici n'est clairement pas le yoga. Alors qu'Emmanuel marche tranquillement vers la porte pour la fermer et débiter le cours, je me rends compte que j'ai l'air d'une patate à côté de toutes ces filles en forme. Mon vieux t-shirt *v-neck* délavé et déformé (que j'ai d'ailleurs porté dans le temps où j'allais des jumelles) ne fait clairement pas le poids contre les *miss-Bali* en petits tops sport qui se trouvent ici. Je suis bleu : en plus d'être clairement la seule débutante du cours, j'ai l'air de leur grande sœur au chômage.

Merveilleux.

Au moment où la porte se referme, un petit cri est poussé et Katia entre dans la pièce.

*Damned.*

J'ai un karma merdique. Elle me suit littéralement partout. Comble de ma matinée de torture, la seule place libre de toute la pièce est à côté de moi (je soupçonne que les femmes dans la vingtaine qui sont en forme me fuient comme la peste, craignant que mes cernes, mes cheveux ternes et ma petite bedaine molle soient contagieux). Elle s'installe donc dans mon espace vital, toujours avec son petit sourire candide de fille qui a pris une double portion de *Lucky Charms* pour déjeuner.

— Crime, le monde est vraiment petit, hein ! C'était quoi les chances qu'on se recroise dans un centre de yoga, dans les Laurentides en plus !

Au même moment, Emmanuel entame le cours d'une belle voix grave et chaude. Je suis définitivement en amour avec cet homme qui, en plus, me sauve de ma conversation avec Katia.

— Bon matin les filles. Pour le cours d'aujourd'hui, je vous demande de choisir un mantra, une intention qui vous suivra tout au long de la séance et qui teintera votre pratique. Pour ma part, en ce matin terne de fin d'hiver,

mon mantra sera lumière, pour que la lumière pénètre dans ma vie et illumine ma pratique.

*Turn off* total. Finalement, je l'aimais mieux quand il ne parlait pas. Sinon, j'aurais grandement préféré qu'il me dise qu'il s'en allait sauver New York avec *Capitaine America* que des conneries yogiques prémâchées.

Ramenez-y son marteau de Thor, quelqu'un.

Dire que j'étais en amour avec lui et sa voix... du moins jusqu'à ce qu'il se mette à aligner des mots à trop forte connotation spirituelle pour moi ce matin.

C'est définitivement une journée où j'aurais mieux fait de rester couchée.

Disons une semaine...

Ou un mois.

Je commence à respirer et à m'étirer sur mon tapis, seule avec moi-même. Je réfléchis longuement et j'ai un éclair de génie. J'ai trouvé mon mantra, mon intention.

« *Fuck you, l'univers* »

**Kariane**

À la lueur du feu de foyer, je lis la lettre de Noémie tranquillement puis je la relis une centaine de fois, méthodiquement. Je n'ai rien à faire des minutes qui passent. J'essaie d'entendre les intonations de sa voix dans les anecdotes qu'elle raconte et j'essaie d'imaginer les réactions que je lui aurais transmises, si nous avions été face à face. Ces fausses conversations avec elle me donnent un sentiment de réconfort incroyable, comme une étreinte chaleureuse. Les derniers jours ont été très difficiles pour moi. Mon univers a tranquillement chaviré depuis ma conversation avec Simon à la clinique. Ça doit être ça l'ironie, finir par perdre le nord après avoir monté si haut dans les parallèles. Faire face à des vérités qu'on croyait tout autres peut être tellement difficile, surtout quand elles remettent en doute tout ce que vous pensez savoir de la personne qui partage votre vie depuis tant

d'années. José dort à quelques mètres de moi mais, cette fois-ci, c'est à mon tour de me terroriser dans des insomnies frigidantes.

Adolescente, j'étais allergique aux certitudes. Pire, je les fuyais comme la peste. Je ne voulais pas d'un avenir tracé, je ne voulais pas qu'on m'étiquette et, surtout, je ne voulais dépendre de personne. C'est sûrement pour cette raison que je choisisais toujours de m'amouracher de gens qui me rejetaient systématiquement après usage. Au fil des années, j'ai accumulé les relations foireuses comme si j'en faisais une collection et j'ai fait mine d'être volage et de papillonner quand, dans les faits, je souffrais énormément que personne n'ait envie de s'attacher à moi. Je ne suis pas certaine que je le réalisais vraiment à cette époque. Quand on enterre sa mère en pleine puberté, les drames quotidiens de l'adolescence peuvent nous sembler banals par la suite, j'imagine. La pire de mes histoires d'amour a nettement été l'année que j'ai passée en *in and out* avec Clara. Mon Dieu qu'elle était belle, j'étais FOLLE de cette fille à un point tel que j'ai fini par oublier ce qu'était l'amour-propre tellement j'étais toujours à la recherche de miettes d'attention et de reconnaissance de sa part. Quand on s'est séparées pendant un voyage dans l'Ouest canadien et que je suis rentrée au Québec sans elle, j'ai cru que je ne réussirais jamais à recoller les milliards de morceaux microscopiques que j'étais devenue par en dedans. Au fil du temps, je crois que je me suis attachée à cette douleur et qu'elle est devenue une espèce de marque de commerce. Je me rappelle que j'écoutais du Dédé Fortin en me disant qu'enfin quelqu'un comprenait comment je me sentais, quand il chantait *Dehors novembre*. J'avais moi aussi le *feeling* que c'était novembre à l'année.

« Mais chu heureux parce qu'au moins j'meurs l'esprit tranquille  
J'vais commencer mon autre vie d'la même façon  
J'vas avoir d'l'instinct, j'vas rester fidèle à mon style  
L'entente parfaite entre mon cœur et ma raison »

Avec le recul, je comprends mieux la situation de cet homme et je relativise aussi comment j'ai pu me sentir à cette époque. Au fond, c'est sûr que c'est triste une adolescente avec autant de douleur que j'en avais, mais en même temps, quand la vie m'a offert la chance de grandir à travers elle et de renaître en quelque sorte je suis devenue littéralement une autre

personne. J'avais toutes les cartes en main pour reconstruire un château beaucoup plus solide cette fois-ci. Si ce n'était pas si quêtaine, je serais tentée de dire que la chenille est devenue papillon, mais je vais me retenir. Ça reste que le jour où j'ai trouvé José sur le pas de la porte de mon appartement au-dessus du Café Tao tout a changé. Il avait traversé la moitié du globe pour venir me retrouver et, d'un coup, j'ai eu envie de certitudes pour la première fois de ma vie.

J'ai eu envie de me poser.

J'ai même eu envie de me dire que, peut-être un jour, on pourrait être une famille.

J'ai eu envie qu'il ait toujours envie d'être là... pis envie de tout faire pour ça.

À ce moment-là, à l'aube de ma vingtaine et d'une toute nouvelle vie qui s'amorçait, je n'aurais jamais pu m'imaginer vivre ce que je vis actuellement. Ce soir, pour la première fois de mon existence, je me sens prisonnière alors que je suis en terre étrangère, ces mêmes lieux aux mille visages qui m'ont toujours servi de repère tranquille. Je me sens naufragée dans un océan infini de glaçons. Parfois, j'entends la glace se briser au loin, ça fait un grand bruit sourd qui résonne longtemps dans ma tête. Le même bruit que j'ai entendu quand Simon m'a parlé de José ce soir-là dans la clinique. J'imagine que les certitudes sont comme d'imposants glaciers et qu'elles font le même bruit assourdissant qu'eux quand elles se rompent sans avertir. Depuis ce temps-là, je m'isole dans le froid et la noirceur tout comme José. Indirectement, on dirait qu'il a fini par m'attirer dans sa boucle infernale alors que je me sentais initialement très bien ici. Maintenant, les bas de laine et les multiples couvertures ne réussissent plus à calmer mes frissons et j'ai toujours une petite nausée qui m'habite.

Quand Simon m'a parlé du fait qu'il croyait que José faisait une dépression majeure et pas seulement une espèce de trouble d'adaptation comme je l'avais pressenti, il m'a recommandé de ne pas me braquer et de ne pas changer drastiquement mes comportements pour ne pas le faire fuir. Il me faudrait me montrer présente et disponible pour lui. Il m'a conseillé d'amener très progressivement le sujet, au fil des jours, et de respecter ses

limites. José est infirmier tout comme moi, il sait probablement ce qui lui arrive et s'il n'en a pas encore parlé, Simon est d'avis qu'il n'est simplement pas prêt à affronter ce qu'il traverse. Malheureusement, de nos jours les hommes voient encore la dépression comme un signe de faiblesse même si ce n'en est pas un. Néanmoins, ce que Simon m'a dit ce soir-là m'a tellement ébranlée qu'il m'est carrément impossible pour l'instant d'aborder le sujet avec José, malgré tout l'amour et l'empathie que je ressens pour lui. Simon m'a raconté comment il l'avait retrouvé recroquevillé, ivre mort et larmoyant, dans un coin du bar après que le propriétaire ait appelé à la clinique en panique ne sachant pas comment agir et craignant ses comportements. Comme Simon a agi à titre d'ami et non de médecin ce soir-là, il s'est permis de me dire que José avait eu des propos suicidaires lorsqu'il l'a ramené chez lui afin de ne pas lui imposer d'être vu par tous ses collègues de la clinique dans cet état. Il est réellement inquiet pour lui et craint qu'il puisse passer à l'acte, étant encore plus coupé de son réseau ici que si nous étions chez nous où il peut plus facilement se tourner vers ses amis de longue date ou sa famille pour demander de l'aide.

En tant que professionnelle, je comprends tout à fait son raisonnement. Mais, dans ma tête à moi, c'était moi sa famille. J'étais son amie de longue date.

Sa femme, il l'avait dit devant Elvis Presley.

Je me sens tellement égoïste de penser comme ça, mais j'ai l'impression qu'il m'a exclue de sa vie alors que depuis des années nous sommes un duo. J'ai l'impression qu'il m'a rayée de l'histoire à un chapitre où ma présence aurait fait sens plus que jamais. Étrangement, je lui en veux de ne pas s'être tourné vers moi au moment où il en avait réellement besoin alors que j'ai toujours eu l'impression qu'on formait un tout. Je sens l'air qui se coince dans mon thorax. J'étouffe. Normalement, j'aurais pris l'homme de ma vie dans mes bras et je l'aurais serré très fort afin qu'il me réconforte et qu'il me fasse décompresser des angoisses qui m'attaquent. C'est mon remède miracle des douze dernières années quand la vie est pas mal trop rugueuse à mon goût. Je me sens d'un coup très faible, mais je ne veux pas réveiller José qui a tellement de choses plus difficiles à gérer actuellement. En plus, pour une fois son sommeil a l'air paisible. J'ai la tête qui tourne de plus en

plus. Je me rends à la salle de bain en tanguant pour me mettre de l'eau dans le visage. En cherchant frénétiquement dans la pharmacie un remède miracle à mon état, j'ai une crampe extrêmement douloureuse qui me traverse le bas-ventre. Dans le soubresaut, je fais tomber la trousse de rasoir de José dans le lavabo et elle se vide de son contenu. La douleur s'estompe un peu et je ramasse le bazar que j'ai fait, machinalement, en essayant de penser à la date de mes dernières menstruations quand une deuxième crampe encore plus violente me prend d'assaut. En remettant les effets de José dans sa trousse, je vois une dizaine de flacons de médicaments tout au fond, comme dissimulés dans un écrin. En lisant les noms dessus, je réalise qu'aucun de ces flacons n'est au nom de mon chum et qu'en plus il s'agit de gros antidouleurs, d'antipsychotiques et de relaxants musculaires. En reconnaissant le nom de certains de nos patients à la clinique, un violent frisson me secoue : José vole des médicaments d'ordonnance. Avant même que je n'aie le temps de réunir mes idées et de sortir de mon état de choc, je me tords à nouveau de douleur et je me jette sur le carrelage de la salle de bain au pied de la toilette, prise d'une nausée intense.

Tout tourne dans ma tête : José, le bruit du fracas des glaciers, le froid, les médicaments volés, la douleur.

Je crie pour que José se lève et qu'il vienne me voir, mais mes cris demeurent sans réponse. Comme si ma voix n'avait plus d'écho ou que je criais au fond de la mer du Labrador. Une mer tellement plus glaciale que celle où j'ai rencontré José dans la Réserve marine des Galápagos. À cette époque, il m'appelait tempête avec ce que je sais aujourd'hui être un ton amoureux. Un ton que je réalise tout juste à cet instant ne pas avoir entendu depuis longtemps. Mais, ce soir, je sens une tempête différente monter en moi.

— JOSÉ !

Encore une fois, mon appel à l'aide se répercute sur les murs de notre cabane rouge sang, sans résultat. Peut-être que ma voix s'est brisée. Peut-être que je cris en silence. Je me lève tant bien que mal et je me dirige en titubant vers le lit où José semble toujours dormir paisiblement. Lorsque je me mets à le secouer maladroitement à travers mes sueurs froides, je réalise que lui aussi est trempé. Pourtant, il ne doit pas faire plus de 16 degrés à

l'intérieur, le feu de foyer est presque éteint et j'ai oublié de remettre des bûches, trop prise dans mes pensées. À bout de force, je lui hurle de s'ouvrir les yeux et de m'aider, de s'aider, de nous aider.

Il ne reste pas de marbre, il semble littéralement inanimé. Entre trois scènes d'horreurs, la sienne, la mienne, la nôtre, je trouve la force de décrocher le téléphone et d'appeler Chloé sous le regard horrifié d'Akéla des neiges qui ne comprend pas pourquoi je ne la prends pas dans mes bras, la pauvre. Je sais qu'elle sent que quelque chose ne va pas, je le vois dans ses yeux dépareillés envahis de craintes. Cette petite boule de fourrure est étrangement liée à moi. Après ce qui me semble être une éternité, mon amie décroche le téléphone avec le ton de quelqu'un qui pressent une catastrophe.

— Kariane !? Est-ce que tout va bien ?? Est-ce que José va bien ?

Mais je m'évanouis au même moment, à bout de forces.

Je ne saurai jamais vraiment comment s'est passée la suite des choses, ni si le froid aura eu raison de notre feu de foyer.

# Chapitre 7

**Noémie**

— NON, Noémie, j'ai dit non.

— Allllllllez Sébas. Tu sais que y'a rien que j'aime plus au monde que de vivre ma vie amoureuse par procuration à travers la tienne.

— Noé, la dernière fois que je t'ai laissé faire ça, j'ai passé une semaine à avoir des conversations hyper malaisantes avec des filles vraiment pas de mon goût.

En plein cœur de notre débat, Benjamin le barman dépose deux pintes de rousse devant nous.

— T'exagères ! En plus, c'est toi qui m'as forcée à venir ici alors que j'avais pas envie de sortir. Tu me dois au moins ça. Tu m'as dit : « Viens Noé, ça va être comme dans le temps, on va boire une couple de pintes au Vieux Pub pis passer une soirée entre amis, ça va être le fun. »

— Je vois pas le rapport.

— Euh !? Dans le temps, tu me laissais *gosser* sur ton *Tinder* tant que je voulais pis tu disais jamais un mot.

— C'est parce que, dans le temps, je voulais juste oublier Ève. J'étais là-dessus juste pour me changer les idées.

— Ben là, tu penses quand même pas rencontrer la mère de tes enfants avec un *Super Like* sur un site de rencontre ?

Sébastien boit une longue gorgée de sa bière et ne renchérit pas sur la conversation, ce qui ne lui ressemble pas tellement. Bien que je le connaisse depuis tant d'années et qu'on ait déjà été en couple, il y a clairement quelque chose qui m'échappe dans le tournant que prend cette conversation. En même temps, ce ne serait pas surprenant, tout m'échappe ces temps-ci.

— Sébas ?

Il plonge ses yeux brun doré dans les miens. Je réalise soudainement que ça fait mille ans qu'on ne s'est pas regardés dans les yeux, pour de vrai, sans se dérober.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Noé, je vais avoir 32 ans.

— Oui pis ? C'est un peu tôt pour la crise de quarantaine, non ?

— T'es pas drôle.

Il finit sa pinte d'une longue traite.

— Est-ce qu'on en prend une autre ou tu rentres retrouver Antoine ?

Frissons dans la colonne vertébrale. Antoine... disons qu'on ne s'est pas vraiment reparlés depuis la scène du cadre de porte. Je n'ai pas encore fini de me torturer avec ses paroles, j'en suis donc loin du stade de les comprendre et d'actualiser une action concrète par rapport à elles. En résumé, je vis dans le déni et lui ne prend pas la peine de me relancer, me laissant me bercer de mes illusions. Il ne me parle même pas du fait que je dors la majorité des nuits avec les filles plutôt qu'avec lui. Les champions des paniers de crabes.

— On en prend une autre, mais tu me dis ce que tu as réellement... comme dans le temps.

— *Deal*. Benjamin ! Deux autres.

J'aperçois son regard qui fuit.

— ... donc ?

Sébastien égraine son napperon de papier, comme il le fait toujours lorsqu'il est nerveux. Les serveuses doivent d'ailleurs le détester chaque fois qu'elles doivent ramasser un amoncellement de petites boules de papiers sur la table après son départ, dès qu'il doit avoir une conversation *tricky* avec quelqu'un.

— ... Donc, je vais avoir 32 ans... j'ai pas eu de blonde sérieuse depuis Ève, j'ai pas d'enfants et je suis dans un bar avec ma vieille amie, qui est

aussi mon ex, un vendredi soir de mars alors que les futures nouvelles propriétaires de notre café font leur première soirée de fermeture seules. Alors... demande-moi pas comment je me sens okay...

Tout d'un coup, ça me saisit.

Lui aussi est clairement ébranlé par la vente du café. J'étais tellement aveuglée par mon sentiment d'échec et par ma colère que je n'avais pas compris, sur le coup... Je n'avais pas pris le temps de me mettre à sa place et d'essayer de voir comment il se sentait parce que lui aussi, il perdait des plumes dans cette histoire. Et, pour un coq comme lui, perdre des plumes, ça doit être épouvantable.

— Seb...

— Non Noé, arrête. Tu vas me dire quoi, hein ? Que c'est pas si pire, que j'ai encore ben des années devant moi, que c'est pas pressant et que si toi t'avais à recommencer, tu ferais les choses autrement ? Chouette, le disque commence à être rayé là.

Brusquement, ma compassion s'efface et j'en reviens à ma colère initiale qui ne m'aura finalement pas quittée très longtemps. Vieille amie. Dire que je le fusille du regard serait actuellement une bien faible image.

— Pardon ? T'es qui pour me dire ça ?

— Je suis qui pour te dire ça ? Franchement Noémie, tout le monde donnerait tout ce qu'il a pour avoir la chance d'avoir un partenaire de vie aussi *sweet* et compréhensif qu'Antoine et des enfants comme les tiennes qui te disent chaque jour combien elles t'aiment. Réveille là, y'a ben juste toi qui se rends pas compte à quel point ta vie est parfaite.

Oubliez le concept de colère, on en est déjà rendu à la rage.

— Parfaite ? *Va chier man*. T'as juste aucune idée de comment je me sens.

Il me fixe à nouveau, intensément, mais je ne lui laisse pas la chance d'interrompre l'explosion.

— Le grand Sébastien qui sait toujours mieux que tout le monde comment ils devraient vivre leur vie, *hein* ? On vient de faire un *back up* en arrière de douze ans et on revit la scène où tu me cries au visage tout ce que tu penses et que je finis en crise de panique à l'hôpital ? Pas cette fois, non... Cette fois-ci, je ne te laisserai pas m'abattre en me disant toutes tes méchancetés sans rien faire. Je ne suis plus une fille de 18 ans pas sûre d'elle qui pense qu'elle a besoin d'un gars pour lui dire quoi penser pis se sentir valorisée.

Foudroyé, il reste de marbre. Je crois que la situation a escaladé beaucoup plus rapidement que ce qu'il avait anticipé lui aussi. J'en profite pour l'achever.

— Tu sais quoi, Sébas ? Je pense que tu n'es pas capable d'assumer le fait que t'es malheureux et tu te mires en comparaison dans la vie des autres plutôt que d'affronter tes propres affaires comme un homme.

Pauvre Benjamin, il doit vraiment me prendre pour une folle tellement mes crises de nerfs dans son bar sont devenues une sombre habitude pour moi ces derniers temps. Il va honnêtement falloir que je me mette à venir hurler sur les gens au Vieux Pub quand il est en congé, question de sauver un peu ma réputation auprès de mon *barman* préféré. Mais, cette fois-ci, ce n'est pas moi qui reste en plan dans le bar comme avec Ève, figée par ma colère. Avant même de m'en apercevoir, je suis dehors le manteau à moitié boutonné et la tuque sur le bout de la tête. Peut-être que j'étais en colère ou peut-être que j'avais peur de le laisser répliquer. Je sais que Sébastien peut se rendre loin dans ses paroles blessantes lui aussi, j'en ai d'ailleurs fait les frais quelques fois en douze ans. De retour dans le froid humide de mars, je marche comme quelqu'un qui ferait le chemin de Compostelle pour expier quelque chose qui pourrit en lui. Je marche, longtemps... et je réfléchis, longuement. Je suis de la même humeur que la *slush* grisâtre qui refuse d'abandonner la *game* et de disparaître, mais qui se meure sous mes crampons. On va se le dire, faut être vraiment poche pour se sentir comme de la gadoue québécoise du mois de mars.

Dire que Sébastien voulait qu'on passe la soirée ensemble au bar pour éviter de penser chacun chez nous au fait que nos acheteuses prenaient tranquillement les rênes de notre entreprise. Cette première grosse

fermeture seules est une étape décisive pour Clara et sa sœur qui seront ensuite prêtes à entamer les derniers miles de leur temps d'essai avant de déposer ou non leur offre d'achat finale. C'est comme le supplice de la goutte d'eau qui s'étire encore et encore depuis leur arrivée dans nos vies.

J'erre, et j'erre davantage.

Sans même m'en rendre compte, mes pas m'amènent devant la vitrine du Café Tourmen-Thé. J'ai l'impression qu'ils me ramèneront toujours ici, anciennement le Café Tao où je venais justement me réfugier plus jeune, lors de mes grands tourments. C'est d'ailleurs pour cette raison que Sébas et moi avons donné ce nom au café quand il a fallu le rebaptiser après l'achat, pour offrir un refuge aux gens qui avaient seulement besoin d'un endroit où calmer leurs tempêtes devant un *Earl grey* latté aux amandes bien fumant. C'est aussi dans l'appartement juste au-dessus du café que nous avons d'abord été amoureux, Sébastien et moi, pour ensuite devenir des amis inséparables. Par contre, ce soir, devant la vitrine de ce café où je ne trouve plus le calme, je me sens comme un oiseau privé de son nid. Je me sens seule, terriblement vide et j'ai froid quelque part en dedans. Je pousse machinalement la porte du café, cet endroit où j'ai foncé dans Sébastien, douze ans auparavant, et où j'ai eu un coup de foudre pour ce beau cégépien de deux ans mon aîné qui avait une lueur dorée dans ses yeux pétillants et de jolies petites bouclettes brunes sur le front. Cette année-là, j'ai changé ma vie du tout au tout pour un garçon qui avait trouvé que je n'avais rien à envier au soleil et qui maintenant ne trouve plus rien de beau en moi. Je ne sais pas ce que je fais ici. Je n'ai rien à faire ici. Je dois partir avant que quelqu'un me voie, je dois au moins sauver les meubles de ce qui me reste d'amour propre. Au moment où je tourne les talons pour quitter le café, la voix de Clara retentit de derrière le comptoir... sa petite voix de princesse haïssable qui me fait grincer des dents.

— Noémie ! Tu tombes bien. Je viens justement d'écrire à Sébastien, ma sœur n'arrive pas à fermer le lot de la machine *Interac*. Tu peux nous aider ?

Au même moment, sa sœur sort de l'arrière-boutique avec ses cheveux vert délavé. Elle me voit et tout de suite un sourire se dessine sur son visage.

Katia.

La sœur de Clara, c'est Katia.

*Ostie* de soirée de marde.

**Kariane**

Une lumière. Trouble.

Le soleil ? Non. C'est trop clair, trop uniforme, stérile.

Mes jambes picotent douloureusement et je n'arrive pas à me redresser, comme paralysée. J'ai la nausée. J'entends des bruits, mais tout est écho, comme si quelqu'un avait gommé les sons. C'est à n'y rien comprendre, pourtant je me sens bien, comme en transe hypnotique. Mais, tout à coup, un visage inconnu s'approche de moi pour ensuite s'en aller. J'espère qu'elle ne reviendra pas, je ne veux pas briser ce silence soyeux, apaisant. Trop rapidement, elle revient et un deuxième visage l'accompagne. Je sens que j'émane tranquillement dans la réalité. Mais où suis-je ?

— Bonjour Kariane, je suis le Docteur Kusugak, le médecin qui t'a opérée.

— Opérée ?

Soudain, je tente de me redresser et une douleur ahurissante me transperce le corps.

— Doucement, doucement. Tu es à Iqaluit, tu as été transférée d'urgence ici pour qu'on t'opère pour une rupture de l'appendice.

Les souvenirs reviennent tranquillement à moi et un état de panique incroyable m'envahit quand je repense à José qui ne se réveillait pas dans le lit, malgré mes hurlements. Je hurle à nouveau, cette fois dans la salle de réveil de l'hôpital :

— JOSÉ ?!

Cette fois encore, mon cri reste sans réponses. Je ressens cette peur incontrôlable qu'il soit mort, lui aussi.

— Où est mon conjoint ?!

Dr Kusugak et celle que je comprends être l'infirmière s'échangent un regard discret, mais je sens clairement leur malaise. Mes derniers nerfs s'effondrent, ils ont une mauvaise nouvelle à m'annoncer, c'est évident. Avec sûrement ce qui est le regard le plus compatissant que cette pauvre infirmière est capable d'avoir après de très longues heures passées en salle d'opération, elle me glisse doucement :

— Votre mari a été soigné à la clinique, il n'a pas eu besoin d'être transféré ici. Votre amie Chloé nous a appelés, elle est en route et c'est elle qui vous ramènera chez vous quand vous aurez votre congé de l'hôpital dans quelques jours.

— Non, non, c'est impossible. Il allait très mal, il était inerte. Qu'est-ce qu'il a ?

Je suis tellement faible, mais je dois leur dire, je dois leur expliquer. Malgré leur probable empathie devant mon regard suppliant, je connais d'avance la réponse qu'ils vont me servir.

— Malheureusement, nous ne pouvons pas vous en dire davantage, ça relève du secret professionnel, il pourra décider lui-même de vous informer de son état. Je peux seulement vous dire qu'il a déjà eu son congé de la clinique.

Foutu secret professionnel. Je suis trop épuisée pour me battre et je sens de toute façon que je n'ai plus aucune munition. Il y a quelque chose dans leur regard qui me donne envie d'abandonner, comme un aura de malheur. J'ai l'impression que si je m'entête à obtenir des réponses, celles-ci vont me briser plus que je ne le suis déjà.

Mes pensées tourbillonnent, mais bientôt je suis alourdie par les antidouleurs qu'ils doivent m'injecter en quantité considérable après une telle opération. Je retourne le tout dans ma tête et, effectivement, j'avais une douleur au ventre depuis quelques jours, mais comme j'étais sûre d'avoir mes règles d'un instant à l'autre je croyais que c'était seulement ça. J'avais aussi des espèces de chaleur et des nausées. Comme tout le monde est grippé au travail je n'y ai pas réellement prêté attention. Dans une clinique,

les virus courent plus vite que leur ombre et au prix des fruits frais à l'épicerie du coin, clairement je manque de vitamines naturelles pour me battre contre ces petits envahisseurs. Je m'enfonce tranquillement dans les vapes en essayant de retrouver le semblant de calme qui m'habitait avant l'arrivée du médecin, mais même à demi consciente je n'arrive pas à comprendre pourquoi José n'est pas là, à mes côtés. S'il est sorti de la clinique, il aurait dû se précipiter à mon chevet pour m'assister, être certain que j'aille bien, non ?

J'imagine qu'il prendra l'avion avec Chloé, je ne vois aucune autre explication logique.

Même si j'ai fait un pacte avec Noémie dont on ne se parlerait que par lettres, j'ai envie de prendre mon téléphone et de l'appeler. J'ai besoin qu'elle comprenne tout juste en m'entendant pleurer. Je pense que j'aurais surtout envie qu'elle me dise que les nuages vont se dissiper et que ce n'est qu'un cauchemar duquel je me réveillerai bientôt. En même temps, je la connais trop bien, ma cousine, elle serait capable de prendre un aller simple pour le Nunavut pour venir me tenir la main alors qu'elle a tellement déjà à gérer avec la vente du café et les filles. Je m'en voudrais terriblement qu'elle chavire sa vie de bout en bout seulement pour venir me reconforter et s'assurer que je ne manque pas de caféine et qu'ils me servent bien un menu végan à l'hôpital, misère. C'est quand même bien juste une appendicite.

Noémie, ma seule vraie âme sœur dans ce vaste monde.

Alors que les médicaments atteignent leur pic d'effet calmant et analgésique, Chloé arrive en catastrophe dans la toute petite chambre de fortune séparée par des rideaux d'hôpital où on m'a mise en attendant dans une vraie chambre, je l'espère. Ce n'est pas que j'aie l'habitude de me montrer regardante pour ce qui est du confort ou du luxe, ayant travaillé dans des hôpitaux de brousse qui sont nettement moins 5 étoiles que celui-ci, mais j'ai réalisé qu'on m'avait posé une sonde urinaire pour l'intervention et on dirait que j'ai tout d'un coup une petite poussée d'orgueil mal placée. Un peu d'intimité ne ferait peut-être pas de tort dans ces conditions précises, cordonnier mal chaussé je présume. Je me mets maintenant plus facilement dans la peau de mes patients et je comprends

donc ben comment ils doivent se sentir tout petits parfois, lors des soins. J'ai une vague d'amour pour eux. Sous l'effet euphorisant des médicaments, je fais part de mes glorieuses observations à Chloé en ricanant, mais je remarque qu'elle a les traits graves, tirés. À moitié *stone*, j'ai l'impression de voir un vautour tourner au-dessus de ma tête, guettant la mort comme celui dans les Lucky Luke que j'écoutais quand j'étais petite et qui salivait à l'idée de pouvoir se délecter d'un macchabée. Quand on a vécu la mort d'un proche on peut sentir venir les mauvaises nouvelles bien avant qu'elles arrivent. On développe naturellement un sixième sens pour anticiper le drame.

Une larme silencieuse coule sur la joue de Chloé.

Doucement.

Elle me prend la main tendrement, je n'ai pas de soluté branché à même mon corps, et s'assoit d'une seule fesse sur le rebord du lit. Elle me semble à la fois profondément ancrée, mais prête à décamper à toute vitesse. Je tente de la rassurer, malgré mon état semi-comateux-assez-moche.

— Arrête Chloé, je vais bien.

Je me dis qu'au moins mon entêtement la fera rire, mais bientôt sa larme solitaire se transforme en une rivière qui coule sans bruit, long fleuve tranquille. Un océan qui cache des secrets dans ses profondeurs obscures.

— Kariane, il faut que je te parle.

Je vois dans ses yeux qu'elle utilise tout le courage du monde pour rassembler ses mots et qu'elle tente de contenir son chagrin pour m'annoncer ce qu'elle a à me dire. Je me raidis à nouveau malgré le cocktail pharmacologique qu'on m'a injecté, ce qui doit relever du miracle. Elle inspire profondément, je vois son tout petit sternum se gonfler sous son immense manteau d'hiver.

— José part demain.

Part ? Elle doit vouloir dire qu'il part de la maisonnette rubis pour venir me rejoindre ici, qu'il est seulement allé chercher Akéla pour qu'elle ne reste pas seule. Pauvre amour, elle doit tellement paniquer, elle qui ne nous

a jamais quittés plus que quelques heures depuis que nous l'avons adoptée. Cette fragile petite boule de poil qui a tellement déjà souffert de la mort de sa mère. Je suis toujours pensive, mais je vois Chloé essuyer ses larmes et dans un regain de force, elle me dit :

— Non, Kariane, il prend l'avion demain à Iqaluit. Il rentre à Montréal.

Au moment même où les révélations de Chloé ont fini d'ébranler mon monde déjà solidement amoché, Dr Kusugak entre dans mon tourbillon chaotique et m'annonce que ma chambre à l'étage est prête et que le brancardier viendra me chercher dans quelques minutes pour m'y conduire. Après m'avoir demandé la permission de parler de mon état devant mon amie, chose que j'ai bien sûr acceptée considérant que ce sera elle qui s'occupera sûrement de mes soins post-op quand je serai rentrée chez moi, il prend à nouveau la parole pour me confirmer les derniers éléments de mon dossier. Ce sera un autre médecin qui me prendra en charge par la suite. Je n'ai pas compris la moitié des choses qu'il m'a dites tellement je suis sonnée par les antidouleurs et la vie, mais au moins je sais que Chloé a écouté et qu'elle me résumera le tout éventuellement, quand le calme sera revenu dans ma tête. Si un jour il revient.

Avant de quitter, Dr Kusugak me souhaite bonne chance pour la suite des choses, me dit que je suis jeune et en santé et que je guérirai rapidement, que j'ai été chanceuse, le blabla traditionnel. Il franchit la porte, mais revient aussitôt sur ses pas, se penche à nouveau vers moi et me lance avec le sourire le plus resplendissant que j'ai vu depuis au moins dix ans :

— J'ai oublié de vous dire, le bébé se porte très très bien. Vous avez été chanceuse vu la sévérité de votre état à votre arrivée, mais l'intervention s'est très bien déroulée et vous ne devriez pas avoir d'impacts sur le reste de la grossesse. Félicitations.

# Chapitre 8

## Noémie

*Je suis dans l'arrière-boutique du café, en yoga pants, et je gesticule grandiosement pour faire comprendre à Sébastien que je dois quitter pour aller à mon cours de poweryoga. Il est en colère, il me hurle que j'ai changé, que je n'ai jamais aimé le yoga. Il me dit : « Tout ça, c'est à cause d'elle ! » Je ne comprends pas, je suis dans le néant face à ses reproches. Je quitte le café par la porte arrière et une toute petite silhouette aux cheveux noir de jais est de dos et semble m'attendre. Arrivée à sa hauteur, la petite silhouette me prend la main et se retourne vers moi pour m'embrasser, tendrement. Elle me dit : « C'est correct, je vais aller chercher les filles à l'école. Va à ton cours tranquille. Pense à toi un peu. » Je m'éloigne un peu pour détailler le visage qui me sourit à pleines dents, le regard amoureux, et je reconnais une Katia méconnaissable dans ce style sobre. Je l'embrasse à mon tour d'un calme et d'une douceur qui me semblent si naturels. »*

Bzzzz Bzzzzz

Une sonnerie me tire de mon sommeil profond, très profond. Je ne me souviens pas avoir dormi si profondément depuis des mois voire même des années. Sans blague, je me demande même quel jour nous sommes.

Oh non, les filles ! Elles vont être en retard à la garderie.

Encore tout endormie, je saute hors de mon lit et je crie : « Seba ! Agathe ! Go les filles, on part dans vingt minutes ! »

En même temps, la luminosité me trouble. Et le silence.

Un silence assourdissant.

J'empoigne aussitôt mon cellulaire et je regarde l'heure qu'il est. 10 h 20. Je me retourne vers le lit en me demandant si je vais y voir Antoine même si cette réflexion me semble aussitôt impossible. Je vois plusieurs appels manqués d'un numéro masqué, ce même appel qui m'a tirée de mon

sommeil... et de ce rêve. Mais quel rêve troublant ! Il n'y a aucun message sur ma boîte vocale. Étrange.

Je fais le tour de la maison, mais je constate que les chambres sont vides et que la voiture d'Antoine n'est pas dans l'allée. Sur le coup, je suis inquiète de ces appels manqués et du vide dans la maison. En même temps, je dois avouer que je suis un peu excitée par cette solitude et cette grasse matinée, moi qui n'ai pas connu ces petites déchéances depuis déjà tellement longtemps que ça me paraît des siècles. Le silence qui règne dans la maison a quelque chose de troublant, comme figé. Je descends tranquillement les escaliers pour aller démarrer la machine à café quand je vois une enveloppe sur la table qui m'est adressée. Je reconnais immédiatement l'écriture fine d'Antoine, mais les caractères sont petits, comme étouffés. En la soulevant, je vois également une lettre reçue de ma cousine Kariane. Je suis impatiente de l'ouvrir, mais, en bonne *barista*, il est impossible pour moi de lire quoi que ce soit avant d'avoir parfaitement moussé mon lait d'avoine et de l'avoir fait couler sur mon espresso de café fraîchement moulu. À chacun ses petites manies. Je m'assois finalement au comptoir de cuisine, en culotte à pois et en camisole de nuit, quand quelqu'un vient troubler mon calme en cognant de toutes ses forces dans la porte d'entrée.

Une hantise morbide me prend les tripes et je me rue sur la porte. Antoine. Les filles. Il leur est arrivé quelque chose. Voilà pourquoi ce silence. Voilà pourquoi ce calme. En une fraction de seconde, je m'imagine trouver de l'autre côté de la porte un sergent de police qui m'annoncerait le tragique accident qui a emporté les amours de ma vie dans un autre monde, un monde sans moi. Sans prendre le temps de m'habiller, j'ouvre grand la porte et je me retrouve nez à nez avec une Clara haletante. Prise de panique, je suis incapable de parler lorsque mes yeux se plantent dans les siens. J'y vois le reflet de mes angoisses.

Même si ce n'est pas le terrible drame que j'appréhendais, elle a un autre drame à me servir sur un plateau.

— Noémie ! On essaye de t'appeler depuis tantôt ! Pourquoi tu répondais pas ? VITE, habille, faut que tu t'en viennes, les pompiers ont appelé, y'a eu un feu au café, Sébastien nous attend là-bas.

Un feu. Au café...

Je pense à Antoine et aux filles, alors ils vont bien ?

Un feu. Au café...

— Noémie !!!

— Oui, euh, excuse. Je viens de me lever. Je m'habille et je m'en viens.

- - - - -

Assis en plein milieu de cet endroit où nous avons fêté nos cinq années d'existence commerciale il y a quelques mois à peine, nous sommes tous anéantis. Pour Sébastien et moi, c'est le travail acharné de cinq années qui est devant nous, détrempé par les jets d'eau des pompiers et noirci par la fumée qui vient à peine de s'étouffer.

Un banal feu de panneau électrique.

« Ça arrive ben plus souvent qu'on pense pour les vieilles bâtisses de même, inquiétez-vous pas, *les jeunes*, vos assurances vont tout repayer ça pis dans quelques mois *d'icitte*, ça va être *y'ink* un mauvais souvenir. »

Merci de votre généreuse sympathie non désirée et absolument pas réconfortante, Monsieur Chef des Pompier, m'en va t'en faire *y'ink* un mauvais souvenir, moi.

N'empêche que Clara, Katia, Sébastien et moi, cet après-midi-là, nous n'avions alors en commun que notre tristesse et notre désarroi. Si pour nous la désolation est de voir notre travail réduit littéralement en cendres, pour elles, c'était l'espoir d'un rêve naissant qui était parti en fumée en même temps que le Café Tourmen-Thé. Sébastien et moi n'avions pas tellement parlé depuis notre dispute. Nous avons bien échangé des mots et des textos ici et là question de *splitter* les horaires et les tâches, mais sans plus. Finalement, j'avais réussi en quelques mois à peine à entretenir des relations diffuses avec mon chum, mon meilleur ami et une de mes seules chums de filles. Une chance que Kariane se terre déjà dans son Grand Nord parce que je lui aurais sûrement donné le goût de s'exiler elle avec. Néanmoins, sans crier gare, il s'approche de moi et me prend dans ses bras. Malgré un geste de recul de ma part, vieille habitude de femme forte qui

n'impressionne plus Sébastien depuis des lustres, il me tire simplement plus fort, m'invitant à déposer mon chagrin dans le sien. Il pose sa grosse main derrière ma tête et m'incite à incliner ma tête sur son épaule, à baisser les armes. Et, avec sa douceur, il brise mon armure, ce barrage qui retient toutes mes douleurs depuis longtemps déjà.

Et je pleure.

Toutes les larmes de mon corps.

Je pleure mes déceptions, mes craintes, mes désolations.

Je pleure mes peurs, mes inquiétudes, mes regrets.

Je pleure Sébastien, je pleure Antoine, les filles, mes parents.

Je pleure Kariane. Je pleure Clara, je pleure Katia.

Je pleure également cette femme que je ne me sens pas capable de devenir.

En rentrant de ce qui m'a semblé être la plus longue demi-journée de ma vie, je retrouve le même silence cru que lorsque je me suis levée ce matin. Il est 15 h 00, Antoine et les filles ne devraient pas tarder. Je réalise soudainement que, dans la foulée, je ne l'ai pas appelé. Je n'ai pas pensé une seconde à appeler l'homme avec lequel je partage ma vie pour lui dire que mon commerce avait passé au feu. Je me trouve immonde. Le choc, peut-être ? Oui, c'est sûrement le choc, ça ne peut être autre chose. Je réalise que je n'ai pas mangé de la journée. Je m'assois à la table, grignotant sans grande conviction un pain aux épices sec que j'avais ramené du café la veille.

Étrange ironie.

Je suis tellement anéantie que même sa teinte absurde jaune cari n'arrive plus à me faire ressentir quelque chose en ce moment. J'ouvre l'enveloppe laissée par Antoine en m'attendant à y trouver une autorisation à signer pour une sortie X avec la garderie ou un compte Y à payer. J'y trouve plutôt une toute petite lettre, comme écrite à la hâte, toujours de cette écriture qui ne ressemble à rien.

« Bon matin,

Je pars passer une semaine chez mes parents à Québec avec les filles. Je suis entre deux romans et j'ai besoin de prendre un peu l'air, en dehors de la maison. Je crois aussi que tu as besoin de respirer, en dehors de nous. Profite bien de ta semaine pour te reposer.

Et réfléchir.

Bisous

Antoine »

Je crois que s'il me restait des larmes, elles viendraient maintenant. Pourtant, je devrais pleurer. À l'endroit où il y a ce noir abyssal devrait se trouver l'effroi de savoir Antoine dans ces sentiments.

Et pourtant rien.

J'ouvre maintenant l'enveloppe contenant la lettre de Kariane, mon âme sœur, mon rayon de soleil, en espérant tant y trouver du réconfort. C'est beaucoup d'attentes pour une pauvre lettre ayant été postée bien avant tous les drames de cette journée. Le Grand Nord, c'est quand même pas la porte à côté.

Avidement, je lis :

*« Salut ma cousine préférée,*

*Ce sera ma dernière lettre, dans trois jours je dirai adieu à ma maison rouge-feu-de-circulation et je prendrai le chemin du retour. J'ai dû mettre fin à mon contrat plus tôt que prévu, je t'expliquerai.*

*Ne t'inquiète pas, je vais bien. J'ai tellement hâte de vous voir, toi et les filles.*

*Je t'aime*

Toujours attablée entre les deux lettres posées devant moi, représentant toutes deux des émotions tellement antagonistes, je reste muette. Pendant quelques secondes, la joie de revoir Kariane débarquer encore une fois en même temps que le printemps, heureuse habitude, m'a fait oublier Antoine et le café.

Pendant quelques secondes bien solitaires.

*TAP TAP TAP TAP*

Moi qui n'attendais plus personne ni plus rien de cette journée maudite, voilà qu'on frappe sauvagement à ma porte. Je me rends, dans les vapes, jusqu'à la porte d'entrée et je l'ouvre sans grande conviction. Au moins, cette fois, je porte autre chose qu'une nuisette et des bobettes à pois.

Une grande brunette se jette littéralement sur moi et me serre dans ses bras comme si elle voulait me soulever de cette terre, me sauver de quelque chose. Peut-être de moi-même ?

— Noé, je viens de passer devant le café en revenant de l'aéroport et j'ai foncé ici dès que j'ai vu. C'est affreux, j'ai éclaté instantanément en sanglots. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— KARIANE !?

Je me recule d'un pas puis de deux, sans l'écouter, alors qu'elle déblatère sans respirer. Je tire le bas de sa veste pour l'entrouvrir et, tel que je l'avais ressenti en moi dès que je l'ai serrée dans mes bras, comme une espèce de certitude, je le vois maintenant concrètement.

Un beau petit ventre légèrement rond d'une douzaine de semaines à peine.

Kariane va avoir un bébé.

**Kariane**

Je n'ai simplement pas eu la force de tout lui raconter, même à elle. J'étais décidée pourtant. Depuis le moment où j'ai dit au revoir à ma maisonnette rouge cerise, à la fois remplie de beaux souvenirs, mais tellement d'horribles aussi, je me répétais que d'intérioriser mes problèmes n'était pas une solution. Mais les vieux *patterns* sont tenaces, ils attendent toujours dans l'ombre un moment de faiblesse pour venir reprendre leur place en espérant retrouver leurs vieilles pantoufles là où ils les avaient laissées. Je m'étais dit : « Pas cette fois. » Pas après tout le chemin que j'ai fait et surtout pas avec tout ce qu'il me reste encore à traverser dans les prochains mois. Je savais que j'avais besoin de Noémie pour espérer passer à travers tout ce que mon retour prématuré comportait. Elle devait savoir tout ce qui était arrivé, absolument. Nous ferions comme chaque fois, nous serions le pilier l'une de l'autre. Je me disais que nous n'en étions pas à notre premier combat mené ensemble, indestructibles. Armée de mes bonnes intentions, j'ai atterri à Montréal sans l'excitation que je ressens habituellement quand je rentre au bercail. J'ai ce drôle de sentiment de m'être trompée quelque part, de ne pas avoir bouclé une boucle ou d'avoir ouvert la mauvaise boîte de pandore, je ne sais pas. C'est à ce moment que j'ai vu les ruines du Café Tourmen-Thé. La vision était tout simplement irréelle. Il m'était impossible de même concevoir qu'en quelques minutes de flammes, un aussi grand pan de notre vie puisse disparaître. Mes souvenirs du Café Tao me sont revenus rapidement en tête, aussi clairs que si plus d'une dizaine d'années ne s'était pas passées : le refuge qu'est devenu le café lorsque j'y travaillais au décès de ma mère et qu'autant mes collègues que mes clients sont devenus ma deuxième famille ; mes soirées avec Sébastien alors qu'il était encore au cégep ; mon déménagement avec Noémie dans cet appartement qui aura été notre premier et où nous sommes restées beaucoup plus longtemps que nécessaire juste pour ne pas le quitter ; les milliers de soirées de couples et de souvenirs que nous y avons vécus, autant à jouer à des jeux de société sur les vieilles chaises dépareillées en buvant des *London Fog* qu'à écouter des films les quatre ensemble à l'étage sur nos trop petites causeuses. Tout. Ce lieu fait partie de moi, de nous. Il fait partie de nos histoires de vie tant respectives que communes à José, Noémie, Sébastien et moi.

Après quelques secondes, le brouillard s'est dissipé et j'ai hurlé au chauffeur du taxi l'adresse de Noémie. Je n'avais pas averti mon père de mon retour encore, il ne s'inquiéterait donc pas de mon absence. Les retrouvailles pouvaient bien attendre considérant le drame qui se jouait devant moi. Je sentais Akéla tendue sur mes genoux, elle ressentait mes émotions, j'en suis convaincue. C'est instinctif chez elle. Depuis la soirée où l'ambulance nous a amenés, José et moi, à la clinique, ma petite chienne nordique est anxieuse. Je le vois à la façon de se crispier et de délaissier le jeu. Elle ressent toutes les douleurs vives dans l'air, je le sais. Il lui manque à elle aussi... cruellement. En arrivant chez Noémie, j'ai littéralement lancé mes billets de 20 \$ au conducteur qui me regardait comme si je venais de m'échapper d'un hôpital psychiatrique et j'ai frappé de toutes mes forces à la porte de sa maison sans penser une seule seconde que les filles pourraient être effrayées par mon entrée théâtrale. Le temps m'apparaissait comme suspendu. Tout ce qui m'importait, c'était Noémie. Le chauffeur a laissé ma valise sur le trottoir et a déguerpi comme s'il avait peur que ma folie soit contagieuse. J'ai cogné encore et la porte s'est ouverte sur une Noémie qui avait l'air clairement exténuée et irritée de mon comportement. Je me suis ruée sur elle avant même qu'elle n'ait le temps de dire un mot et je lui ai déballé l'entièreté du cafouillis qui roulait en boucle dans ma tête depuis les cinq coins de rue qui séparent le café de chez elle. Je soliloquais chaotiquement. D'un calme froid, elle s'est reculée tranquillement et a regardé mon ventre d'un drôle d'air. Avec toutes ces émotions, j'avais complètement oublié cette nouvelle caractéristique qui pourtant a pris du jour au lendemain toute la place dans ma vie, sans équivoque.

Et elle n'a rien dit.

Akéla s'est mise à japper comme pour briser ce silence qui ne parlait pas alors qu'il le devrait et les yeux de Noémie ont glissé de mon ventre jusqu'au chien, et vice-versa. Avec un petit rire nerveux entremêlé de larmes, je lui ai présenté ma petite boule de poil comme pour commencer quelque part cette longue conversation qui nous attendait. J'ai sondé le regard de cette personne que j'ai toujours considérée comme ma moitié, mais je n'y voyais pas l'étincelle de joie qui aurait dû s'y retrouver malgré la surprise et la lourdeur des événements de la journée. Néant. Je la scrutais

encore, ne sachant plus quoi dire tellement la pesanteur du silence devenait encombrante. Elle a simplement fini par me lancer :

— Où est José ?

À ce moment, j'ai senti le même froid pénétrant que je pensais avoir laissé au Nord saisir les dernières parcelles de force qui me restaient et j'ai compris que, cette fois, j'étais encore plus seule que je le pensais pour affronter ce blizzard.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 9

## Noémie

Il est tard quand Kariane quitte, épuisée par sa journée d'avion et par les émotions vécues en passant devant les décombres du café. Pour elle aussi cet endroit a quelque chose de spécial. Il est devenu son refuge, à la mort de sa mère, et il l'a vu fleurir tranquillement au fur et à mesure qu'elle retrouvait son chemin de vie.

C'est comme perdre un ami. Ou perdre le nord sur sa boussole interne.

Je n'ai toujours pas appelé Antoine et, plus les heures passent, plus je sais qu'il sera furieux que j'aie attendu aussi longtemps pour l'appeler. Je ne sais plus de quoi j'ai le plus peur, de ses reproches ou de devoir prononcer à nouveau ces mots « le café a brûlé ». Des mots qui, en adéquation, ravivent constamment les brûlures. Je finis par me raisonner et composer son numéro.

La boîte vocale.

Je me sens soulagée, mais j'ai aussi envie de vomir.

« Bonjour, vous avez bien rejoint Antoine Marquis, éditeur. Veuillez laisser un message. »

La boîte vocale enregistre, pourtant rien ne sort. Je ne sais pas ce qui est le plus inquiétant au fond, les mots ou le silence. Je me ressaisis, pas par courage, mais juste parce qu'il le faut bien.

— *Allo Antoine, c'est moi. Kariane va avoir un bébé. Pis le café a brûlé. Bisous aux filles.*

Je raccroche, machinalement. *Fuck*. Je tourne vraiment pas rond.

Je passe en boucle dans ma tête la réaction que j'ai eue quand j'ai réalisé que Kariane allait avoir un bébé et je ne comprends toujours pas l'absence totale de joie que j'ai ressentie. Comment se fait-il que cette nouvelle ne

mette pas un baume sur les blessures que la vie m'a infligées tant aujourd'hui que dans les derniers mois ?

Un bébé.

Un bébé qui aura la beauté et la fougue de Kariane, ma *soul sister*. Il sera assurément parfait cet enfant et je l'aimerai, bien entendu, mais je ressens étrangement autre chose en même temps... une angoisse, un trou dans l'estomac. Je ne sais pas. Comme un mauvais pressentiment. J'aime penser que si j'étais moins fatiguée et qu'il était moins tard, j'aurais appelé Ève pour qu'elle m'aide à y voir plus clair, mais je sais que c'est un mensonge éhonté. Ce n'est pas l'heure ni l'épuisement qui m'empêche d'appeler mon amie psychologue célibataire et sans enfant à près de minuit, c'est la peur. La peur qu'elle comprenne des choses avant moi et qu'elle me les expose. La peur que tout ça devienne trop réel et tangible et que je ne puisse plus me lover dans cette impénétrabilité, mon dernier repère tranquille quand tous les autres ont disparu. Je suis sûre d'une seule chose, je suis terrifiée à l'idée de comprendre mes propres sentiments.

Internez-moi quelqu'un.

Je tombe finalement de fatigue, couchée en boule et portant les mêmes culottes à pois et camisole de nuit que j'ai portés sous mes vêtements toute la journée et qui sentent la précipitation, la fumée, le déni et le désespoir. Ironiquement, malgré toutes les émotions intenses et contradictoires vécues aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de repenser à ce rêve avec lequel ma journée a commencé... celui dans lequel j'étais avec Katia.

C'est la dernière image que je vois avant de tomber endormie dans un sommeil sans songe, cette fois.

## **Kariane**

Une douce odeur de café monte jusqu'à l'étage et vient me tirer d'un sommeil agité. Je me suis couchée tout habillée, exténuée et vidée de toute ma vitalité face aux événements d'hier soir, mais aussi à ceux des dernières semaines. Je ne sais pas combien d'heures j'ai dormi, mais il fait jour et je peux voir briller un soleil fort de printemps à travers les épais rideaux de

ma chambre d'adolescente remplie de souvenirs. Mon père n'y a jamais touché après mon départ, sachant fort bien que ce lieu serait toujours pour moi un point d'ancrage, un repère tranquille dans ma vie un peu nomade-des-temps-modernes. Il n'y a effectivement rien de plus rassurant pour moi que d'arriver dans ce lieu où j'aurai toujours une place pour me déposer et poser mes valises un moment. Manon, ma belle-mère, a tranquillement pris sa place dans la maison et dans la vie de mon père et j'ai cette drôle d'impression qu'elle a toujours fait partie de nos vies, comme une vieille habitude. Ils sont heureux, je le sais. Manon et lui sont toujours très contents de nous avoir chez eux quand nous sommes de passage José et moi. Ils prennent actuellement une préretraite ensemble et ils continuent à travailler dans l'unité de soins palliatifs où ils se sont rencontrés et où j'ai moi-même travaillé des années auparavant. Ils vivent de petits bonheurs simples, comme si le simple fait de coexister les emplissait d'une plénitude qui comble toutes les petites crevasses que la vie laisse au passage. C'est vraiment beau. Je ne les ai pas réveillés en arrivant, j'ai utilisé ma vieille clé et j'ai posé mon barda dans la cuisine, signe ostensible d'une nouvelle halte de ma part. Seulement, cette fois-ci, il n'y a que mes valises à moi et je n'ai aucune idée de comment se passera la suite. Je suis complètement perdue dans cette vie qui a pris des virages qui n'étaient absolument pas indiqués sur les itinéraires de ma mappemonde.

Je vais être maman.

Et José est parti.

Je suis drôlement stoïque depuis le départ de José. J'en suis la première surprise d'ailleurs. Depuis le moment où Chloé m'a annoncé qu'il partait, alors que j'étais encore en salle de réveil après mon opération urgente, je suis demeurée dans ce même état de similichoc post-traumatique qui ne me quitte plus depuis. Quand j'ai eu mon congé de l'hôpital, Chloé était là pour me ramener dans notre ménage incandescent qui n'en serait plus jamais un et nous avons fait le vol de retour sans dire un mot. À l'intérieur de moi, je disais adieu à chaque élément de ce paysage que je savais que je ne reverrais plus jamais. Il était évident que le jour où je partirais du Nunavut, je laisserais un petit morceau de moi que je ne viendrais jamais récupérer. J'y abandonnerais un peu de ma naïveté, peut-être... ou de mes convictions,

qu'importe. Chloé et moi on se serrait la main pendant qu'on filait à toute allure vers la prochaine étape, mon retour. Akéla dormait sur mes genoux et j'aurais juré l'entendre ronronner, si seulement ça avait été possible. Elle était d'accord avec notre départ et elle me donnait sa bénédiction. Il ne pouvait en être autrement, j'avais ce sentiment qu'elle me suivrait jusqu'au bout du monde.

La veille de mon départ du Nunavut, j'ai fait un *check up* avec Chloé et Simon à la clinique pour m'assurer que bébé-lune était toujours là, accroché quelque part dans cet océan de doutes, à quelques pas de mes nouvelles cicatrices physiques et émotionnelles. Je t'ai regardé, comme un miracle : un bourgeon d'amour pur qui a émergé en plein cataclysme humain, quelque part entre un père qui éclate de l'intérieur et une mère qui n'a rien vu venir du drame qui se jouait dans son propre couple. Je n'oublierai jamais le bruit des battements de ton cœur, petite symphonie parfaitement rythmée et forte qui n'avait qu'un seul message à délivrer : ensemble.

Quand est venu le temps de monter dans l'avion, j'ai serré très fort dans mes bras ce couple d'amis qui avait été d'une si grande aide pour moi pendant ces quelques mois passés dans les hauts parallèles. C'est hallucinant à quel point deux inconnus peuvent prendre une place aussi centrale dans votre vie en l'espace de quelques mois seulement. Ils m'ont un peu sauvée, eux aussi. Chloé m'a regardée de ses grands yeux remplis de larmes et elle m'a dit :

— J'ai l'impression de dire au revoir à quelqu'un que je connais depuis toujours.

Et elle avait raison et cette impression était partagée.

Simon m'a serrée dans ses bras, toujours aussi mal à l'aise devant le réel chaos dont j'étais l'actrice principale bien malgré moi. Il était sans mot. Cette fois, c'est moi qui ai dû prendre la parole :

— Simon, ça va bien aller.

Et, au fond de moi, je savais que c'était vrai ou du moins je voulais réellement le croire.

À mon retour, j'ai voulu contacter José, mais je tombais sans arrêt sur sa boîte vocale. Je ne suis pas inquiète, il est sûrement chez ses parents et, honnêtement, je ne me voyais pas lui annoncer au téléphone que nous allions avoir un bébé alors qu'il n'y avait peut-être même plus de nous. Je me suis simplement dit qu'il avait besoin de temps, d'encore un peu de temps... et qu'il reviendrait vers moi.

J'entends des pas dans l'escalier, les pas de mon père. Je les reconnaîtrais parmi des milliers de sons similaires comme certaines personnes ont une odeur à jamais imprégnée dans leur mémoire olfactive. Ces mêmes pas, je les ai entendus matin après matin, alors qu'il venait me réveiller pour que je me prépare pour l'école en revenant de son quart de nuit à l'hôpital. Les pas s'arrêtent sur le seuil de la porte, mais il ne parle pas. Peut-être a-t-il peur de me réveiller ? Je sens sa présence, pourtant je ne parle pas non plus. Dans mon cas, je sais que j'ai peur de devoir me lever et affronter la réalité, alors que je me sens comme une petite fille dans mon lit à l'abri du monde extérieur. Comme nous sommes habitués à converser par nos silences, mon père et moi, il redescend l'escalier sans dire un mot, mais je sais qu'il va m'attendre à la table de cuisine avec deux tasses de café fumant. Il ne s'attendra pas nécessairement à ce que je lui explique ce qui se passe, mais je ne pourrai pas lui cacher mon petit ventre d'espoir bien longtemps. De toute façon, ce n'est pas un secret ni une chimère, c'est beau. C'est grandiose. C'est joyeux. Mais, je ne me vois tout simplement pas descendre les escaliers sans José et lui crier TADAM ! TU VAS ÊTRE GRAND-PÈRE. C'est à mille lieues de l'histoire que nous vivons... de notre histoire. Mais alors, comment lui dire ?

Je me décide finalement à sortir du lit, à mettre mon vieux chandail de coton ouaté *École secondaire des sources* tout droit sorti de mon garde-robe et du début des années 2000 et à descendre les escaliers. En jetant un coup d'œil à l'extérieur, je remarque que la voiture de Manon n'est pas dans l'allée. Bien que j'ai hâte de la voir ça m'arrange d'être seule avec mon père. Bien malgré moi, je me sens comme si je devais affronter les regards et les gens, alors que ce n'est pas le cas et surtout que je ne suis pas en guerre. Par contre, depuis le départ de José, je me sens seule pour affronter tout et j'ai constamment peur de comment les gens vont recevoir la nouvelle. D'ailleurs, la réaction qu'a eue Noémie m'est restée de travers

dans la gorge. Ça n'aide en rien à relativiser comment je me sens. Je me disais qu'elle, au moins, elle comprendrait sans que j'aie à lui expliquer, mais non. Comme je l'avais prédit, mon père m'attend à la table de cuisine et me sourit chaleureusement lorsque j'arrive dans la pièce baignée d'un doux soleil réconfortant. Alors que je suis encore éblouie par les rayons lumineux et à peine sortie de ma grotte, mon père se lève dans un élan et me prend dans ses bras. Je suis prise aux dépourvus, car nous ne sommes pas habitués aux grandes démonstrations d'affection lui et moi. Alors qu'il me serre de plus belle, il me dit simplement :

— Comme je suis content de te voir, c'est une belle surprise.

À ce moment, la glace se rompt à l'intérieur de moi et des quantités infinies d'émotions qui en étaient prisonnières sont libérées, sans crier gare. J'éclate en sanglots, en plein milieu de cette cuisine de Saint-Jérôme où j'ai pris des milliers de repas en famille et à mi-chemin de cette étreinte d'amour sincère que seul un parent peut ressentir pour son enfant. Je pleure de vraies larmes, des larmes d'eau salée aussi puissantes que les océans et surtout aussi chargées en mémoire et en énergie. Je pleure tous les mois où je suis restée forte pour épauler l'homme que j'aimais alors que je souffrais aussi, je pleure son départ alors même que je recevais la plus belle nouvelle de ma vie, je pleure cette histoire d'amour qui avait encore tellement à vivre, mais qui s'est éteinte dans une maisonnette couleur anthurium en plein milieu d'un désert de glace. Je pleure des larmes qui, si elles savaient parler, pourraient vous raconter elles-mêmes toute la souffrance qu'elles contiennent. Des larmes complètes. Entières.

Des larmes libératrices.

Mon père, solide comme un roc, ne me pose pas de questions. Il ne fait que me serrer encore plus fort dans ce déversement de ressentis accumulés. Il sait que la vérité se passe de mots et que les questionnements sont superflus. La seule chose qui importe pour lui, à cet instant précis, c'est d'être mon pilier dans cette tourmente.

Finalement, ce n'est pas vraiment ma chambre d'adolescente ni cette maison qui sont mon refuge pendant la tempête, c'est lui.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 10

**Noémie**

Le silence.

Je le retrouve de plus en plus souvent, ces temps-ci. Antoine n'en peut tellement plus de moi qu'il travaille du bureau, chose qu'il n'a presque pas faite depuis les quatre dernières années et les filles préfèrent littéralement leur éducatrice Isabelle à moi. Le plus horrible dans tout ça, c'est que ça me convient totalement. Je n'ai plus rien à offrir à personne de toute façon.

Je préfère le silence.

Ami, refuge, forteresse.

Un bruit de clé qui tourne dans la serrure vient briser le calme dans lequel j'ai élu domicile. Je soupire d'avance en m'imaginant devoir faire la conversation à Antoine. Même en n'étant presque jamais là, il réussit à m'étouffer. À moins que ce soit moi qui manque constamment d'air toute seule ? Malgré sa lourdeur, cette réflexion me laisse de marbre. Je reste étendue sur le sofa en espérant être invisible pour moi-même et pour le monde entier. Les petits pas légers et doux dans le corridor commencent à m'inquiéter. Ce n'est clairement pas Antoine qui se déplacerait comme un nuage dans sa propre maison, surtout en pleine journée. La crainte de me retrouver nez à nez avec un voleur réanime en moi une espèce de sentiment d'alerte que je n'ai plus ressenti depuis le jour où Clara m'a annoncé le feu au café. Ce même jour où ma léthargie est devenue ma nouvelle demeure. Je bondis du divan et me retrouve face à face avec une Ève nerveuse et visiblement mal à l'aise.

— Ève, criss. Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'ai prise pour un voleur.

— Tu répondais pas à mes appels ni à mes textos et Antoine m'a dit que tu étais à la maison. Comme j'ai le double de vos clés pour les urgences gardiennage avec les filles, j'ai décidé de te faire un guet-apens inversé, avec sushi et saké, en espérant que tu me sacrerais pas dehors.

Effectivement, je m'étais soigneusement appliquée à l'éviter depuis notre grosse chicane au bar et je lui en voulais aussi de m'avoir abandonnée comme un déchet au cours de yoga auquel elle m'avait elle-même conviée. Par contre, en ce moment, je n'ai pas la force de me battre contre sa bonne volonté et je suis affamée. Je lui fais signe de prendre place à la table de cuisine et elle s'applique à retirer son bel imperméable tout droit sorti du magazine *Vogue*, laissant s'échapper une belle robe noire à froufrou de style chic décontracté. Du Ève tout craché, sur son 36 pour venir sauver son amie déglinguée et lui apporter des sushis pour lui remonter le moral malgré un silence radio de plusieurs semaines après une grosse dispute. Bien malgré elle, tout son être fait actuellement en sorte que j'ai encore plus envie de me dévaloriser en sa présence. Mais bon, que peut-elle y faire ?

Je la mets toutefois en garde, car ma patience a des limites qui sont, à vrai dire, pas mal déjà atteintes dès mon réveil.

— Ok Ève, mais je t'avertis, si tu te la joues *Friends* et tu m'annonces que c'est une intervention, je te sacre à la porte et je reprends ma clé.

Je vois les efforts surhumains qu'elle fait pour ne pas poser sur moi ses grands yeux de biche maternante et je lui en suis reconnaissante.

— Parfait, je ne te dirai pas que c'est une intervention, promis. Et on parlera pas des choses que t'as pas envie de parler, sauf si t'as envie d'en parler. *Deal* ?

— *Deal*.

J'attaque les makis au thon rouge. Je n'ai presque pas mangé depuis quelques jours et ces sushis me font l'effet d'un réconfort collant dans ma bouche. Je mange comme d'autres respirent. Je m'empiffre littéralement, mais je parle peu. Tout le contraire de la Noémie que j'ai été toute ma vie, celle d'avant. J'entends la petite voix de ma mère dans ma tête me dire : « Quand l'appétit va, tout va » et j'ai envie de la mordre pour la faire taire même si elle n'est que le fruit de mon imagination. Malgré l'orgie d'hosomakis qui valse sur ma langue et mon palais en direction de ma gorge puis de mon estomac, rien ne va vraiment et je n'ai pas envie d'en parler avec Ève. Je veux continuer à m'enrouler dans ma solitude, malgré la présence de mon amie et du festin qu'elle m'a apporté, espérant sûrement

une réconciliation ou du moins un geste d'ouverture de ma part. Néanmoins, je ne suis qu'une porte close, presque fermée sous vide. Avec toutes les précautions du monde, elle tente tout de même de faire la conversation :

— J'ai vu Kariane hier à l'épicerie, *wow* la grossesse lui va tellement bien ! C'est vrai ce qu'on dit des hormones, le teint rayonnant et tout.

Kariane... je ne l'ai presque pas vue depuis son retour du Nunavut. Je ne sais pas si elle m'évite... À moins que ce soit moi qui l'évite ? Ce serait une première... En même temps, on ne peut pas vraiment dire que ma prestation à la vue de sa bedaine a été particulièrement triomphale. Dans le rôle de cousine-meilleure-amie, on repassera pour l'oscar.

— Est-ce qu'elle t'avait dit qu'elle était enceinte ou elle t'a fait la surprise à son retour ?

Je repense au retour de Kariane et à ma réaction à la vue de son ventre. Je revenais tout juste du café où on avait constaté les dégâts du feu avec les pompiers qui avaient prononcé ces deux horribles mots qui roulent encore continuellement dans ma tête : perte totale. J'étais à terre et elle m'est apparue dans la porte, enceinte et rayonnante malgré le drame qu'elle venait d'apprendre. Elle était tellement belle, tellement entière et vivante. Je n'avais pas envie qu'elle soit enceinte. Je n'avais pas envie qu'elle arrête de voyager, qu'elle arrête d'être elle. Je la partageais déjà avec le monde entier, je ne voulais pas devoir la partager encore. C'était trop pour moi, tout ça, tout en même temps.

— Hein, Noé ?

Je reviens à Ève qui grignote sa petite salade wakame pendant que j'engloutis le plateau de sushis comme Gargantua. Si j'avais assez d'énergie, je me jugerais et je me promettrais de me remettre au sport dès demain, mais il n'en est rien. Ne faisant que constater le néant, je m'enfile une énorme crevette *fly* en espérant empêcher une idée de sortir de ma bouche, mais ça devient presque impossible. Ces mots pourtant imprononçables se frayent un chemin et s'échappent bien malgré moi.

— Ève, est-ce que c'est normal que je sois pas contente que Kariane soit enceinte ?

Ma belle amie psychologue s'étouffe avec sa gorgée de saké tout en essayant de raisonner son visage qui a pourtant appris à être impartial, quelque part dans ses cours d'université, mais qui affiche actuellement un regard un peu perturbé. Elle se ressaisit :

— Tu sais, en tant que psychologue, on n'utilise pas les mots normal, anormal.

— *Bullshit*. Arrête de tourner autour du pot. Je veux une vraie réponse.

— Tu es sûre ?

— Sûre.

Non, je ne suis pas sûre *pantoute*. 50 % de moi a envie de partir en courant me réfugier quelque part où je n'aurais pas posé cette question, mais l'autre 50 % est *scotché* à la chaise et attend résolument de recevoir le coup de grâce, celui qui me confirmera que je suis un monstre. Je vois qu'Ève également a envie d'être partout sauf ici, ce qui nous fait un bien triste point commun. Je la vois inspirer profondément et enfiler mentalement sa paire de gants blancs extra soyeux avant de commencer son analyse de la situation.

— Je pense, sous toutes réserves, que tu as vécu beaucoup de choses difficiles ces temps-ci et que, peut-être, tu pensais que Kariane resterait à jamais telle que tu la connaissais et qu'au moins une chose était immuable et ne changerait pas, ce qui t'a perturbée. Un peu comme une espèce de forteresse mentale qui n'en serait plus une.

Touchée coulée.

Elle est forte. Je comprends définitivement pourquoi une université lui a confié un poste de recherche malgré son jeune âge. Par contre, je sens qu'elle ne me dit pas tout.

— C'est la réponse de psy ou d'amie ?

— *Oh boy*, je dirais que l'une est indissociable de l'autre. Pourquoi ?

— Alors, je veux savoir ce que tu me dirais si je n'étais pas ton amie et que j'étais simplement une cliente de ton cabinet.

Je vois Ève se trémousser sur sa chaise, visiblement extrêmement inconfortable avec ma demande.

— Non.

Comme je sens que j'ai encore des réserves incroyables d'arrogance et de mépris de l'humanité en moi qui ne demandent qu'à jaillir, je prends une grande respiration et répète ma requête calmement.

— Ève, je te demande ton avis de psychologue, pas d'amie.

— Je pourrais te référer à une collègue de mon cabinet, peut-être ? Sabrina. Tu vas voir, elle est merveilleuse et tellement compréhensive. C'est une perle.

— Je ne te demande pas une référence, je te demande de me dire ce que tu penses de la situation. Tu sais ben que y'a 0 % de chance que j'aie voir une psy. ZÉRO-POUR-CENT. Juste le mot psy, ça me fait frissonner.

La tension est palpable entre nous. Un peu vexée et voulant probablement éviter un nouveau drame, elle se lève et commence à mettre son imperméable. Elle semble plutôt calme malgré la tempête qui se prépare. Je la dévisage avec intensité pendant son petit manège. Malheureusement pour elle, le *round* n'est pas fini.

— Il me semblait que c'était ... Comment t'as appelé ça déjà ta petite visite surprise ? Un guet-apens inversé ? Pour une embuscade, tu ranges l'artillerie rapidement je trouve.

Ève arrête son geste, s'assoit à demi sur la chaise, comme prête à partir en courant au besoin et me dit simplement, le plus doucement du monde en me prenant la main dans ses petites mains toutes douces :

— Tu sais, Noémie, tu es une des plus belles personnes que j'ai rencontrées dans ma vie. Tu es le genre de fille qui brille de tous les feux même parmi une foule de monde, toujours l'étoile qui scintille plus fort que les autres. Je pense que cette intensité par laquelle tu t'es caractérisée pendant tellement d'années a fini par prendre toute la place et que le reste

de ta personne suffoque lentement dans un coin. Je pense aussi que tu es devenue tellement allergique au bonheur que tu n'es même plus capable de le souhaiter aux autres, ni même de le tolérer chez les personnes que tu aimes le plus, à commencer par Kariane. Je crois que tu as fini par te faire croire que tu étais bien, recroquevillée quelque part dans tes malheurs, et que tu n'es plus capable de détourner les yeux de tes bobos de peur de croiser du regard quelque chose de beau. C'est un peu comme si tu étais effrayée à l'idée que ce petit quelque chose vole l'espace que tu réserves jalousement à ces micros drames qui prennent toute la place dans ton quotidien. C'est ça que la psy ET l'amie en moi pensent réellement, peu importe laquelle dit quoi.

Figée. Pas de marbre comme si j'étais au-dessus de tout ça, non. Figée comme incapable de me défendre. Comme le chevreuil qui fixe les phares de la voiture qui y fonce droit dessus. Toujours avec toute la douceur du monde, Ève prend maintenant également ma deuxième main et cherche mon regard jusqu'à ce qu'il se plante dans ses grands yeux.

— Maintenant, Noémie, tu vas m'écouter. C'est ton amie qui parle et, oui, c'est une intervention okay ?

Elle me fait un beau sourire tout doux et je ne peux m'empêcher de penser qu'elle doit servir le même à tous les étourdis qui s'assoient sur son canapé blanc cassé à 3000 \$. Pourtant, je continue à la fixer en attendant avidement la suite, comme hypnotisée.

— Antoine est inquiet. Moi, je suis inquiète et Sébastien aussi. Il est même assez inquiet pour m'appeler pour m'en parler, tu imagines ?

Je ris faiblement, le premier simili rictus depuis des lustres. Sébastien n'a pas réellement pardonné et tourné la page « Ève » malgré l'amitié entre elle et moi. Disons que, malgré le temps qui passe, le malaise entre eux, lui, demeure entier. D'un coup, je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour mon ami comme si je réalisais, après toutes ces semaines, le drame qu'il vit lui aussi et qu'il doit affronter seul.

— Tu as parlé à Sébas ? Comment il va ?

— Mal Noémie, Sébastien va mal. Comme toi. Et tu sais ce qui est le pire dans tout ça ? Sa meilleure amie n'est pas là pour lui. Tu sais, cette fille avec qui il partage tout depuis douze ans ? Tu vois de qui je parle ?

Bien sûr, je vois de qui elle parle.

— Tu sais Ève, moi aussi je la cherche cette Noémie-là. Pis, je la trouve nulle part.

Elle me fait à nouveau ce regard compatissant dans lequel on a envie de se blottir, quelque part sous ses longs cils noirs qui protègent des malheurs. Son sourire veut tout dire : je comprends, je t'aime, je suis là pour toi et même je te pardonne. Elle me lance doucement :

— Elle n'est pas très loin, j'en suis sûre. Il s'agit peut-être juste de réellement souhaiter la retrouver ?

J'acquiesce. Son raisonnement ne pourrait être plus simple ni plus véridique d'ailleurs.

— Noémie, commence par sortir de la maison, okay ? Un pas à la fois. Appelle Sébastien, va voir Kariane, va faire Compostelle si tu veux, *whatever*. Mais là, il va être temps que tu sortes de ta boucle infernale sinon tu vas rester pognée dedans. C'est long une vie de regrets ma chouette. Tu comprends ?

— Je comprends.

Elle s'avance, me donne un bec sur la tête et se dirige tranquillement vers la porte, aussi gracieuse qu'un mannequin, laissant seulement autour de moi l'effluve de son parfum doux et fruité comme elle.

— Je retourne au boulot. Je suis là si tu as besoin de moi, okay ? Peu importe l'heure.

Dès qu'elle se retourne, je ferme les yeux afin de trouver le courage de lui dire ce que j'ai à lui dire.

— Ève, attends.

— Oui ?

Elle attend, patiente comme une saison qui attend son tour pour naître. Mais moi je suis terrorisée par ce qui tente de sortir, mais qui reste pris dans ma gorge, une douloureuse vérité.

— Noé, tu peux tout me dire... je suis là.

Je me lance.

— Je pense que je suis attirée par les femmes.

## **Kariane**

Je marche tranquillement dans le quartier qui m'a vue grandir. Je pense que je ne m'y suis pas baladé ainsi depuis une dizaine d'années. C'est fou comment tout a changé en restant exactement pareil à la fois. J'ai l'impression de ne pas avoir mis les pieds sur la rue des Mésanges depuis mille ans, mais j'ai aussi l'impression d'avoir joué avec mon frère Marc dans les balançoires du parc au coin de la rue la semaine dernière à peine. Je ne suis pas une personne nostalgique, habituellement. Je suis ce genre de personne qui surfe sur le moment présent en collectionnant les souvenirs sans chercher à les rendre immortels, à en avoir quarante photos dans mon cellulaire ou à les reproduire à l'infini. Mais, depuis mon retour, je sens continuellement un flot de nostalgie m'assaillir. Je suis prise dans mes vieux souvenirs et je tangue dans des émotions, tantôt joyeuses, tantôt tristes. Je ris doucement en essuyant une petite larme, car je réalise que ce sont sûrement les hormones qui me font voyager dans ce capharnaüm émotionnel qui ne me ressemble pas du tout. Si Noémie me voyait, elle rirait sûrement avec moi, car elle a toujours été la fleur bleue de nous deux et je l'ai toujours taquinée pour ça. Je préfère rester campée dans ma position de grosse dure à la carapace épaisse. Rapidement, penser à elle me rend encore plus triste et nostalgique qu'avant. Nous avons à peine reparlé depuis que je suis passée chez elle le soir de mon retour et sa réaction, quand j'y repense, me fait encore mal. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je suis aussi déçue de son manque d'enthousiasme face à ma grossesse. Peut-être que j'espérais puiser en elle le manque de confiance que je ressens envers l'avenir ? Elle a plutôt exacerbé mes craintes, comme s'il apparaissait soudain impossible que tout se passe bien en l'absence de

José. Au final, je lui ai seulement dit qu'il passait un peu de temps dans sa famille en restant plutôt vague et elle n'a pas demandé plus de détails. Je sais que je devrai bientôt tout lui dire comme je l'ai fait avec mon père, mais je ne suis pas prête. Pas encore. Elle n'a pas vraiment posé de questions non plus. Honnêtement, je ne sais pas si c'est parce qu'elle n'a aucun doute sur ma relation avec José ou parce qu'elle s'en fout...

En tournant au coin d'une ruelle qui débouche sur une allée piétonne, je remarque une silhouette familière assise sur un banc, l'air de ne rien attendre.

— Antoine ?

Il se tourne vers moi et je réalise qu'il a beaucoup maigri depuis l'automne et qu'il est très cerné. D'un coup, je réalise que lui aussi doit vivre des moments très durs actuellement avec ce qui arrive au café et je m'en veux de ne pas avoir pris de ses nouvelles depuis mon retour. Il me fait un mince sourire, sans réelle conviction.

— Bonjour Kariane.

Je le scrute du regard et je réalise qu'il n'a pas son éternel livre à la main ni même de café ou de cellulaire. On dirait que c'est devenu rare, de nos jours, de voir une personne assise sur un banc avec l'air de ne rien attendre de la vie ni de personne. Je vois qu'il remarque mon regard curieux.

— Ah oui, au fait, félicitations pour ta grossesse.

— Merci.

Je sens le malaise. Il est évident comme un éléphant dans une pièce, mais surtout je ne comprends pas ce qui le génère. Antoine et moi nous sommes toujours bien entendus, même si nous ne partageons pas du tout les mêmes goûts en matière de littérature, ce qui est devenu un peu notre *running gag* depuis qu'il est avec Noémie. J'essaie de détendre l'atmosphère d'une tentative plutôt malhabile :

— Je suis surprise de ne pas te trouver avec une triste et sordide pièce de théâtre expérimentale à la main.

En temps normal, cette réplique aurait généré un débat houleux sur nos genres littéraires de prédilections respectifs et nous aurions finalement ri de bon cœur, mais il était clair que la situation ne s’y prêtait pas, malgré la perche chambranlante que j’ai tenté de lui tendre, infructueusement.

— Non, je prends une pause. Disons que j’ai assez de triste et de sordide comme ça dans ma vie actuellement.

Il tente de me convaincre avec un petit rire, mais le cœur n’y est pas. Il lève les yeux vers moi et, tout à coup, je vois l’ampleur de la souffrance dans son regard. Je m’assois à côté de lui sans dire un mot et je me mets à fixer le vide moi aussi. Parfois, il n’y a pas grand-chose à dire, j’imagine. Il suffit simplement d’être là, assis sur un banc public avec un ami sans livre ni cellulaire ni café à la main, un après-midi de semaine. Antoine rompt le silence en premier.

— Bon, je vais aller chercher les filles à la garderie.

— Noémie est où ?

— À la maison.

Il ne se lève quand même pas tout de suite comme figé dans le temps et dans l’espace.

— Antoine, voudrais-tu que j’aille chercher les filles pour que tu puisses aller souper avec Noémie ou quelque chose comme ça ? Il me semble que ça vous ferait du bien avec tout ce que vous avez traversé dernièrement. En plus, je meurs d’envie de passer plus de temps avec mes filleules.

Il fixe le sol et je vois rouler une larme sur sa joue. Contrairement à bien des hommes que je connais, il ne se dépêche pas de l’essuyer. Il la laisse exister et disparaître à son rythme, accomplir sa mission. Il inspire profondément et me répond :

— T’es bien fine, mais j’aimerais mieux aller les chercher. De toute façon, Noémie n’a pas envie de passer du temps avec moi. Elle n’a pas envie de passer du temps avec personne, apparemment.

Sur ce, il se lève et se met en route tranquillement, les mains dans les poches. Je regarde l’heure et je réalise qu’il est 14 h 30. Pendant une

seconde, l'idée me traverse qu'il ait pu s'asseoir longuement sur ce banc en regardant le temps passer avant d'aller chercher les filles juste pour ne pas être chez lui. Je chasse cette idée de ma tête en espérant qu'elle ne soit que le fruit de mon imagination, mais une petite voix en moi me dit qu'Antoine a besoin d'une amie en ce moment, lui aussi. Je me lève et je lui lance :

— Je sais qu'on ne trouvera plus jamais d'aussi bons lattés végan qu'au Tourmen-Thé, mais si tu veux on peut aller prendre un café au Vieux-Pub et on ira chercher les filles ensemble après ?

Antoine se tourne lentement et me fait un sourire, faible, mais vrai, et il me fait un signe de la tête de le suivre. Je suis contente moi aussi de retrouver une lueur de mon ami et nous marchons sans un mot jusqu'au pub où Benjamin nous accueille avec sa bonhomie habituelle. Pendant qu'Antoine se rend aux toilettes, je regarde le bar avec la même nostalgie qui me prenait plus tôt dans la rue et je constate toutes les années qui ont passé sans même qu'on s'en rende compte. Un petit vertige me prend quand Benjamin s'avance vers moi avec un cabaret contenant trois *shooters* de téquila à la main.

— Ma cliente préférée ! Je suis contente de te voir, ça fait une éternité. J'ai pas oublié nos vieilles coutumes.

Il me tend un des *shooters* comme on l'a fait un million de fois dans le passé peu importe l'heure de la journée et me fait un clin d'œil en en prenant un autre. Je suis désespérée face à la situation, car je n'avais pas prévu parler de ma grossesse en dehors de ma famille pour l'instant. En tout cas, pas avant que José ne soit au courant... lui qui ne répond pas à mes courriels depuis son départ. Benjamin voit que je suis visiblement mal à l'aise et ne comprend pas ma réaction.

— Ça va Kari ? On dirait que tu as vu un fantôme.

— Je euh, eee.

Antoine revient en même temps de la salle de bain et s'assoit à la table devant moi. Le plus simplement du monde, il dit :

— Tu as bien raison, de la téquila c'est exactement ce dont j'ai besoin actuellement. C'est le fun, comme tu ne peux pas boire, ça va faire un

chauffeur désigné pour aller chercher les jumelles. Finalement, je suis ben content qu'on se soit croisés par hasard dans la rue.

Le regard de Benjamin s'illumine. Il dépose le cabaret sur la table et me prend tout simplement dans ses grands bras musclés de gars qui charrie des fûts de bière à la semaine longue et me serre fort, très fort. Le genre d'étreinte qui remet deux-trois morceaux brisés en place. Il me regarde avec un regard dans lequel absolument aucun doute ne plane et me dit simplement :

— Tu feras une mère incroyable.

Et, en cet instant précis, j'ai envie de le croire.

# Chapitre 11

## Noémie

J'ouvre les yeux, bercée par un très doux rayon matinal, comme duveteux. Pour la première fois depuis deux mois, le soleil ne me fait presque pas rager lorsqu'il s'engouffre dans la pièce pour m'annoncer qu'une nouvelle journée se lève. Ça fait des lustres que je ne me suis pas levée du bon pied en n'ayant pas envie de *snoozer* la vie. Je n'ai pas idée de l'heure qu'il peut être, mais j'ai envie d'un latté et d'un croissant aux amandes. Une vague de tristesse me submerge malgré tout : je n'ai pas mangé de croissant aux amandes depuis... le feu. Je ne suis pas sortie boire un latté depuis la disparition du Tourmen-Thé. J'en viens à me demander si nous ne lui avons pas porté malchance à notre beau café d'amour, Sébastien et moi, en lui donnant un nom qui invoque le malheur. Nous qui voulions en faire un lieu de réconfort où on se sentirait chez soi quand la tempête fait rage aussi bien en dedans qu'en dehors. Peut-être avons-nous seulement réussi à attirer les vraies tourmentes, celles qui détruisent tout et ne laissent que des morceaux cassés derrière elles et de la poussière de rêves brisés ?

Okay, ça suffit, on sort de son mélodrame Noémie. Ève a raison, je *spin* mes malheurs comme on écoute des *tounes* tristes sur *repeat* quand on vit sa première peine d'amour d'adolescente. Depuis mon dîner avec mon amie-psy, j'ai fait des minis gestes quotidiens pour essayer de me sortir de ce qu'Ève a appelé « ma roue infernale ». *Baby steps* que je l'entends encore me murmurer à l'oreille après avoir pleuré pendant une heure dans ses bras sur notre vieux divan de salon beige qui l'est pas mal moins depuis le passage de deux bébés dans sa vie. Pas mal moins *jet set* comme décor que son bureau professionnel, mais ça a fait la *job*. Quand les premiers gros morceaux sont tombés, le reste a suivi plus naturellement. Comme Ève connaît mon obstination puérile à ne pas voir de psy, elle m'a référé vers une amie à elle qui pratique comme thérapeute en relation d'aide. Notre conversation me revient :

— Je te le dis Noé, c'est pas une psy ! Promis, juré. C'est une tout autre approche. En fait, vois ça comme une amie objective que tu payes pour t'écouter, qui t'aiguille dans certaines réflexions pis qui, en plus, n'a pas le droit de rien répéter à personne.

— Mouin.

— Va la voir, au moins une fois, okay ? Après tu pourras ronchonner comme tu veux et ne plus y retourner si ça te correspond pas. T'as juste pas le droit de ne pas essayer.

Je ne lui ai rien promis. Je ne suis pas folle quand même. *Baby steps* tant que tu voudras, ce qu'elle me demande là c'est plus un pas de géant pour moi. Mais bon, je n'ai pas non plus dit non de façon catégorique. Je m'entête à ne pas voir de psy depuis mes premières crises de panique alors que ma mère en avait fait une réelle fixation et qu'elle me poursuivait partout dans la maison pour m'en parler. Et là... Florence la thérapeute en relation d'aide. Même son prénom m'énerve. Il sonne comme des huiles essentielles et un pantalon de lin.

Du bruit en bas des escaliers me sort de mes réflexions. Les filles ne sont sûrement pas encore parties pour la garderie. Je descends les marches tranquillement en observant la cuisine baignée de lumière et mes deux petites puces qui jouent avec leurs poupées dans le salon. Quand on a acheté ce duplex dans le Vieux Saint-Jérôme et que nous avons décidé d'en faire une maison, je me suis fait un point d'honneur à ce que nous ayons une grande cuisine bordée de fenêtres pour que je puisse cuisiner dans un bel espace lumineux et convivial. Je me voyais déjà avec un tablier de Noël en train de recevoir nos familles et nos amis au réveillon ou encore en train de cuisiner avec les filles sur le bord de l'îlot, chacune avec une petite toque de chef sur la tête. C'est fou ce que les hormones de grossesse peuvent nous projeter comme niaiseries. Aujourd'hui, tout ce que je vois c'est un espace sans âme où j'ai surtout débarrassé des plats de traiteurs et fait une boîte de *Jell-O* vite fait de temps en temps pour me donner l'impression d'être une super mère, trop épuisée par le café pour faire autre chose. Est-ce que j'avais été trop idéaliste ? Est-ce que j'en avais attendu trop de la vie ? Toutes de bonnes questions que je pourrais poser à la fameuse Florence, si un jour je me décidais à faire le pas...

— Bon matin les filles.

Leurs deux petites bouilles se tournent vers moi, surprises de me voir debout dans la cuisine en cette heure hâtive. Il faut dire qu'elles se sont habituées à une mère qui dort la moitié de la journée et qui se cache dans le divan l'autre moitié. Rien de trop glorieux quand on pense aux images anticipées que j'avais de la maternité. Antoine s'approche de moi, prudemment, et me tend un café en me soufflant un petit « bon matin » tout aussi sur ses gardes. J'ai, tout à coup, le sentiment que ma famille me regarde comme on regarde une bête sauvage en liberté qu'on aurait envie de flatter, mais dont on a en même temps extrêmement peur. Certaines morsures font plus mal que d'autres et restent plus longtemps en mémoire, visiblement.

— Antoine, tu peux partir au travail si tu veux, je vais aller porter les filles à la garderie.

— Tu es sûre ?

J'ai extrêmement envie de le gifler et de lui hurler : « Ben là ! Ce sont quand même mes filles ! », mais je tiens obstinément à ne pas donner raison à la bête sauvage ni à en faire une bête curieuse.

— Oui, j'ai des choses à faire aujourd'hui. Je vais les laisser en passant.

Antoine me regarde, mi-inquiet, mais décide de ne pas bouleverser le mince équilibre sur lequel je tente actuellement de tenir comme une funambule. Il me glisse tout simplement.

— Appelle-moi s'il y a quelque chose.

Il me donne un furtif baiser sur la joue, embrasse les filles en mode papa-ours et quitte pour le boulot. Son inquiétude m'enrage, mais je sais bien qu'il a raison d'être suspicieux devant une mère qui sort d'une hibernation de plusieurs semaines pendant lesquelles elle a quasiment été une figurante dans la vie de ses enfants. Ça doit être comme voir un fantôme qui propose de donner un *lift* à tes deux protégées. À peine une seconde après le départ d'Antoine, Séba se met à pleurer et voilà qu'Agathe la suit, comme toujours. Les pauvres sont inconsolables. Je les prends dans mes bras et je réussis à comprendre, entre deux sanglots, que Séba voulait

que ce soit papa qui l'amène à la garderie. Son commentaire m'anéantit mais, au lieu de baisser les armes, je resserre mon étreinte et je me mets aussi à pleurer en tandem avec les amours de ma vie. Nous restons comme ça un moment, enlacées toutes les trois à l'abri du temps et de l'espace. Une fois l'ouragan terminé, Agathe me flatte les joues pour les assécher et me dit :

— Maman, c'est correct aussi si c'est toi qui viens nous porter.

Et elles me donnent chacune un bec sur une joue avant de retourner jouer avec leurs poupées, bien heureuses d'avoir gagné des minutes supplémentaires de jeux avant de partir de la maison. La magie d'avoir quatre ans. J'aimerais que mes problèmes et mes chagrins soient aussi légers que les leurs et que je reprenne aussi facilement le contrôle de ma vie qu'elles le font. Après avoir déposé les filles à la garderie dans leurs robes assorties qui leur donnent l'air de deux printemps, je suis passée à la boulangerie du coin (nos anciens compétiteurs, ironiquement) chercher deux lattés végans et deux croissants aux amandes et je me suis pointée chez mon oncle pour aller voir Kariane à l'improviste. En me voyant, le sourire de mon oncle s'est étiré jusqu'à ses oreilles.

— Hey ben ! De la grande visite à matin. J'imagine que c'est pas ton vieil oncle que tu viens voir de même ?

Malgré son ton jovial, je ne peux m'empêcher de soupçonner une pointe de reproches. Il est vrai que je ne suis plus passée très souvent le voir après le départ de Kariane. Moi qui ai pratiquement vécu mon adolescence dans cette maison, au fil des ans et des ajouts de responsabilités avec les filles et le café, je n'y suis venue que très rarement et toujours en coup en vent. Malgré le peu de réserves d'énergie que je possède, j'use de mon humour et de mes grands yeux bleus pour faire diversion.

— Dis-le pas à Kariane, mais ça a toujours été toi mon préféré.

Je lui lance un fulgurant clin d'œil qui, malgré ma détermination, ne berne personne. Je me résigne.

— Est-ce que Kariane est en haut ?

Ma cousine est revenue vivre quelque temps chez son père, le temps de se réorganiser après son retour prématuré du Grand Nord. Il faut dire qu'il n'était pas prévu qu'elle revienne de si tôt et encore moins enceinte. Ayant sous-loué son appartement jusqu'en septembre et avec un bébé également prévu pour l'automne, le casse-tête demeure entier. Du moins, c'est ce que j'ai appris de ma mère, n'ayant que très peu vu Kariane depuis son retour.

— Oui, Kariane est en haut. Euh, José est encore dans sa famille, tu vas l'avoir pour toi toute seule.

Je remarque à peine le ton hésitant de mon oncle.

— Pour moi toute seule... comme dans le temps.

Mon oncle me regarde, perplexe face aux étranges propos qui m'ont échappé. Finalement, la bête curieuse n'est jamais bien loin dans mon sillage. Il me répond :

— Oui, si tu le dis, comme dans le temps.

Il sort doucement de la cuisine, ne voulant surtout pas creuser le sens de mes paroles avec moi. Il a toujours été un homme de peu de mots, contrairement à mes parents à moi qui en ont toujours trop à dire, spécialement quand c'est quelque chose qu'on ne veut pas entendre. D'un coup, je lui crie dans le corridor :

— Je vais passer bientôt avec les filles pour venir vous voir ! Qu'elles puissent voir leur grand-oncle et Manon.

Il ne m'a pas répondu. Soit il était trop loin, soit il trouvait mes paroles creuses, qui sait. J'adore Manon. Elle a été une vraie bénédiction pour cette famille. Sa présence a ramené la joie dans cette maison alors qu'elle avait été absente pendant tant d'années après la mort de la mère de Kariane. Après leur rencontre, ma cousine a toujours été rassurée lorsqu'elle partait quelque part car une force bienveillante était aux côtés de son père. Quelqu'un prenait maintenant soin de son dernier parent. Elle m'a déjà confié qu'elle était convaincue que sa mère lui avait envoyé Manon pour veiller sur lui. Kariane a toujours eu une spiritualité beaucoup plus forte que la mienne. Je monte les escaliers et je la retrouve assise sur le balcon dans le vent frais de mai, une grosse doudou sur elle. Je lui tends son café et son

croissant avec une petite moue coupable. Elle les prend et me sourit tendrement. Notre relation s'est souvent passée de mots, l'essentiel étant formulé directement entre nos âmes. C'est l'avantage quand on est des sœurs cosmiques. Voilà que je parle comme Kariane, pourtant ma spiritualité ne pourrait pas être plus à sec en ce moment. En fait, je sens tout mon intérieur qui est lessivé comme la pulpe d'un fruit dont on aurait extrait tout le jus à froid. Comme si je n'avais plus rien à offrir, ni à moi ni aux autres. Anhydrie.

— José n'est pas revenu de chez ses parents ?

Elle fixe un point au loin, calme. Elle prend une grande inspiration, puis dans un soupir, elle dit :

— Non, Noémie. José est parti... parti.

Maintenant, c'est moi qui ne suis plus calme du tout.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Il ne peut pas partir comme ça, tu vas avoir un bébé !

Je la regarde, affolée, mais surtout je m'étonne de ne pas la voir aussi affolée que moi.

— Kariane !

Elle fixe toujours son maudit point stagnant au loin et moi j'ai envie de la saisir par les épaules et de la secouer très très fort pour qu'elle réalise que ce qu'elle me dit ne fait absolument aucun sens. Elle se tourne lentement vers moi, comme si elle voulait éviter mon regard le plus longtemps possible. Elle finit par déposer ses grands yeux bruns dans les miens et je n'y vois aucune tempête, pas même le souffle d'un orage.

— José est parti avant que je sache que j'étais enceinte. J'essaie de le joindre depuis que je suis revenue, mais il ne répond pas à mes appels ni à mes courriels.

Je tombe des nues, tellement longtemps et tellement fort que ça me donne plutôt l'impression de débouler les étages d'un édifice fait d'un béton particulièrement solide.

— Fuck. C'est pas de café qu'on a besoin, c'est de vodka.

Arrive alors une chose qui me semblait totalement improbable en ce moment : Kariane éclate de rire.

— Oui, sauf que je ne peux pas boire de vodka tu te souviens, je suis enceinte.

— Fuck encore.

J'éclate de rire à mon tour. La situation m'apparaît de plus en plus loufoque. Finalement, Kariane me déballe toute l'histoire. Elle commence par me parler de l'état de José qui s'est dégradé au fil des mois, des inquiétudes de son ami médecin et des médicaments qu'elle a retrouvés. Elle finit par me parler de son hospitalisation et du départ précipité de José. Je ne sais pas combien de temps nous restons sur ce balcon assises ensemble sous une même grosse couverture avec nos cafés finis depuis longtemps. Nous épluchons tous les dossiers un à un. Nous allons au fond de chacune des filières de son histoire des derniers mois. Akéla est venue se coucher en boule entre nous deux depuis longtemps déjà et elle ne semble pas se tanner de nous entendre jacasser, tant que nous caressons ses petites oreilles dressées bien droites. Je lui parle aussi de quelques-unes de mes bêtes noires, mais je ne me sens pas capable d'aller réellement au fond de mes problèmes pour le moment. Je n'arrive pas à trouver les clés qui ouvrent ces portes, peut-être même que je n'y arriverai jamais. Je soupire bruyamment.

— Kari, comment on en est arrivées là, peux-tu bien me dire ?

— Je ne sais pas pour toi *my love*, mais je pense qu'on peut juste accueillir ça comme ça vient. C'était peut-être pas le plan A, mais on peut s'essayer pour le B, C, D... *Anyway*, tant qu'on est ensemble ça peut juste bien aller non ?

J'ai le goût de brailler comme un bébé.

Elle me prend par les épaules et je me colle à elle. Je la regarde dans l'éclat du jour et il me semble qu'elle n'a toujours rien à envier au soleil. Ses longs cheveux bruns dans lesquels elle n'a gardé qu'un seul *dreadlock* coloré et rempli de billes, vestige de ses années *hippies*, flottent dans la brise. Elle a un anneau dans le nez et sa peau a des teintes de la vie au sud,

même après des mois passés près de la calotte glacière. Qui peut bien réussir à faire ça ? Ève a raison, elle est belle, ma cousine enceinte, elle est radieuse même. Son enfant aura la chance de grandir auprès d'une mère aussi exceptionnelle qu'un astre de feu.

— HEY ! Je pense à ça, tu ne m'as pas dit le sexe du bébé.

— C'est parce que je ne le sais pas. On aura la surprise.

J'aurais dû m'en douter, Kariane n'a jamais rien fait comme tout le monde. La façon dont elle parle au « on » m'intrigue tout de même.

— On ?

— Ben oui, on. Comme dans José et moi, ses parents...

José et elle se sont rencontrés dans une ONG qui travaille dans la préservation des tortues de mer dans les Caraïbes lorsqu'elle avait 18 ans et qu'elle était en pleine quête existentielle. Lui-même avait quelques plaies à guérir et, le temps venu, il lui a fait la surprise et est venu la retrouver au Québec sans la prévenir. Ils ne se sont plus jamais quittés depuis. Ils ont toujours été comme ça : spontanés, fougueux, forts. Ils ont tous les deux fait leur cours en soins infirmiers et sont partis travailler ensemble dans différents organismes à travers le monde. Je n'aurais jamais été capable de vivre cette vie, mais j'ai tellement toujours envié leur relation et toutes les choses merveilleuses qu'ils ont vécues ensemble. Je n'ai jamais connu de couple plus heureux qu'eux. Du moins, c'est ce que j'ai toujours cru.

— Alors, il y a toujours un « on » ?

Elle se tourne vers moi, visiblement choquée.

— Voyons, bien sûr qu'il y a toujours un « on » !

Soudain, je vois un doute traverser son regard comme un éclair. Elle me regarde.

— Noé, dis-moi pas que tu penses qu'il ne reviendra pas quand il apprendra pour le bébé ?

— J'ai pas dit ça, voyons donc. Je ne sais juste plus trop quoi en penser ben honnêtement. C'est tellement intense comme histoire.

— On dirait que je m'étais imaginé que José allait revenir s'installer ici en septembre quand on récupérerait l'appartement. Moi, je resterais dans la maison... mon père et Manon m'ont proposé d'aménager le deuxième étage pour le bébé et moi. Le bébé pourra grandir avec ses grands-parents, à quelques rues de son père, et José pourra travailler à l'hôpital de Saint-Jérôme à l'automne et moi aussi après mon congé de maternité. En plus, il ou elle grandira près de ses cousines...

Quelque chose me tracasse et Kariane le voit bien. Elle me connaît mieux que personne, bien mieux qu'Antoine ou que mes parents d'ailleurs.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

Elle lève un sourcil de façon magistral. C'est bête parce qu'elle sait que, même moi, je sais très bien que je ne pourrais jamais la berner. On ne peut pas mentir à quelqu'un qui nous connaît par cœur et qui sait tout de chaque petit coin d'ombre et de chacun des plis et des faux-plis. Je m'exécute.

— Ça me semble juste vraiment idéaliste comme pensée.

— Tu sais Noé, si je commence maintenant à me dire que José ne reviendra jamais, je vais m'effondrer et je ne peux pas me permettre ça. J'ai pas le choix d'être forte encore une fois. De toute façon, je vous ai vous : mon père, Manon, toi, Antoine et les filles. On est une famille.

Je soupire au moment où j'entends le nom d'Antoine. Je pense que Kariane l'a remarqué, mais qu'elle me laisse le temps d'organiser ma pensée sans me presser. Finalement, je lui dis simplement :

— Je ne vois pas comment tu peux dire que tout va bien aller.

Je prends une grande inspiration et je continue sur ma lancée.

— Tu vas être coincée ici avec un enfant en garde partagée et tu ne pourras plus jamais voyager et être libre. Quelqu'un va toujours attendre quelque chose de toi.

J'ai peine à reprendre mon air tellement le fait de prononcer cette phrase m'a vidée. J'ai l'impression que mes dernières forces m'ont quittée au moment où je me suis entendue prononcer ces mots lourds de sens.

Pourtant, Kariane ne réagit pas le moins du monde à mon attaque, se contentant à nouveau de fixer les nuages au loin. Elle a sûrement l'air plus sereine à l'extérieur qu'elle ne l'est réellement en dedans. Après un moment, elle se tourne vers moi, passe une main dans mes cheveux et me dit simplement :

— Est-ce que c'est vraiment de moi que tu parles quand tu dis ça ou c'est peut-être un peu de toi aussi ?

## **Kariane**

Je suis restée un moment encore blottie sous la couverture après le départ de Noémie. C'est difficile à admettre, mais je sais qu'elle a raison quand elle me dit que j'idéalise la situation en pensant que José reviendra comme par magie et que nous formerons une famille unie. Je me voile la face c'est évident : un très douillet voile de déni. Il m'a abandonnée. Il m'a laissée seule et meurtrie dans un hôpital glacial du Nunavut. Il est parti sans se retourner et sans jeter un dernier coup d'œil à notre cabane de pêcheur rouge pivoine. Quel genre de personne peut faire ça à l'être qu'il aime ?

Quand j'ai rencontré José aux îles Galápagos, il y a plus de dix ans, je sais qu'il fuyait des trucs. Je me souviens de nos premières grosses conversations sur la plage. On passait des heures à parler de nos démons respectifs en buvant des bières devant le coucher de soleil. Il m'avait parlé de son ancienne blonde et de la façon dont ils se sont séparés, après qu'il l'ait convaincue de tout abandonner au Québec pour partir en Équateur. Sa noirceur ne me faisait pas peur, j'avais aussi la mienne et nous nous retrouvions ensemble quelque part là-dedans. On trouvait notre chemin l'un vers l'autre, même sans lumière. J'ai compris que j'étais amoureuse de lui un soir où nous nous sommes endormis enlacés devant l'océan après avoir fait l'amour lentement, tendrement. Ce soir-là, un lien spécial s'était tissé entre nous. Ce lien existerait toujours par la suite, même quand nous serions séparés. Maintenant, j'ai l'impression que ces souvenirs appartiennent à une autre vie, à un autre couple. J'ai beau essayer de ressentir ce lien, je ne le trouve nulle part en moi. Je lance un dernier soupir et je sors de ma grotte de flanelle comme un ours quand vient le printemps sauf que moi je ne suis pas affamée, j'ai le ventre noué. Je sais exactement ce que j'ai à faire, mais

mes pieds restent cloués au sol tant mon subconscient a peur d'où ils pourraient me mener. Je trouve finalement la force d'avancer et je me rends à la cuisine pour décrocher le téléphone et composer le numéro de Sébastien. Mon père est probablement la seule personne de Saint-Jérôme à avoir encore un téléphone fixe avec un fil ondulé dans sa cuisine et Sébastien a le même numéro de portable depuis que je le connais. Mon vieil ami répond donc comme si nous nous étions parlé hier, reconnaissant le numéro qui l'appelle.

— Bonjour Madame Ouellette. J'ai entendu dire que vous étiez de retour en ville et je commençais justement à me demander quand est-ce que vous appelleriez votre vieil ami.

Un doux sourire apparaît sur mon visage. Cet homme me réconfortera définitivement toujours.

— Allo Sébas.

— Comment tu vas ?

J'inspire un bon coup, plus décidée que jamais.

— Habille, on se tape un petit *roadtrip* à Montréal. J'ai quelque chose à faire.

Sans demander plus de détails, Sébastien me répond tout simplement :

— Je pogne deux grands cafés à la boulangerie et je te prends chez ton père dans quinze minutes.

Quatorze minutes plus tard tout au plus, je m'assois sur le siège passager de sa belle voiture sport toute neuve. Je ne peux m'empêcher de lui refléter que le Sébastien que j'ai connu alors qu'il était au cégep aurait trouvé hilarant le fait que ses idéaux se soient pervertis de la sorte. Il rit lui aussi, il sait que j'ai raison.

— Hey ! C'est la plus écologique de sa catégorie, tu sauras !!!

Je pouffe de plus belle.

— Pis, est-ce que ça aide à pogner avec les filles ? Avoue que c'est pour ça que tu l'as achetée.

Il me donne une bîne sur l'épaule et me lance un beau regard doux.

— Tu m'as manqué, Kariane.

— Moi aussi, tu m'as manqué.

C'est ce que j'aime le plus dans les amitiés de longue date. Peu importe combien de temps nous sommes séparés les uns des autres, nous nous retrouvons toujours comme si nous avions bu une pinte au Vieux Pub la veille et que rien n'a changé. C'est comme un *safe space* en dehors de l'espace-temps.

— Alors, où on va ?

— Chez les parents de José à Montréal.

— Parfait ça. On ramène José en revenant ?

— Je sais pas.

Sébastien ne répond pas, les yeux fixés sur la route.

— Je suis enceinte, Sébas.

Il freine d'un coup sec et renverse son café sur ses beaux bancs de cuir. La scène est hilarante et, étrangement, j'ai vraiment envie de rire pendant une seconde malgré la lourdeur de ce qui s'en vient.

— Ben là !!! Félicitations. *Ouch*, ça brûle. La prochaine fois, assure-toi que j'ai rien à ma portée pour m'ébouillanter avant de m'annoncer de grandes nouvelles comme ça !

Je ris à nouveau, mais cette fois le decrescendo de joie est parfaitement audible et mon rire *fake* de bouquet final fait peine à voir. Sébastien s'en aperçoit, bien entendu. J'aime beaucoup mon frère Marc, mais nous n'avons jamais été très proches tous les deux. Quand il a quitté la maison pour aller faire ses études de médecine après la mort de maman, je me suis sentie extrêmement seule. Sébastien est comme devenu mon deuxième frère. Il met sa main sur mon genou, doucement, et le serre juste assez fort pour que j'aie l'impression de ne pas partir aux quatre vents pendant que nous filons sur la 15 sud et que le nœud dans mon estomac devient plus compact de seconde en seconde. Je ne me souviens pas avoir déjà été aussi

angoissée de parler à quelqu'un de toute ma vie. Je regarde Sébastien alors qu'il conduit et j'essaie de croiser son regard doré pour y puiser un tant soit peu de courage. À un feu rouge, il se tourne vers moi une nanoseconde et je lui lance :

— José ne sait pas que je suis enceinte.

Au fond, il a sûrement un million de questions à me poser, mais il les garde pour lui. Je lui en suis reconnaissante et j'aimerais ardemment qu'il puisse lire en moi afin de ne pas avoir à ouvrir encore ce chapitre de ma vie pour en faire la narration à haute voix une nouvelle fois. On dirait que chaque fois que je répète cette histoire, je la trouve plus difficile, plus amère. Chaque fois que je la récite, je perds un peu de la flamme d'espoir que j'essayais d'entretenir malgré les bourrasques de vie autour.

Nous arrivons devant la maison des parents de José et le peu de courage que j'avais réussi à embarquer avec moi dans la voiture d'un bleu flamboyant en partant de Saint-Jérôme semble s'être volatilisé. J'avale de travers ma dernière gorgée de café froid et je serre la main de mon ami dans les miennes en essayant d'y puiser un soupçon de bravoure. Il me prend la mâchoire tranquillement pour relever mon regard vers le sien et me donner la force de sortir de cette voiture.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, merci... je dois faire ça toute seule.

Il me donne un bec sur le front et je sors tranquillement de sa voiture beaucoup trop basse pour que ce soit ergonomique. Je me dis que, quand je serai enceinte de 8 ou 9 mois, je devrai demander mes *lifts* à quelqu'un d'autre parce qu'il sera humainement impossible de sortir de cette auto de *p'tit bum*. En me dirigeant vers la porte, je me rejoue dans la tête le scénario des dernières semaines afin de savoir ce que je peux bien dire à José qui aurait du sens dans tout ce brouhaha. Tous les mots me semblent trop faibles pour expliquer la situation et j'ai peur qu'aucun d'eux ne sorte de ma bouche quand je me retrouverai en face de lui. Je m'avance pour cogner, mais la porte s'ouvre brusquement avant même que mes jointures ne touchent le métal noir et froid. Diane, la mère de José, se tient devant moi, chambranlante. Elle me fixe, mais son regard est vide.

— Kariane...

Je lui souris faiblement, mais elle éclate aussitôt en sanglots.

— On ne savait pas si on devait t'appeler, José ne voulait pas.

Je tente de m'approcher d'elle pour lui prendre l'épaule en signe de réconfort, mais elle tourne les talons et quitte vers le salon. Elle est prise de sanglots importants. Mon beau-père s'avance vers moi l'air résigné. Il me fait signe de m'asseoir. Je m'exécute.

— Kariane, José est hospitalisé.

Je tombe des nues, mais en même temps je me sens confuse. Ce qu'il dit ne fait aucun sens. Je tente de riposter, de lui dire que la clinique lui a donné son congé médical et qu'il a quitté le Nunavut, mais avant même que j'aie le temps d'organiser ma pensée et de lui répondre, il ajoute :

— José a fait une tentative de suicide. Il est hospitalisé à l'Institut universitaire de santé mentale.

Sébastien entre dans la maison sur le coup. J'imagine qu'il avait senti le drame qui se jouait suite à l'accueil reçu par ma belle-mère sous le porche. Au moment où je me sens m'effondrer, il est là et il me rattrape. Il ne me lâchera d'ailleurs plus jamais à partir de ce moment.

« Ensemble ».

## Chapitre 12

**Noémie**

— Wow.

Sébastien est debout à mes côtés, tout aussi immobile que moi devant la scène qui se joue sous nos yeux. Un *bulldozer* est en train d'aplatir les derniers murs de la bâtisse qui sont restés debout après l'incendie. Il prend doucement ma main dans la sienne et il me souffle :

— Quand le gars des assurances m’a dit qu’ils devraient tout démolir pour reconstruire le café, on dirait que je n’avais jamais vraiment réalisé que ce moment arriverait.

Comme il ne restait presque plus rien du vieux bâtiment, les assurances ont opté pour un nouveau duplex sur les ruines du café, avec local commercial au bas.

— C’est puissant comme image...

Sébastien serre encore plus fort ma main dans la sienne.

— L’entrepreneur m’a dit qu’ils commenceraient la construction la semaine prochaine et que si tout était beau, tout serait terminé avant l’hiver.

— Merveilleux...

Le problème c’est que, depuis l’incendie, Sébastien et moi n’avions jamais reparlé de nos projets de vendre le café. Le problème était bien là, toujours présent, mais nous avons simplement décidé de faire comme s’il n’existait pas. Décision très peu mature, mais, réalistement, si nous voulions sauver notre amitié nous devons gagner du temps avant de rouvrir la plaie. Par contre, avec la reconstruction du café qui commence, je vois poindre le moment fatidique où nous allons devoir reparler de nos plans d’avenir. Honnêtement, cette conversation me tente autant que de me faire arracher les dents de sagesse à froid. Je ne me sens pas encore prête à affronter l’avenir, pas tout de suite en tout cas. J’ai déjà ben assez de misère à gérer le présent. Sébastien se tourne vers moi et essuie de son gros pouce rugueux la larme qui roule sur ma joue.

— Ça va chouette, on va s’en sortir.

Je ramasse tout ce que j’ai en stock de courage pour le regarder et lui faire une tentative de sourire. La vue des machines infernales qui ont pour mandat de tout effacer notre histoire pour repartir en neuf ne m’aide guère à être crédible, mais je fais de mon mieux. Sébastien me serre dans ses bras, très fort.

— Tu m’as manqué, Noémie.

Lui aussi m’a manqué. Notre amitié m’a manqué. Son absence laissait un trou béant dans ma vie, je le réalise à présent.

— Sébas, tu me promets qu'on va passer à travers de ça ensemble ?

Il resserre son étreinte et donne un bec dans mes cheveux.

— Promis.

Je laisse encore filer quelques secondes et je lui dis que je dois partir à un rendez-vous.

— On s'appelle bientôt, *ok* ?

Je lui fais jurer sur notre amitié de m'appeler plus souvent puis je marche tranquillement vers le bureau de Florence, la fameuse thérapeute dont Ève m'a parlé et qui n'est « absolument-pas-une-psy-je-te-promets ». Je ne sais pas ce qui m'a poussée à prendre rendez-vous avec elle au final. Peut-être qu'à un certain moment j'ai vraiment eu envie de passer à autre chose ? Comme si le silence et le déni n'étaient plus aussi doux et chauds que je le pensais quelques semaines auparavant. Kariane m'a aussi fait promettre de me prendre en main. Elle m'a glissé, le plus simplement du monde, que son enfant allait avoir besoin de la marraine la plus solide de la terre entière.

Moi, marraine.

D'un mini être humain, mi-Kariane, mi-José. Elle avait raison, je me devais d'aller mieux, pour lui, pour elle, pour mes filles et pour Antoine. Surtout, je me le devais à moi-même. S'il ne reste pas vraiment de place pour ce moi dans ma vie, je devrai lui en faire une. Sur ces paroles motivantes, je pousse la porte du bureau de Florence et je suis automatiquement foudroyée par le look moderne-industriel qui règne dans ses locaux. Pas de brins de lavande, pas de lumière en bloc de sel rose de je-ne-sais-plus-où, *nada*. Que de la pureté froide et harmonieuse. *Oh my god*. Je ne suis plus prête du tout. Rien ne ressemble à ce pour quoi je me suis préparée. La fameuse Florence pousse la porte de la salle de consultation, plante ses yeux vert émeraude dans les miens et me dit tout doucement :

— Madame Ouellette ?

Je la suis dans la salle de consultation, tout aussi épurée que la salle d'attente. Je me sens comme une enfant de primaire qui doit s'asseoir dans le bureau de son directeur d'école pour excommunier ses péchés, dont celui d'avoir volé une gomme à effacer qui sent le melon d'eau dans le coffre à

crayon de sa voisine de classe. Bref, j'aimerais être partout sauf ici, précisément.

— Alors Noémie, qu'est-ce qui t'amène ici ?

Quelle question...

— Je ne veux pas être bête, mais si je savais ce qui cloche, je ne serais sûrement pas ici.

Elle fait un petit rire entendu. Je la détaille de la tête au pied. Ève avait raison, elle n'a rien de commun avec ses jeans hyper moulants, son manteau de cuir noir cintré et ses cheveux blonds mi-longs révélant un côté de tête rasé en entier. En tout cas, elle n'a rien à voir avec l'idée que je me faisais d'une thérapeute qui brûle de la sauge pour éloigner les mauvaises ondes en faisant des chants chamaniques.

Néanmoins, ça ne me donne pas plus envie de rester ici à lui parler de moi pendant une heure.

*Help.*

Elle revient tout de même à la charge. Tu vois que l'évitement, elle connaît ça, elle.

— Vas-y Noémie, je t'écoute.

Je commence tranquillement à lui parler des plans de Sébastien de vendre le café, de l'incendie et de ma relation d'amour exclusive avec le divan. Elle rit par moment, hoche la tête et me fait de petites moues se voulant compatissantes, j'imagine. Je me laisse prendre au jeu et lui révèle certaines confidences de surface, comme ma fatigue des dernières années et mon sentiment d'inconfort généralisé. Le plus calmement du monde, elle me dit :

— Dis-moi Noémie, quand précisément tes symptômes dépressifs ont-ils commencé ?

## **K**ariane

Je pousse les portes blanches d'une aile de l'Institut universitaire de santé mentale à la recherche d'un poste d'accueil ou d'une infirmière auprès

de qui je pourrais me renseigner pour trouver la chambre de José. J'ai beau me dire que tous les hôpitaux se ressemblent, je n'ai pas vraiment envie d'errer de chambre en chambre à la recherche du 5-C-203. Une femme enceinte qui déambule mystérieusement dans les corridors d'un hôpital psychiatrique, ça marque quand même l'imaginaire. Depuis que j'ai vu les parents de José la semaine dernière, nous avons pu mettre ensemble certains morceaux du *puzzle* qui nous manquaient respectivement pour comprendre la situation dans laquelle nous étions tous plongés sans y avoir été préparés. Le fait de comprendre n'atténue malheureusement en rien la douleur, mais au moins il aide à mettre des mots dessus. J'ose croire que c'est la première étape pour que le tout commence à guérir. Quand Diane et Maurice ont vu que j'attendais l'enfant de leur fils, j'ai cru voir naître à nouveau une étincelle dans leurs yeux gris de fatigue. Une toute petite étincelle qu'il faudrait absolument protéger du souffle incertain de la situation et attiser avec beaucoup de convictions pour qu'elle grandisse. Ils se sont bien sûr empressés de me dire que je ne manquerais jamais de rien et qu'ils seraient présents autant que je le voudrais. Je n'en avais jamais douté, pas même une seule seconde, depuis l'instant où j'ai su que j'attendais un bébé. Ils feront de super grands-parents, c'est évident. Ils aiment leur fils plus que tout et ont toujours fait de leur mieux pour l'aider à grandir entouré d'amour, même quand il avait tendance à les repousser. Mon enfant aura quatre grands-parents exceptionnels, plus une mamie-ange qui veillera sur lui du ciel. Il ne pourrait pas être mieux entouré. Quand je leur ai demandé si je pouvais aller voir José, ils m'ont proposé d'en parler avec son psychiatre et avec lui avant, question de ne pas le brusquer avec cette annonce. Ils m'ont dit qu'il était encore très fragile. Selon ce qu'ils m'ont raconté, il était une vraie huître à son retour du nord et se serait enfermé dans ce mutisme jusqu'à ce que, un jour, ils le retrouvent inconscient au sous-sol en surdose de médicaments. C'était vraisemblablement un geste volontaire de sa part, mais ils ne comprennent toujours pas pourquoi et s'en veulent beaucoup de ne rien avoir vu venir. Ils pensaient simplement que nous nous étions séparés et qu'il avait besoin de temps pour en discuter, qu'il leur en parlerait quand il serait prêt. Par la suite, il aurait refusé que ses parents m'avisent de son hospitalisation et ils ont tenu promesse jusqu'à ce jour où j'ai cogné à la porte de leur maison. Tout ça m'a donc amenée ici, à cet instant présent. Me voilà maintenant face à une infirmière un peu rondelette

et au regard bienveillant qui ne peut quand même s’empêcher d’avoir une pointe de pitié dans l’œil, tout en restant très professionnelle. On voit tout de suite qu’elle en a vu d’autres. J’essaie de lui sourire, un sourire qui dit « Hey, t’inquiète ça va, mais merci »... un sourire entendu.

— Bonjour, je viens voir José Marchal.

— Vous êtes sa conjointe ?

— Oui.

— Parfait, le psychiatre voulait vous voir avant. Vous pouvez cogner à son bureau, c’est le deuxième sur votre droite.

— Merci.

Mes jambes tremblent légèrement quand je me dirige vers ledit bureau. Je vois l’enseigne « Dr Olivier Jean, psychiatre ». Je cogne lentement et, alors que je m’attends à tomber sur un homme d’âge mûr grisonnant avec de petites lunettes rondes, voilà qu’un tout jeune médecin d’à peine trente ans m’ouvre la porte avec un grand sourire contagieux.

— Bonjour, vous devez être Madame Ouellette. Je suis le psychiatre de votre conjoint. Entrez.

Sans voix, je me dirige vers le fauteuil de cuir vert avec l’étrange impression qu’on va me faire une psychanalyse. Je suis intriguée par cette rencontre, mais voilà qu’il le sent probablement et qu’il entre tout de suite dans le vif du sujet.

— José m’a autorisé à vous rencontrer aujourd’hui. Je voulais vous parler de son état avant que vous n’alliez le voir.

Je suis scotchée à ma chaise, ne sachant pas trop si j’ai réellement envie d’entendre ce que ce médecin a à me dire. Bien que je sois venue ici pour avoir des réponses, il me semble maintenant que toute vérité n’est pas bonne à entendre. Je regrette d’être venue seule dans cet endroit. Je me sens toute petite, comme un enfant qui se perd dans un centre commercial et qui a peur de ne jamais retrouver ses parents. Devant mon mutisme, Dr Jean n’a pas d’autres choix que de meubler le silence.

— Selon mes évaluations, Madame Ouellette, José semble présenter plusieurs symptômes pouvant s’apparenter à de la bipolarité.

J'avale mon air de travers.

— De la bipolarité ?

J'ai envie de rire et je suis en même temps sous le choc. Le docteur me regarde d'un air perplexe.

— Je ne veux pas être impolie, Dr Jean, mais je connais José depuis douze ans. Il me semble que je l'aurais remarqué s'il était bipolaire, non ?

Le docteur me fait un sourire calme et conciliant et je réalise qu'il semble très à l'aise dans sa pratique et je regrette de l'avoir jugé aussi rapidement sur son âge.

— Quand on regarde le long cours de son histoire, il n'est pas impossible qu'il ait déjà eu des phases d'hypomanie par le passé. Actuellement, José traverse une dépression majeure aggravée par la toxicomanie et les nombreux stressés récents. Il est clair que le temps pourra nous en dire plus, mais il restera encore un peu avec nous avant d'être prêt à reprendre sa vie là où il l'a laissée.

— Je comprends...

— Avez-vous des questions ?

Mille. Deux mille questions. Un déversoir d'orage de questions.

— Non.

Il fait mine de se lever, lentement, mais je stoppe son élan. Je ne suis pas prête.

— Est-ce qu'il sait qu'il va être papa ?

Dr Jean me regarde avec un petit quelque chose de tendre dans les yeux. Je réalise à ce moment la photo posée sur son bureau, un joli petit nourrisson tout potelé avec de beaux grands yeux bruns comme son père.

— Oui, nous lui avons dit avec ses parents hier. Il a beaucoup pleuré.

Je détourne les yeux de la photo du bébé pour les ramener vers le psychiatre qui fait une pause de quelques secondes puis continue à me parler.

— Des larmes de joie, Madame Ouellette.

Il me sourit encore de ce regard de bon-papa-fier et je me sens maintenant un peu rassurée malgré le spectre qui vient de s'enrouler autour de nos vies et que nous ne savons pas encore comment appréhender. Il se lève, contourne son bureau et dépose une main sur mon épaule.

— Venez avec moi, on va aller le voir ensemble.

Je suis Dr Jean à travers les corridors blancs-néons-phosphorescent jusqu'au 5-C-203. Dès que la porte s'ouvre, je vois José couché dans son lit, ses cheveux bruns retenus lâchement par un élastique au bas de sa nuque. Je le vois, lui, après cette absence qui m'a semblé avoir duré trois vies. Il se tourne lentement vers moi, comme si le temps tournait au ralenti, et pose ses yeux dans les miens puis sur mon ventre maintenant bien rond. Dans un mouvement toujours très lent, comme dans une valse, il se lève pour s'approcher de nous, pose un genou par terre et colle son visage sur mon ventre tendrement. Lorsqu'il relève le regard vers moi, de grosses larmes silencieuses coulent de ses yeux et viennent dessiner une aquarelle sur mon t-shirt. Bientôt, mes larmes rejoignent les siennes et je tombe moi aussi à genoux devant lui. Nous nous serrons dans nos bras et nous pleurons ensemble comme si le temps n'existait plus et que tout était dit.

Nous pleurons autant de peine que de joie. Ensemble.

Il me murmure doucement à l'oreille ces petits mots simples qui changent pourtant tout : « Je suis désolé. » Au fond de moi, je sais que je n'aurai jamais à douter de ces paroles peu importe de quoi la suite sera faite.

# Chapitre 13

## Noémie

J'entends le bruit de la voiture d'Antoine qui se gare dans l'allée. Il revient de chez ses parents à Québec. Ils ont demandé à avoir les filles avec eux pour une semaine avant de partir sur la trotte tout l'été dans leur motorisé, tels les fougueux et amoureux jeunes retraités qu'ils sont. C'est étrange, car même si je sens que j'ai été une mère bien peu présente dernièrement, autant physiquement qu'émotionnellement, j'ai eu toute la misère du monde à laisser partir les filles chez leurs grands-parents. J'avais juste envie de m'accrocher à leurs petites valises roses pour les empêcher de quitter la maison et je retenais difficilement mes larmes, comme si quelqu'un voulait me les prendre pour toujours. Je n'avais pas de mauvais présage ni rien et je suis pourtant bien habituée à leurs petites vacances chez mes beaux-parents qui sont des grands-parents exceptionnellement présents, mais cette fois-ci quelque chose était différent. Je me sentais comme « dépossédée » en les voyant partir. Bien qu'Antoine ait fait l'aller-retour dans la même journée, j'ai l'impression qu'il vient tout juste de prendre l'autoroute et que son retour est précipité. J'imagine que n'importe quelle mère de famille rêve de passer une semaine seule avec son conjoint sans les enfants, mais je n'arrive pas actuellement à ressentir cette exaltation. Nous n'avons rien de prévu pour la semaine à venir et je sens l'angoisse monter comme si ce trou, ce vide dans nos horaires, était une punition plus qu'une récompense. Antoine entre dans la maison, laisse tomber sa veste et ses clés sur le comptoir de cuisine et s'effondre sur le divan à côté de moi. Il dépose une main sur ma cuisse et souffle un grand coup en disant :

— Wow, je ne me souviens pas la dernière fois que nous avons eu une semaine de vacances rien que nous deux, sans les filles.

Je laisse échapper un petit rire nerveux, mais bientôt mes yeux se remplissent de larmes. Il se tourne et remarque mon émotion.

— Voyons Noé, ça va ? Tu devrais être contente de pouvoir te reposer un peu après les semaines qui viennent de passer. En plus, c'est tranquille au bureau pour les prochains jours, on pourrait se la couler douce ensemble, aller au spa ou même *binge-watcher* des séries en se faisant livrer de la bouffe toute la semaine. Ça m'est égal, tant qu'on passe du temps tous les deux.

Bien que je ne comprenne pas pourquoi, les larmes fusent maintenant de mes yeux et avant que je n'aie le temps de poliment les camoufler, voilà que je sanglote.

— Je ne voulais pas que les filles partent.

Antoine reste fermé un instant et tripote machinalement la télécommande de la télévision éteinte, comme songeur. Au bout d'un moment, il laisse simplement tomber :

— J'aurais dû rester à Québec.

À travers mes larmes, je lui lance un regard confus.

— Pourquoi tu dis ça ? Ça n'a pas rapport, je m'ennuie des filles, c'est tout.

— Me prends-tu pour un épais, Noémie ? C'est évident que tu n'as pas envie de passer du temps avec moi.

Sa remarque me blesse, mais elle me laisse en même temps un peu sonnée. En réalité, je ne sais pas du tout ce que je veux. Je crois que je n'ai envie de rien, bien honnêtement. On dirait que mon unique souhait serait d'être ailleurs qu'ici, du genre seule au sommet d'une montagne où il n'y aurait que mon écho pour me tenir compagnie. En même temps, je me sens affreusement seule, et ce, depuis extrêmement longtemps... même quand je suis entourée.

Je ressens la douleur d'Antoine, évidemment. J'aimerais lui dire qu'il se trompe, que j'ai envie de passer cette semaine avec lui, mais je n'y arrive pas. Je regarde fixement la télévision éteinte et aucune justification ne me vient. Il en fait de même et au bout d'un moment, il lance :

— En fait, je réalise qu'on n'a jamais eu ça, une semaine ensemble sans enfants. Je ne pense même pas qu'on ait déjà passé 72 heures à respirer exclusivement le même air tous les deux.

Il a raison. Tout s'est passé si vite dans nos vies, une vraie course à relais de cinq ans. Le café, les filles, la maison d'édition d'Antoine qui a quadruplé de volume depuis qu'on se connaît. C'est fou quand on y pense... j'ai toujours eu l'impression qu'on réussissait tout ensemble, deux carrières florissantes, deux belles filles en parfaite santé, les rénovations du duplex, etc. Je n'ai pas vu les dernières années filer tant on a été sur un *high* continuel : les aurores dans la cuisine du Tourmen-Thé, Antoine qui gère les petits matins pressés avec les filles, mes fins de semaine de solo-parentalité quand il partait aux multiples salons du livre ou rencontrer de nouveaux auteurs, etc. Je tourne lentement mon regard vers lui et je réalise qu'il fixe lui aussi le vide comme s'il y cherchait une vérité. La lumière du jour qui descend tranquillement illumine son visage et j'ai l'impression de le voir pour la première fois depuis des mois. J'en avais presque oublié ses traits comme si je l'avais regardé sans le voir depuis des lunes. Il est beau mon chum. Je revois ses yeux rieurs et je remarque qu'ils ont vieilli, de petites pattes d'oies se sont ajoutées dans leurs coins, comme pour souligner le temps qui a passé depuis mon dernier coup d'œil furtif. Je remarque également qu'il grisonne un peu des tempes, mais si peu. Le genre de détails que l'on ne voit que quand on prend le temps de s'attarder vraiment à quelqu'un, de façon sincère. J'ai l'impression de retrouver un vieil ami que je n'ai pas vu depuis des millénaires, mais avec qui j'ai vécu des centaines d'aventures. Il tourne la tête et remarque mon regard intense, pénétrant. Il me sourit, honnêtement, mais tristement. C'est lui qui finit par briser le silence.

— Je ne suis pas sûr qu'on va réussir à s'en sortir nous deux, Noémie.

C'est malheureux, mais il a néanmoins raison.

## **Kariane**

— J'ai pensé que la chambre du bébé pourrait être dans la chambre de Marc et que toi tu garderais la tienne. Quelle couleur tu aimerais qu'on la

peinture ? Je ne pense pas que ton frère revienne vivre dans sa chambre un jour, de toute façon.

Bien qu'il ne reste que quelques mois avant l'arrivée de bébé-lune, on dirait que tout ce qui touche au formel est encore ironiquement bien informel pour moi. Je veux dire, je le vois le petit être qui grandit en moi, je le sens vivre, s'étirer et prendre forme. Je sais qu'il est là, plus grand et plus fort jour après jour, mais tout ce qui a trait à nous établir, à préparer la chambre et les achats pour qu'il ait tout ce qu'il faut à son arrivée sont des concepts flous et irréalistes pour moi. Je sais ce qu'il faut pour prendre soin d'un bébé et j'ai même vu des mères aux quatre coins de la terre mettre des enfants au monde avec quasiment rien à leur disposition sauf l'amour et la conviction que faire de leur mieux suffira. Mais, je n'arrive quand même pas à franchir les portes d'un magasin pour enfants. Je suis littéralement incapable d'acheter un seul pyjama à pattes.

— Peu importe papa, même que je ne pense pas qu'il soit nécessaire de la repeindre. De toute façon, c'est connu que les nouveau-nés ne voient presque rien. On aura bien le temps d'y repenser mille fois. C'est pas important.

C'est sûr qu'à la base, je ne m'étais jamais imaginée vivre tout ça un jour. Déjà que je m'étais très peu imaginée être mère, voilà que j'entame ce nouveau rôle avec un conjoint hospitalisé en psychiatrie. C'est de la science-fiction. Si un jour nous avions vraiment pensé devenir parents, nous aurions choisi chaque parcelle du monde de ce petit être ensemble à notre image à tous les deux. Nous aurions peint ensemble des moutons sur ses murs pour pouvoir les compter avec lui quand il ne s'endort pas et nous aurions fait le tour de chaque brocante et friperie des Laurentides pour nous assurer que l'impact environnemental de ses premiers mois sur terre ne ferait pas frémir un écologiste. Cette naissance aurait eu un peu de ses parents dans chaque pli, chaque recoin. Mon père passe ses bras autour de mon cou en s'appuyant dans mon dos. Je ne l'avais pas entendu s'approcher tellement j'étais prise dans mes grandes réflexions.

— Oui, ça a de l'importance Kariane. Ça a de l'importance.

Je me tourne et le regarde dans les yeux. Ils brillent. Nous nous regardons en silence quelques instants.

— Imagine ce que ta mère dirait si elle savait que j’ai laissé arriver mon petit-fils ou ma petite-fille dans une chambre à l’effigie des *Yankees* de New York.

Nous rions ensemble, tout doucement. Nous avons été des années sans parler de maman après son décès. C’était trop difficile pour chacun de nous, mais ce silence a fini par tellement grandir qu’il avait pris toute la place et tout l’air disponible dans la maison. J’étouffais. En fait, nous étouffions. Depuis quelques années, nous avons informellement pris une entente silencieuse que plus jamais tout cela ne se reproduirait. Elle avait le droit d’exister encore à travers nous et il fallait honorer son passage dans nos vies. Maman ferait éternellement partie de nous et de notre histoire.

— Elle me manque, papa.

— Moi aussi elle me manque, ma chouette.

Après une nouvelle étreinte je sens des mots monter tranquillement en moi.

— On dirait que je capote un peu. Je veux dire, rien ne se passe comme je l’aurais imaginé.

C’est la première fois que je verbalise à quelqu’un ma peur d’accueillir toute seule cet enfant. Je pense que malgré mes bonnes résolutions de ne pas me refermer sur les épreuves que je vis, je montre quand même ma face sûre d’elle à ma famille et à mes amies. Je ne veux tellement pas être prise en pitié devant la situation : une mère solo avec un père en psychiatrie. Moi-même, je manquerais de mots si quelqu’un m’exposait sa situation de cette façon-là. Pourtant, c’est ma réalité... c’est ma vraie de vraie vie. Je sais que je ne me réveillerais pas en réalisant que tout ça ne s’est pas produit. Ce qui arrive est inéluctable. Comment peut-on ressentir autant de joie à l’idée d’avoir un enfant et autant de peine et de peur en même temps ? Ces sentiments ne devraient pas cohabiter... Je devrais être en train de m’extasier devant les poussettes à trois-roues au magasin en ce moment, non ? Mon père me flatte les cheveux tendrement.

— Quand ta mère est morte, Kariane, je me suis senti exactement comme toi. Je me suis retrouvé moi, père célibataire et travailleur de nuit, à élever seul deux adolescents, dont une fille au fort caractère. Je me sentais démuni, incapable d'assumer tous les rôles que je devais faire à la fois. Ce n'était pas ce qui était prévu et je n'étais pas préparé pour tout ça.

Je n'avais jamais réfléchi à cette vérité au fil des ans. Je n'avais jamais pensé à mon père comme étant quelqu'un qui avait dû élever seul des enfants et pourtant le tout m'apparaît tellement clairement aujourd'hui.

— Tu devais capoter.

— Non Kariane, je ne capotais pas, j'étais terrorisé. Sûrement au moins autant que tu l'es aujourd'hui. Mais, tu sais quoi ? Ça va passer chouette et avant même que tu ne t'en rendes compte, la tempête sera derrière toi.

— Et si José ne s'en remet jamais ? Si nous ne formons jamais une famille ? Je ne veux pas vivre tout ça sans lui, je n'ai même jamais imaginé ça. Papa, je n'en aurai jamais la force.

Mon père prend un temps avant de répondre. Parfois, on a beau chercher les bons mots, ça ne veut pas nécessairement dire qu'ils existent dans un dictionnaire, quel qu'il soit. Il prend une grande inspiration avant de me dire, le plus simplement du monde :

— Ben, ça sera nous, sa famille. Pis ça sera nous ta force.

Au fond de moi, je sais qu'il a raison. Si ça prend tout un village pour élever un enfant, ce sera eux mon village. Manon, mon père, Noémie et Antoine, les jumelles, Sébastien. En même temps, nous entendons des bruits dans la cuisine. Manon revient de sa marche. Elle monte tranquillement les escaliers sans faire trop de bruits. Je pense qu'elle a toujours un peu peur de nous déranger même si elle a maintenant sa place dans cette famille au même titre que nous.

— Je suis désolée si j'interromps quelque chose, je voulais simplement vous dire que Marc vient d'appeler. Il va venir passer la journée à la maison demain.

Je vois le sourire de mon père s'étirer sur son visage. Nous avons eu très peu d'occasions d'être tous réunis dans les dernières années. Chaque fois

que ça arrive, j'ai l'impression qu'on vient de rallumer encore une des bougies dans ses yeux. Je souris à mon tour.

— Ça tombe bien, on a justement de la peinture à lui faire faire. Manon, est-ce que tu veux venir à la quincaillerie avec nous ? J'ai peur que mon père me fasse acheter un papier peint jaune canard rayé vert pour la chambre du bébé.

Ma belle-mère me sourit tendrement.

— Il n'y a rien qui me ferait plus plaisir.

Eux...

Ma force. Mon village.

# Chapitre 14

## Noémie

Les rires fusent dans la pièce pendant que nous sortons un à un les souvenirs gênants d'adolescence de mon cousin de ses placards. Le pauvre est mortifié.

— Oh, mon dieu Marc ! Ton maudit coton ouaté orange. Sérieux, je pense que tu pouvais passer un mois d'affilé avec sur le dos sans même le laver dans ta phase *skateur*.

Kariane est belle. Elle rit à gorge déployée à chaque nouvelle trouvaille. Je les regarde tous s'amuser ensemble et je me sens chanceuse d'appartenir à cette famille. Je ne me souviens plus la dernière fois que je me suis retrouvée dans cette maison avec mes cousins à rire tous ensemble. Ça doit faire quasiment vingt ans. Je regrette que mes filles ne soient pas là pour partager ce moment avec nous. Ils se font tellement rares maintenant que nous avons grandi. Je suis contente, car elles auront un cousin ou une cousine elles aussi avec qui partager des mauvais coups, des sacs de guimauve sur le bord du feu l'été et des nuits de camping dans le salon. Comme Antoine et moi sommes tous les deux enfants uniques, j'ai toujours eu peur qu'elles soient seules au monde quand nous partirons. Moi, si je n'avais pas eu Kariane au fil des ans, je ne sais pas ce que je serais devenue. Elle est partie intégrante de qui je suis et je me sentirai toujours liée à elle quoi que la vie nous réserve. Quand je regarde mes jumelles évoluer et le fil invisible qui les relie constamment, même quand elles sont éloignées l'une de l'autre, je crois nous voir Kariane et moi depuis notre enfance.

La sonnerie de la porte me tire de mes réflexions. Comme je suis la seule à ne pas faire une tâche utile actuellement, je m'offre pour descendre répondre.

— Ça doit être les pizzas ! Prends l'argent sur la table de cuisine. On ferme les dernières boîtes et on s'en vient.

Je descends les escaliers et j'ouvre la porte m'attendant à tomber sur un adolescent boutonneux qui sent la patate frite.

— Ah ben, si c'est pas la plus belle fille de Saint-Jérôme.

Sébastien me sourit et entre dans la maison les bras chargés de rouleaux de peinture, de ruban adhésif et d'une caisse de bière.

— Niaiseux.

Il dépose son chargement sur la table. Kariane descend quelques marches et s'écrit :

— Fausse alerte, c'est juste Sébas qui arrive en retard comme d'habitude.

Au loin, j'entends Marc qui crie : « Dis-lui que la pizza c'est pour ceux qui ont travaillé ! »

Sébastien sourit de toutes ses dents. Tout le monde a décidément le cœur à la fête aujourd'hui. Je donnerais tout pour me sentir comme eux. Il me semble que j'aurais moi aussi le droit de me sentir heureuse de temps en temps, non ?

— Viens là toi.

Il me serre dans ses bras alors que j'essaie de ne pas verser de larmes. Pas aujourd'hui, non... Aujourd'hui, nous préparons l'arrivée de mon ou ma filleule dans ce beau grand monde qui sera bientôt le sien. C'est une journée festive, heureuse.

— Est-ce que tu lui as dit ?

Je lui fais un discret signe de « non » de la tête.

— Il faudra bien que tu lui dises un jour.

— Je sais Sébas... mais pas aujourd'hui.

Kariane descend à nouveau les escaliers en s'écriant : « Le livreur vient d'entrer dans la cour ! »

Elle nous contourne, l'air suspicieux :

— Encore en train de vous dire des secrets vous deux ?

Sébastien l’agrippe elle aussi par les épaules pour l’obliger à joindre notre câlin collectif, elle qui est plutôt du genre à éviter tout geste d’amour trop significatif et exubérant à son goût. Il nous donne chacun un bec sur la tête.

— Je vous aime, mes petites sœurs.

Ding dong.

Kariane s’écrit :

— Sauvée par la cloche !

Elle quitte notre petite bulle pour aller répondre au livreur, mais je reste encore quelques secondes collée à mon meilleur ami. Pour quelques instants, je me sens en sécurité loin de mes inquiétudes. Nous sortons tous à l’extérieur pour pouvoir profiter un peu du grand air pendant que nous dégustons notre pizza. Kariane qui refuse toujours d’ingérer tout produit animal déguste sa focaccia sur une chaise longue et nous lance :

— J’ai quelque chose à vous dire. J’ai parlé avec les parents de José ce matin et il est possible qu’il commence à faire des sorties temporaires de l’unité, dans les prochaines semaines.

Tous dans le jardin, nous sommes partagés entre une forte joie et des inquiétudes difficiles à cacher. José fait partie de la famille et nous nous sentons tous tellement liés à lui, mais nous devons apprendre nous aussi à vivre avec ce qui s’en vient. Non pas parce qu’elle se sent obligée de justifier quoi que ce soit, mais bien parce qu’elle a réellement envie de partager tout ça avec nous, elle continue :

— Le psychiatre trouve qu’il a progressé depuis qu’il sait qu’il va être papa, mais l’équilibre est toujours précaire. Il aura un suivi serré en psychiatrie probablement pour un bon moment. Pour les prochaines semaines, nous allons nous voir de temps à autre quand il sera chez ses parents. Ensuite, on verra.

Je me lève pour la rejoindre sur sa chaise longue. Collées ensemble sous le soleil de midi, je lui murmure à l’oreille :

— Je suis là *my love*. Tout va bien aller.

Nous nous serrons la main longuement.

Marc se racle la gorge et prend la parole. Mon cousin est plutôt du type timide, tout à l’opposé de sa sœur qui ne s’est jamais laissée intimider par personne. C’est un jeune homme studieux qui ne fait pas de vagues et à qui tout réussit. Il a quitté Saint-Jérôme pour aller faire ses études de médecine et a toujours habité à l’extérieur depuis. Comme Marc n’attire jamais l’attention sur lui de la sorte, tout le monde se retourne brusquement pour écouter ce qu’il a à dire.

— Pendant qu’on est dans les bonnes nouvelles, j’ai quelque chose à vous dire moi aussi. Je vais réemménager à Saint-Jérôme dans un mois. J’ai pris un poste dans une nouvelle clinique qui va ouvrir à l’automne.

Mon oncle se lève et va prendre son fils dans ses bras. Le moment est beau, émouvant. Marc est lui aussi saisi par l’émotion et, en regardant sa sœur, il dit :

— Je n’allais quand même pas manquer l’arrivée de mon premier neveu.

Kariane lui envoie un bec soufflé, visiblement touchée par la décision de son frère. Comme pour affirmer à nouveau ma place dans cette famille je glisse, comme à mon habitude, ma pointe d’humour dans la situation.

— Je ne veux pas vous faire de peine, mais ça sera une fille. Nous, on fait des filles !

Nos trois coqs se lancent dans leurs protestations. Finalement, Sébastien enterre tous les autres en lançant :

— Oh non, là ça va faire. J’ai déjà deux meilleures amies et deux filleules, il me faut un *buddy* là !

Le moment est idyllique. C’est hallucinant à quel point on sous-estime l’importance de la famille quand nous sommes adolescents. En plus, en entrant dans la vie adulte qui file à toute allure, on oublie de prendre le temps d’apprécier ces petits moments. Je réalise peu à peu que c’est avec l’arrivée du café que j’ai arrêté d’avoir du temps pour tout ça et non avec

l'arrivée des filles. *Elles sont ma famille*. Comment ai-je pu perdre de vue l'essentiel à ce point-là. Kariane me serre un peu plus fort la main.

— Tu as l'air pensive Noémie, ça va ?

— Ça va.

Je sais qu'elle sait que ça ne va pas, mais elle sait aussi que je lui en parlerai quand je serai prête et pas avant. Elle a tout de même trente ans de pratique dans le décodage de mes émotions et moi de même.

— Hé ! Au fait, tu ne m'as pas dit comment ça s'est passé ton rendez-vous avec ta thérapeute ?

— *Ark*, parle-m'en pas. Ça faisait pas quinze minutes que j'étais là qu'elle me disait que j'étais dépressive. Je l'ai *flushée* drette après mon premier rendez-vous. Quel niaisage !

Je me retourne dans l'élan de mon propos et je remarque le regard perplexe de Kariane.

— Ben là, quoi ?

Elle lève encore plus haut les sourcils.

— QUOI !?

Comme si elle s'était mis un doigt dans un engrenage qui l'attirait tranquillement vers des sections plus douloureuses encore, elle se résigne à parler.

— Au contraire, moi je trouve qu'elle a rapidement mis le doigt sur le bobo.

— Je suis pas dépressive, Kariane.

— Ouin ben, parles-en à ton divan, ma chérie.

Boudeuse, je lève les yeux au ciel.

— Crime, mon commerce a brûlé. Il me semble que c'est ben normal que je sois un peu down, non ?

Elle se met à me tapoter la main comme on le fait avec une personne qu'on infantilise ou qu'on veut encourager. Je lui lance un regard de biais, mi-offusquée mi-amusée.

— Mais qu'est-ce que tu me fais là ?

— Je te laisse te bercer dans tes illusions Noémie, quoi d'autre.

Me voilà complètement offusquée, l'amusement du départ ayant disparu d'un coup.

— Je te demande pardon ?

Kariane se redresse pour me faire face, enlève ses lunettes de soleil et plante ses yeux perçants de brunette perspicace dans les miens.

— Noémie Ouellette. Tu vas arrêter tes petits enfantillages là pis tu vas reconnaître que ça fait des mois et des mois que tu *feel* pas, ben avant le feu au café.

— Ben oui là, avant le feu, y'avait la vente du café.

— Non Noé, ben avant ça. Depuis au moins avant l'automne, tu es sur le pilote automatique. Tellement que j'ai eu envie d'annuler mon contrat au Nunavut pour rester avec vous ici. Ça fait là, voyons donc.

Je sais qu'elle a raison et je sais qu'elle voit tout, au fond de mes grands yeux bleus. Elle voit la douleur, elle voit la peine, elle voit aussi le vide abyssal. Malgré le fait qu'il lui manque des morceaux de casse-tête, elle arrive à voir les formes qui se dessinent et c'est assez pour qu'elle comprenne. Comme je me suis promis de ne pas pleurer aujourd'hui, j'essuie la douce larme tranquille qui s'est échappée du revers de la main. Kariane met sa main sur ma joue là où la larme vient de disparaître et me fait un sourire doux.

— Qu'est-ce que Antoine en dit de l'avis de ta thérapeute ?

Je prends ses deux mains dans les miennes et je les serre fort en cherchant le courage de prononcer les mots.

— C'est fini, Kariane...

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Antoine est parti.

## Kariane

Tout le monde est retourné chez lui et voilà que je me retrouve seule et assise en tailleur dans la future chambre de bébé-lune. Bien que je sois épuisée par cette grande journée, je me sens à la fois étrangement légère. Il ne restera que le mobilier à mettre dans cette pièce qui verra grandir mon enfant alors qu'elle a déjà vu grandir mon frère, presque 35 ans auparavant. La vie est faite de drôles de hasards et, même si certains détours nous semblent n'avoir aucun sens, j'espère que c'est vrai que tout arrive pour quelque chose et qu'il faut croire en la force de l'univers. Moi, en tout cas, cette journée m'a redonné envie d'y croire intensément. J'ai choisi de mettre une douce teinte turquoise sur tous les murs de la chambre à l'exception d'un grand mur que nous avons repeint d'un blanc éclatant. Alors que tout a été fini et que ma famille et Sébastien dégustaient une bière bien méritée sur la terrasse arrière de la maison, j'ai demandé à Noémie de me suivre dans la chambre du bébé sans lui donner plus d'explications. Je l'ai mise face au mur blanc et nous nous sommes assises sur deux chaises pliantes qui traînaient par là. J'ai alors commencé mon récit.

— Tu sais, j'ai passé l'essentiel de ma vie à surfer sur la vague et à accueillir tout ce qui passait du mieux que je pouvais. Je n'essaie pas de dire que ma vie a été difficile parce que, quand je me compare à tout ce que j'ai vu dans le monde, je me trouve vraiment choyée. Par contre, j'ai tellement souvent eu l'impression de ne pas avoir la carrure nécessaire pour supporter toutes les épreuves que la vie m'envoyait.

Elle a voulu m'interrompre, probablement pour me rassurer d'une façon ou d'une autre, mais je lui ai fait signe que j'avais besoin de continuer mon histoire et elle a instantanément compris. J'ai poursuivi.

— Quand je suis revenue de Iqaluit avec Chloé et que j'ai réellement constaté que José était parti, pour de vrai de vrai, je me suis effondrée. Littéralement. Il m'était absolument impossible de concevoir que je me retrouvais seule dans le Grand Nord, enceinte et l'âme transie de froid. Il me semblait avoir enduré tellement de choses avec le cancer de ma mère

que je n'arrivais pas à comprendre qu'il me reste de la douleur en stock. Pourtant elle était bien là, puissante, lancinante. Elle n'avait rien perdu de la force avec laquelle elle m'avait jadis frappée. Elle n'avait jamais réellement disparu, finalement. Elle s'était simplement tapie dans l'ombre, attendant de pouvoir m'anéantir à nouveau. Quelques heures plus tard, la douleur était telle que j'avais l'impression de ne plus rien ressentir. C'était comme si toutes les connexions nerveuses de mon cerveau s'étaient rompues en même temps à cause de la peine incommensurable que je vivais et de mes douleurs post-op. Je ne pouvais prendre que certains médicaments et sous certaines doses afin de ne pas affecter le bébé dont je venais tout juste d'apprendre l'existence dans une salle d'hôpital sans âme. Je ne pouvais pas non plus boire d'alcool pour enterrer ma peine. Je me sentais vraiment très très seule. C'est à ce moment que j'ai su que je devais rentrer tout de suite à la maison auprès des gens qui m'aimaient. En allant porter ma lettre de démission rédigée à la hâte et à la main à la clinique médicale, j'ai eu une espèce de choc nerveux et je me suis mise à grelotter beaucoup plus que la température extérieure ne le suggérait. J'étais prise d'une espèce de petit rire de panique et Akéla me regardait comme si j'étais possédée par un démon quelconque. Je me suis assise sur une table de pique-nique sur le bord de l'eau et je me suis instantanément mise à parler à ma mère. Avec du recul, je ne me souviens plus très bien de tout ce que je lui ai dit. Honnêtement, je n'étais pas délirante, mais j'ai souvenir de m'être sentie un peu comme dans un état second. Finalement, j'avais littéralement gueulé ma hargne en m'adressant au ciel. Je me suis allongée sur la table après avoir déballé à voix haute tout ce que je ressentais. Une chance que des passants ne m'ont pas vue, ils m'auraient prise pour une folle. J'ai fini par fermer les yeux. Je n'ai aucune idée du temps qui a passé, peut-être cinq, dix minutes ou encore une heure. À un moment, Akéla s'est mise à japper et j'ai ouvert les yeux. Devant moi, dans le ciel nordique, se dressait une merveilleuse aurore boréale en plusieurs nuances de vert et de bleu. Je n'en avais encore jamais vue et mon souffle s'est coupé à la vue de ce spectacle magistral.

À ce moment de mon récit, je me suis retournée vers ma cousine et, toutes les deux, nous avons les yeux remplis de larmes.

— Tu te rends compte Noémie, ma mère a répondu à ma détresse à l'aide d'une aurore boréale. Si ce n'est pas un signe qu'elle veille sur nous et que bébé-lune et moi seront à jamais heureux et en sécurité, dis-moi ce que ça peut bien être.

Nous nous sommes serrées longtemps et fort dans nos bras, Noémie et moi, dans cette chambre remplie d'amour où tout me semble maintenant possible et réalisable. Après un long moment, je l'ai regardée dans les yeux et je lui ai dit :

— Maintenant, Madame la marraine du bébé, il va falloir vous ressaisir et ressortir vos pinceaux. Vous allez me peindre la plus belle des aurores boréales du monde entier sur ce grand mur blanc afin que mon enfant grandisse sous la protection de sa grand-mère multicolore qui veillera toujours sur son bonheur, perchée à quelque part dans le ciel.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 15

## Kariane

J'ai toujours aimé faire la route qui sépare Montréal des Laurentides, surtout dans un beau paysage de timide début d'automne comme aujourd'hui. L'excitation à l'aller quand les lumières et les édifices se rapprochent et le retour au calme quand on revient vers nos montagnes. J'aime la frénésie de Montréal, mais je me sens plus vivante dans mes forêts, dans ma nature. Mais, aujourd'hui, même les magnifiques paysages naturels ne réussissent pas à me calmer. Je suis épuisée et j'ai les yeux lourds quand Sébastien essaie d'engager la conversation.

— Il avait l'air bien aujourd'hui, en tout cas.

C'est vrai, José reprend tranquillement des couleurs, comme si de petits bouts de sa vitalité lui revenaient peu à peu, au fil des semaines. Sébastien m'accompagne toujours pour aller le voir et on en profite pour se promener un peu dans Montréal et faire des achats pour le bébé. Rendu au troisième trimestre de grossesse, il est temps que j'arrête de vivre dans le déni et l'attente et que je prépare comme il se doit l'arrivée de notre enfant. Même si tranquillement le goût de la vie semble lui revenir, je n'ai pas encore réussi à le retrouver, lui. C'est le même homme, le même corps, la même odeur, mais sans l'étincelle, sans le feu qui enflamme les brindilles. C'est comme une marionnette qui aurait changé de ventriloque. L'illusion est bien là, mais quelque chose au fond de lui s'est transformé. Je suis persuadée que lui-même ne se reconnaît plus, même quand il se regarde fixement dans un miroir. J'ai toujours trouvé que les yeux des gens changeaient lorsqu'ils avaient traversé un gros drame. Ils sont étrangement sombres, même en face d'une lumière vive.

— Trouves-tu ?

Je tourne la tête et fais un sourire entendu à Sébastien.

— Merci d’être là pour moi dans tout ça, je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

C’est maintenant à son tour de me faire un sourire entendu, le genre qui remplace les mots. Parfois, ces derniers sont superflus. Dans le fond de mon cœur, j’ai toujours su qu’il serait éternellement là s’il m’arrivait quoi que ce soit. Il y a des gens comme ça qui ne peuvent pas simplement croiser ta route et sortir du paysage. À la seconde où ils entrent dans ta vie, ils sont là pour y rester, comme des amis-tatouages.

— Hey, as-tu eu des nouvelles de ta cousine ? Je l’ai textée ce matin pour des trucs d’assurances et elle ne me répond pas.

— Oui, elle est avec Antoine. Il ramenait les filles de Québec aujourd’hui jusqu’à la fin de semaine. Je pense qu’il va aller visiter des maisons dans les alentours.

Sébastien fixe la route, mais je vois dans son regard que la situation le désole.

— Ils vont bien, Sébas, inquiète-toi pas pour eux.

— Je peux juste pas croire qu’ils se séparent. On dirait que toutes mes illusions sur la vie de famille viennent de se briser.

Sébastien marque un bon point. Noémie et Antoine étaient tellement amoureux quand ils se sont rencontrés. Le genre de passion que tout le monde rêve de vivre un jour. Elle n’avait pas vraiment eu de chum sérieux depuis Sébastien et c’est sûr qu’aucun gars n’avait le *guts* de l’approcher avec un *ex-chum-meilleur-ami-partner* toujours dans son sillage. Mais, avec Antoine, c’était différent. Il n’était pas insécure, il était solide. Assez solide pour une fille comme Noémie. Il faut être fort pour sortir avec une personne capable de réussir tout ce qu’elle entreprend. Sérieusement, depuis le jour où elle a décidé d’abandonner ses études d’esthéticienne pour suivre ses rêves, je pense que je ne l’ai jamais vue échouer quoi que ce soit. Elle a eu son diplôme de graphisme, elle a fait le tour de l’Europe comme elle le voulait, obtenu les jobs de ses rêves puis racheté le Café Tao. Quand Antoine et elle se sont rencontrés, on aurait réellement dit un coup de foudre. Il y avait littéralement un petit truc magique entre eux. J’ai

l'impression maintenant que cette magie a un peu fait office de poudre aux yeux et, qu'avec le café et l'arrivée des jumelles, ils n'ont peut-être jamais réellement appris à se connaître. Par contre, leur amour était un vrai bonheur à voir aller de l'extérieur. Leurs emplois de rêves, le super duplex style moderne industriel, les deux plus belles petites filles du monde entier, etc. J'ai réellement cru que ça durerait toujours, mais, l'été dernier, j'ai commencé à voir des changements subtils s'opérer chez ma cousine et ça m'a inquiétée un peu. Je ressentais des parcelles de son tracassé, mais je pensais simplement qu'elle était hyper fatiguée, tout le monde l'aurait été avec le train d'enfer qu'elle menait. Il faut croire que je suis finalement passée à côté de quelque chose de beaucoup plus gros...

— Hey, Kariane, j'ai comme un truc à te dire que j'ai jamais dit à personne pis on dirait que j'ai besoin d'en parler.

Surprise, je me redresse sur mon siège. Sébastien a le regard soudé sur la route, comme un peu figé.

— Vas-y.

— Ben, à l'automne, j'ai remplacé Noémie sur sa fin de semaine au café parce qu'elle devait aller au spa avec Ève. Pis, à genre 3 h du matin, elle m'a appelé en pleurant pour que j'aille la chercher dans un bar.

— Ève pouvait pas la ramener ?

— En fait c'est ça, Ève était pas là...

— Okay ? Et après ?

— Elle était toute seule dans un bar du quartier gai et elle n'a jamais voulu qu'on en reparle.

Bien que je trouve cette nouvelle étrange, je me dis qu'il y a sûrement une explication logique à tout ça.

— Elle est sûrement sortie avec des amies et elles sont parties plus tôt qu'elle. Ça peut arriver à tout le monde, non ?

— Ben, le plus étrange c'est que quand Antoine est venu au café avec les jumelles, il lui a demandé si elle avait pu relaxer dans sa fin de semaine de filles et elle lui a répondu qu'elles s'étaient couchées tôt et qu'elles

n'étaient pas sorties de l'auberge. J'étais super mal à l'aise, mais j'ai rien dit sur le coup. Penses-tu que Noémie trompait Antoine ?

Effectivement, la situation porte à confusion. J'avoue que j'ai de la difficulté à croire que Noémie ait pu tromper Antoine, c'est tellement irréaliste pour moi. Je sais qu'ils ont traversé des passes difficiles, mais je connais Noémie mieux que personne et je ne l'imagine pas infidèle une seconde.

— C'est effectivement vraiment étrange. As-tu demandé à Ève ?

Je vois du coin de l'œil que Sébastien rougit. C'est tellement drôle, même après des années, il n'est toujours pas capable de parler de son ex comme si de rien n'était. Je pouffe de rire. Sébastien s'applique fortement à ne pas me regarder pour ne pas rire lui aussi.

— T'es vraiment bébé lala. Il va falloir que tu te ressaisisses parce que tu vas devoir côtoyer Ève pas mal dans les prochaines années, tu sais, quand tu vas être le parrain de mon bébé.

Sébastien stationne la voiture abruptement et me regarde avec un sourire étiré jusqu'aux oreilles qui laisse paraître beaucoup plus de dents que nécessaire. Il me prend dans ses bras et tente de camoufler un petit trémolo dans sa voix.

— Je vais faire une maudite bonne job de parrain, je te le promets.

Il n'avait pas besoin de me promettre quoi que ce soit, je savais qu'il serait toujours là pour mon enfant, comme il l'avait toujours été pour moi. Je n'ai pas hésité une seule seconde quand est venu le temps de choisir le parrain et la marraine de bébé-lune. Il était écrit dans le ciel que ce serait Noémie et Sébastien. Nous nous serrons longuement dans nos bras dans l'accotement insipide d'un quartier résidentiel tout aussi insipide de Saint-Jérôme. Par contre, notre moment, lui, n'a rien d'insipide. Il est comme entouré de particules d'or. Cet instant présent est l'aboutissement d'une amourette déchue puis d'une amitié sincère qui n'a cessé de grandir au fil des ans. C'est exactement à notre image. C'est parfait.

Nos deux cellulaires vibrent en même temps. Sébastien prend le sien et lit à voix haute le message texte :

Noémie : *Allo vous deux ! Est-ce qu'un de vous pourrait garder les filles une nuit cette fin de semaine ? Je vais à une retraite de yoga à Rivière-Rouge.*

Sébastien et moi nous regardons, éberlués. Nous prononçons à l'unisson :

— Une retraite de yoga !?

## **Noémie**

Alors que je prépare mon sac pour partir à la retraite de yoga, j'en suis encore à comprendre comment j'ai bien pu en arriver là. Sérieux, je fais deux cours de yoga en trente ans et je pars en retraite alors que je suis en pleine séparation et que j'ai 2000 trucs à gérer maintenant que la reconstruction du café est commencée. Si un jour je retourne voir la fameuse Florence, faudrait vraiment que je lui parle de mon intense propension à faire des choix absolument anarchiques. Seba et Agathe me regardent faire mes valises, belles comme le jour avec leurs pyjamas assortis et les cheveux tout emmêlés du matin.

— Où tu pars, maman ?

— Je vais dans un chalet faire du yoga mes amours. Matante Kariane va venir dormir à la maison avec vous et papa va être de retour demain.

— Toi aussi tu vas être revenue demain ?

Je prends une grande inspiration tout en essayant d'avoir l'air le plus zen et normale possible devant leurs quatre petits yeux perçants.

— Non, maman va revenir dans quelques jours. Vous allez rester à la maison avec papa.

Je caresse leurs belles tignasses châtaines. Leurs cheveux sont tellement doux, ma mère me dit qu'ils sont comme les miens enfant, mais plus foncés. Elles ne cessent de m'observer.

— Maman s'excuse les filles si elle n'a pas beaucoup été là pour vous ces derniers temps.

Leurs sourcils se froncent à l'unisson. Je semble avoir dit quelque chose qu'elles ne comprennent pas et Seba me répond le plus simplement du monde :

— Ben non maman, t'étais toujours là, t'étais toujours sur le divan.

Et elle se lève et quitte la pièce, l'esprit libre comme le vent. Agathe m'observe encore, pensive, alors que je souris en regardant sa sœur s'éloigner.

— Est-ce que tu vas recommencer à sourire comme avant maman ?

Je la prends dans mes bras et les larmes me montent aux yeux. Ma belle petite puce d'amour, si sensible et vive. J'ai l'impression d'avoir raté une année de leurs vies, de ne pas avoir vu à quel point elles avaient vieilli ces derniers mois.

— Promis, ma belle amour.

Je l'embrasse très fort sur la tête pendant que mes larmes silencieuses roulent dans ses cheveux.

Comment ai-je pu oublier de les regarder grandir ?

Elle m'embrasse sur la joue et part rejoindre sa sœur au salon pour écouter Passe-Partout, encadrées l'une dans l'autre devant la télévision comme à leur habitude. Je réalise que, pour elles, aucun tsunami ne s'est abattu sur leur monde. Elles ont un père qui les aime, une mère qui fait de son mieux, un parrain, une marraine et des grands-parents qui les adorent. Et surtout, elles ont Passe-Partout. Aucun séisme, aucune tempête... elles sont au jour un de leur vie, comme chaque matin quand le soleil se lève. Tout est encore à dessiner dans leur monde. Toute la culpabilité que je ressens envers elles, en fait, elle part de moi... juste de moi. Aujourd'hui, je fais le vœu pieux de faire partie des couleurs aquarelles qui colorent leur univers, seconde après seconde. Antoine et moi, on se redressera ensemble, même séparément, et nous continuerons de leur offrir le meilleur de nous, parce qu'elles n'ont besoin que de ça au fond. Elles ne demandent rien d'autre.

Un éclat de soleil traverse la fenêtre et illumine la pièce. En voyant les pantalons de yoga étalés sur le lit, je reviens sur terre et je réalise à nouveau

dans quoi je me suis embarquée.

La maudite retraite de yoga.

Tout ça a commencé avec un texto ben excité de Ève qui me dit qu'elle fréquente un gars depuis quelques semaines et, que pour lui faire une surprise, il a réservé un chalet pour la fin de semaine. J'étais vraiment contente pour elle pis sa petite romance me faisait du bien à l'âme. C'est là que j'ai baissé ma garde.

*Ève : Dans le fond, je m'étais inscrite pour une petite fin de semaine de chalet avec le club de yoga, c'est payé, toute. C'est super relax, je suis allée l'an passé. Je pense que ça te ferait du bien avec tout ce que tu traverses actuellement. Je pourrais donner ton nom pour prendre ma place ? C'est dans un petit camp dans le bois à Rivière-Rouge, pas de réseau, rien. J'ai essayé de récupérer mon argent, mais c'est non remboursable alors je te l'offre.*

Sans le savoir, je pense que je cherchais une façon de ne pas croiser Antoine quand il reviendrait à la maison et que ce serait à moi de partir quelques jours chez mes parents pour qu'il passe du temps avec les filles. C'est pas super mature de ma part, je le sais. Pour l'instant, c'est la meilleure façon que nous avons trouvée pour ne pas trop chambouler les jumelles dans toute notre réorganisation, mais j'angoissais à l'idée de nous retrouver ensemble, devant les filles. C'est tôt, j'ai encore besoin de décanter de tout ça et l'idée d'Ève m'a semblé parfaite sur le coup. Au pire, je me suis dit que je sauterais les une ou deux petites séances de yoga pendant le week-end pis l'affaire serait *ketchup*.

L'erreur.

Dès que j'ai dit oui, Ève a fait transférer son inscription à mon nom. J'ai reçu, dès le lendemain, les documents pour la retraite incluant la liste des effets personnels, l'horaire et les indications pour me rendre au chalet. Il ne me restait que 24 h pour me préparer, j'ai donc trouvé un plan gardiennage pour les filles en deux temps, trois mouvements. Après des années à gérer des jumelles, un chum à l'horaire atypique et un café ouvert sept jours par semaine, j'avais l'habitude de réorganiser nos vies sur un 10 cents. Ce n'est

qu'après avoir fait tout ça que j'ai ouvert la grille horaire de la fin de semaine.

« Retraite de yoga – féminité et déesse intérieure »

La seule chose que j'ai réussi à prononcer c'est :

« Osti, c'est sûr qu'elle me niaise. »

J'ai texté Ève, hors de moi, mais mes messages sont restés sans réponses. J'ai regardé sa localisation dans mon téléphone et il semblerait bien que madame ait pris la 40 en direction *fucking* opposée de moi pour sa fin de semaine d'amoureux pendant que moi je vais me taper le sermon des chakras pis de la petite fille intérieure. Sorcière. Ce qui me fâche encore plus, c'est qu'Ève a fait ça le plus innocemment du monde sans même se rendre compte à quel point ça me met à l'envers. C'est probablement la personne la moins machiavélique que la terre ait portée, mais j'ai presque autant envie de parler de féminité avec une gang de matantes que de me faire hara-kiri avec un vieux tire-bouchon rouillé.

Du vin. OUI.

Il faut du vin.

Je mets trois bouteilles de rouge dans ma valise, savant calcul pour les trois jours que j'ai à passer là-bas. Bon, le troisième se termine à midi mais on n'est jamais trop prudente. Vaut mieux prévenir que guérir et comme j'ai l'impression de prendre la route vers une rustique salle de torture sans *Wi-Fi* en pleine nature, aussi bien être équipée. Je finis de boucler ma valise qui pèse maintenant trois tonnes et je m'apprête à descendre tant bien que mal les escaliers avec mon cellier sur roues quand je remarque une chemise d'Antoine sur le sol, près de la salle de bain. Elle a dû tomber quand j'ai descendu le linge sale ce matin. Je la prends et je la porte à mon visage, sans m'en rendre compte. J'emplis mes poumons de l'odeur de cet homme que j'ai aimé tellement fort et d'une façon si vive, si pure. En fait, c'est tragique quand on pense à ce qu'il va advenir d'une histoire d'amour qui aurait dû être éternelle, grandiose. Quand j'y réfléchis, il me semble clair que j'ai souvent oublié de le regarder, lui aussi. J'ai oublié de voir l'homme qu'il était, avec ses besoins et qui il devenait jour après jour depuis ces cinq

dernières années. Je réalise également que pendant les derniers mois, j'ai tellement nagé fort pour garder la tête hors de l'eau que j'ai oublié de visualiser le lac, les gens qui s'y baignaient avec moi, mais surtout ceux sur le quai qui essayaient tant bien que mal de me lancer des bouées de sauvetage. Pendant ce temps-là, moi je ne faisais que retenir mon souffle, encore et encore. C'est ça le problème quand on est cruellement indépendante... On finit par penser que de recevoir l'aide des autres est un signe de faiblesse. Et on coule. J'ai déjà lu quelque part que ce n'était pas en tombant dans l'eau qu'on se noyait, mais bien en y restant. Je pense qu'aujourd'hui j'en comprends réellement le sens. Pour Antoine, je pense qu'il a fini par tomber avec moi et qu'on a sombré, tranquillement, sans même nous en rendre compte. À un moment, je crois qu'on a peut-être été l'oxygène l'un de l'autre, mais plus depuis longtemps...

Après avoir songé quelques secondes à mettre la chemise d'Antoine dans ma valise pour pouvoir la humer à ma guise pendant ma retraite, je me résigne finalement à la déposer. Je dois sortir de ma douloureuse nostalgie et continuer de me préparer pour partir à Rivière-Rouge. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il serait advenu de nous deux si nous n'avions pas eu d'enfants. Bien sûr, le jeune couple flamboyant que nous étions à l'époque était comblé de cette nouvelle et je crois que nous ne nous sommes jamais posé de questions à partir du moment où nous avons vu apparaître les deux petites barres roses sur le test de grossesse. C'était ce qui devait arriver, pour le meilleur et pour le pire. Le problème avec cette expression maudite, c'est que quand on la dit, on est généralement dans le meilleur en ne pensant jamais que le pire pourrait réellement nous atteindre. *Somewhere over the rainbows*. La semaine passée, Antoine m'a dit qu'il était convaincu que si nous n'avions pas eu d'enfants, je serais partie depuis longtemps. J'ai fait une chute de 4000 étages quand il m'a dit cela, car je n'avais jamais réalisé qu'au fond, il avait peut-être raison. Peut-être que notre relation se serait essoufflée d'elle-même aussi rapidement et de façon aussi fulgurante qu'elle avait commencé.

Peut-être.

On ne le saura jamais.

Quand Antoine m'a dit qu'il n'avait plus la force de continuer à espérer qu'un jour notre relation serait différente, je n'ai pas cherché à le retenir. Je ne pense pas qu'il le souhaitait de toute façon. Je pense qu'aussi difficile que ce soit à admettre, nous avons tous les deux compris depuis un moment que la fin de notre relation était inéluctable. Tout ce qui nous restait à faire, c'est d'assurer la plus belle des transitions vers nos nouvelles vies de parents séparés pour que les filles en soient le moins possible affectées.

Au fond, ce sont elles, notre plus belle histoire d'amour.

*Toc-toc-toc.*

À peine ai-je le temps de relever la tête que Kariane entre avec une Akéla complètement survoltée à la vue de ses deux nouvelles meilleures amies de quatre ans. Les filles sont au comble de la joie d'avoir un compagnon poilu pour les vingt-quatre prochaines heures et je soupçonne Kariane d'être ben contente de prendre une pause de l'énergie débordante de sa chienne qui sera littéralement vidée après avoir passé quelques heures avec les jumelles. Kariane me dit :

— Ouff, elle a de l'énergie, hein.

— Tu t'imaginais quoi ? Tu adoptes un chien dont tu as rêvé pendant des lunes et qui semble être ton espèce d'alter ego canin pis tu pensais que ça serait un long chemin tranquille ? Je te trouve ben naïve, fille.

Elle me fait la grimace. Moi, je la prends par l'épaule et lui donne un gros bec sonore sur la tempe. Nous regardons les filles jouer avec Akéla et nous nous extasions devant le tableau qui se dessine devant nous. Pour ma part, j'ai l'impression de revivre un petit peu en voyant mes filles aussi heureuses et Kariane, elle, est dopée aux hormones de femme enceinte. Je lui dis :

— Imagine, dans quelques mois, il y aura une nouvelle petite bestiole dans le lot.

Elle sourit, mais son regard se voile légèrement.

— Qu'est-ce qu'il y a, Kariane ?

Je vois que les mots restent coincés dans sa gorge.

- Tu m'inquiètes, le bébé va bien ?
- Oui, oui. Le bébé va super bien.
- Ben voyons, qu'est-ce qu'il y a alors ?
- C'est José ...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 16

## Kariane

Les filles sont couchées. Excellente nouvelle, j'ai réussi à laver, nourrir et endormir deux fillettes complètement survoltées et tout le monde a survécu. J'espère que c'est bon augure que je m'en sortirai avec un bébé.

Seule.

Peut-être même 52 semaines par année.

Noémie ne voulait plus partir ce matin quand je lui ai parlé des nouvelles que j'avais reçues de José. En même temps, rien ne pouvait me changer davantage les idées que de passer deux jours avec mes filleules. C'est définitivement le meilleur remède de grand-mère aux gros chagrins qui restent pris de travers dans le cœur. J'ai monté un petit lit entre les deux lits simples des filles afin de passer la nuit en plein centre d'elles, de m'en imprégner. Je me disais qu'après avoir travaillé dans des camps de réfugiés et des campements de brousse, je pourrais facilement dormir sur un lit de camp, mais ma bedaine de troisième trimestre n'est pas en accord avec cette décision et me rappelle cruellement que ça fait mal dans le dos d'être *wild* quand t'es enceinte. Résultat : j'ai deux petites ronfleuses et une boule de poil assoupies à mes côtés et moi j'ai les yeux grands ouverts sur la pleine lune dehors. Je pensais me sauver des constantes pensées qui tournent en boucle dans ma tête en me blottissant dans l'univers des jumelles, mais l'insomnie m'a rattrapée.

Je me rejoue la scène encore et encore. J'entends les petits coups à la porte, effacés, pas sûrs d'eux. Je revois Akéla dresser ses oreilles, prête à combattre n'importe quel monstre qui pourrait s'approcher pour nous défendre, bébé-lune et moi. Elle est toujours en train de sentir mon ventre et de se coller la tête dessus. Je sais qu'elle est déjà aussi attachée que moi à la petite boule de vie qui y grandit de jour en jour. Je vais ouvrir la porte et je trouve les parents de José de l'autre côté, les traits tirés. On dirait qu'ils

n'ont pas dormi depuis deux vies, mais ils feignent bientôt un sourire, comme s'ils tentaient de me faire croire qu'une bombe n'était pas en train de se préparer à exploser au-dessus de ma tête, au-dessus de nos têtes. Diane me sourit, les yeux remplis de larmes, mais étincelants à la fois.

— Wow, que tu es belle Kariane.

Je reste figée dans le cadre de porte, comme si je me refusais à les laisser entrer. L'instinct de survie ne trompe jamais.

— Est-ce qu'on peut entrer une minute ? On t'a amené quelques petits trucs pour le bébé.

J'aime sincèrement les deux personnes qui se trouvent devant moi et je sais que je devrais les laisser entrer, mais mon corps tout entier refuse de s'exécuter. Je reste impassible dans la porte, une statue de glace. Mon père arrive au même moment derrière moi et brise la froidure de ce moment.

— Ah ben ! De la grande visite. Entrez !

Ils passent devant moi qui reste impassible dans le cadre de porte. Bientôt, je sens une main douce qui fait une légère pression sur ma nuque. Manon me regarde dans toute sa bienveillance.

— Viens, je suis avec toi.

Après quelques formalités de base sur la température et tout, je vois bien que quelque chose cloche dans le non verbal des parents de José et qu'ils ne sont pas venus de Montréal sans appeler pour venir porter deux-trois grenouillères qui ne feront pas avant des mois à un enfant pas encore né. L'angoisse monte, mais je n'arrive pas à ouvrir la bouche tant j'ai un mauvais présage. Manon sent que ma tension est en train de monter et elle me dit doucement :

— Ça va Kariane ? Tu es toute pâle. Veux-tu t'asseoir un peu ?

Les parents de José me regardent, tout aussi pâles que moi. Je plante mon regard dans les leurs et dit :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Ma belle-mère éclate en sanglots et mon beau-père la prend dans ses bras. Lui qui n'est pas un homme de mots ou d'émotions se retrouve donc à être le pilier de cette situation hautement délicate. Il laisse échapper ces mots, entre deux soubresauts de larmes de sa femme :

— José vient d'être réhospitalisé en psychiatrie.

Je ne sais pas si c'est vraiment possible, mais je ne me souviens pas avoir ressenti d'émotion sur le moment. Rien, *niet*. Désert émotionnel. Je me souviens que tout le monde autour de moi était émotif. Certains pleuraient et d'autres me regardaient, prêts à rattraper au vol les petits morceaux de moi qui menaçaient de se briser de part et d'autre, mais rien ne s'est produit. Je ne pense pas avoir été sous le choc non plus, honnêtement. Je n'ai simplement rien ressenti. Peut-être que l'information est restée prise dans la partie du cerveau responsable de l'analyse et du décodage et que la section qui s'occupe de transférer ça en émotions à juste dit : « Euh non, ça va, on vous le laisse. C'est comme trop complexe pour nous pis on est *understaffed*. » N'empêche que les minutes qui ont suivi sont floues pour moi, peu de paroles, beaucoup d'étreintes et de promesses d'être là les uns pour les autres, ce genre de choses qui se passent et qui se disent quand deux familles s'unissent sous le même drame. Mais moi, je n'étais présente que de corps pendant tout ce temps. J'étais un peu comme une urne sur une cheminée. Une présence symbolique. Avant de partir, Diane m'a appelée dans le portique d'entrée. Elle m'a remis une lettre en m'expliquant qu'elle l'avait trouvée dans les vêtements de José au moment où il a été réhospitalisé. Elle soupçonne qu'il allait passer à l'acte pour une deuxième fois, mais elle n'en est pas certaine. N'empêche que la lettre m'était adressée et qu'elle ne voulait pas trahir son fils en la lisant, même si cette lettre lui aurait probablement apporté certaines des réponses qu'elle cherchait tant. Je la voyais dans ses yeux, toute sa douleur de mère qui voit souffrir son enfant. Ce même enfant qu'elle a mis au monde et à qui elle a tenu la main pour traverser chaque intersection de vie. Elle m'a regardée une dernière fois dans les yeux avant de tourner les talons et de partir vers sa voiture d'un pas chancelant.

À son départ, je me suis effondrée dans mon lit et j'ai posé la lettre de José sur un oreiller, de son côté du matelas. Peu importe

sur quel continent nous avons dormi dans les douze dernières années, José a toujours dormi du côté gauche du lit, même dans les hémisphères inverses. Il me disait qu'il était humainement impossible pour lui de s'endormir s'il n'était pas du bon côté du lit et moi je lui répondais que c'était dans sa tête tout ça et qu'il avait fini par tellement se le répéter qu'il s'y était conditionné. Il comparait le tout à de la torture et même quand on avait des lits de camp côte à côte, il faisait une crise de bacon pour avoir celui de gauche. J'imagine que sa notion de ce qui représente de la torture serait bien différente aujourd'hui et qu'il accepterait même de dormir à droite du lit si ça pouvait lui donner un peu de répit, dans le tourbillon incessant de ses idées noires et destructrices. Si seulement j'avais accès à tout ce qui se passe dans sa tête, il me semble que je pourrais prendre une petite partie de tout ce qui est horriblement laid et lui laisser que les belles idées pour qu'il puisse fleurir encore et qu'il revienne à lui. Il pourrait être là pour élever notre enfant et faire de belles faces souriantes sur les photos de famille prises aux pommes ou sur une botte de foin dans un champ de citrouilles d'automne. J'imagine que le pire quand on est atteint d'un trouble de santé mentale comme José, c'est d'être conscient que la prison se trouve dans notre tête, qu'il n'y a pas de gardien et que les portes ne sont pas barrées, mais d'y rester enfermé quand même malgré tous les efforts qui sont faits pour en sortir... un espèce de labyrinthe sans fin, juste des culs-de-sac.

Je me suis assoupie en regardant la lettre posée sur la taie blanche comme la neige du Nunavut avec l'impression que plusieurs vies s'étaient écoulées depuis le moment où nous avons posé les pieds dans le Grand Nord, il y a environ un an. Je ne peux m'empêcher de penser que je suis responsable de tout ça, qu'en m'entêtant à prendre ce contrat, j'ai précipité l'homme que j'aime dans un abysse sans fond duquel il peine maintenant à sortir. Après tout, c'est peut-être même de ma faute si mon enfant risque de grandir sans père et avec une mère qui n'est plus en mesure de ressentir aucune émotion. Froide, froide, froide.

Quand je me suis réveillée, il faisait sombre et la maison était calme. Mon père et Manon travaillaient cette nuit et ils n'avaient sûrement pas voulu me réveiller avant de partir vu la journée éprouvante que nous avons vécue. Je suis descendue à la cuisine avec la lettre de José toujours cachetée

au creux de ma main et je me suis assise à la table de cuisine. J'ai pris la place où ma mère avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'elle était encore en vie. Je me souviens l'avoir vue tellement de fois, en pleine nuit, assise exactement à cet endroit alors qu'elle était au beau milieu de ses traitements pour le cancer et que l'insomnie la rongait presque autant que sa foutue maladie. Je comprends seulement aujourd'hui qu'elle a dû passer des nuits blanches à anticiper le pire, tout en essayant de faire la paix avec la situation. Je sens que je suis exactement à ce même croisement moi aussi et je me rassure de voir plusieurs émotions reprendre momentanément vie en moi. Je me sens nostalgique en revoyant l'image de ma mère à la table, mais je suis aussi extrêmement inquiète pour José qui traverse actuellement un enfer sans nom dans lequel je ne peux que lui offrir du soutien alors que je voudrais pouvoir faire tellement plus. Je sens aussi de la gratitude quand je pense à tous les gens qui gravitent autour de moi pendant que le centre de mon univers *spine* vers cet enfant qui arrive tellement bientôt. C'est beau, c'est comme si tous les astres d'un même système solaire réorganisaient d'un coup leur centre d'attraction et se mettaient à graviter autour d'une toute nouvelle étoile. Mon soleil. J'ai déposé la lettre de José à cette place qui reste toujours vide autour de la table quand nous mangeons ensemble, avec mon père et Manon. Comme si c'était sa place. J'ai regardé l'enveloppe frêle, mais elle me renvoyait plutôt l'image d'un coffre fermé à clé sur un lourd secret. Je la regardais comme Pandore devait regarder cette fameuse jarre qui contenait tous les maux de l'humanité juste avant de se décider à l'ouvrir. Je savais que je finirais par l'ouvrir moi aussi, mais je ne suis pas aussi dupe qu'elle sur les ravages que ces mots feront assurément en moi...

Je sors de ma contemplation de la lune et me tourne difficilement sur le côté dans mon petit lit de camp. Soudain, le cœur me fait trois tours dans la poitrine. Deux petites billes noires et brillantes me fixent dans l'obscurité et j'ai d'un coup autant peur que quand Marc m'avait fait croire que mes poupées me regardaient dormir la nuit quand j'étais petite. Tout à coup, les deux petites billes s'éteignent avant de se rallumer, guettant quelque chose dans le noir.

— Agathe ?

Les petites billes se referment à nouveau.

— Tu dors pas ma puce ?

— Non.

— Viens, on va aller boire un lait chaud. On va laisser Seba dormir.

Nous sortons de la chambre sur la pointe des pieds vers la cuisine, main dans la main Agathe et moi, comme deux petites voleuses ayant peur d'être prises sur le fait. Le plus drôle, c'est que j'en viens à oublier que c'est moi l'adulte et qu'aucun parent ne va me gronder s'il me prend à descendre les escaliers en pleine nuit. Dans la cuisine, ma nièce s'assoit sur un tabouret pendant que je fais chauffer du lait dans un petit chaudron. Au moment où j'ajoute une pincée de cannelle dedans, je regarde Agathe toute ébouriffée de sa demi-nuit et je lui dis :

— Je mets une pincée de poudre de dodo dedans. C'est ma maman qui m'a appris la recette. On va bien dormir après ça, tu vas voir.

Ses deux belles grandes billes sont maintenant illuminées par le clair de lune. Elle a les mêmes yeux que sa maman. Ma nièce reste drôlement tranquille et m'épie pendant que je prépare nos tasses de lait chaud. Je m'y consacre tel un rituel sacré. Je dépose finalement une tasse devant elle.

— Attention ma puce, c'est chaud.

— Matante Kari, comment il s'appelle le bébé dans ton ventre ?

Surprise, je lui réponds la première chose qui me passe par la tête.

— Bébé-lune.

Agathe hausse les épaules et prend une petite gorgée dans sa tasse de la reine des neiges.

— C'est un beau nom.

Je dépose ma tête sur la sienne, chacune assise sur notre tabouret de l'îlot de cuisine.

— Papa va vivre dans une autre maison.

Je passe un bras autour de ses petites épaules de grande fille de bientôt cinq ans pour lui souligner ma présence bienveillante dans sa petite tempête.

— Je sais, ma cocotte. Mais papa et maman vont continuer à vous aimer fort tous les deux. Vous le savez, ça ?

Elle ne dit rien et continue à boire son lait chaud avec le plus grand sérieux du monde. Elle a aussi hérité du caractère de Noémie, c'est plus qu'évident. Elles ont beau être jumelles et avoir les mêmes yeux, la façon dont Seba pose les yeux sur le monde m'a l'air davantage teintée de l'optimisme d'Antoine, de sa légèreté. Agathe, elle, voit le monde d'une façon plus pointue, plus sensible. Puissent-elles toujours affronter le monde à deux, pour pouvoir se tenir la main et s'équilibrer dans chaque tempête. Comme pour la rassurer, je lui souffle à l'oreille :

— Tu sais, bébé-lune aussi son papa va vivre dans une autre maison quand il va arriver au monde.

— C'est vrai de vrai ?

— Oui, c'est vrai de vrai.

Ironiquement, ses yeux s'illuminent à cette idée. C'est comme si elle la trouvait normalisante et qu'elle pouvait s'identifier à elle. Je vois sa petite tête se creuser pendant que je détaille son visage. Je me demande si son cousin ou sa cousine lui ressemblera, s'il/elle aura sa profondeur, le sourire facile de sa sœur, leurs beaux cheveux châtain clair. Elle se met à bâiller lourdement.

— Matante Kari, je pense que la poudre de dodo fonctionne.

Je la recouche dans son lit et je redescends m'asseoir à l'îlot de cuisine. Je sors la lettre de José de mon sac et je la fais tourner dans mes mains, encore et encore.

Ma boîte de Pandore.

**Noémie**

Je gare ma voiture dans le stationnement du chalet après une heure à avoir tourné en rond dans le bois parce que mon foutu GPS ne captait pas dans cette forêt profonde et dense. Je suis surprise de voir qu'il n'y a qu'une seule autre voiture dans le stationnement et qu'elle porte une immatriculation commerciale. J'étais certaine d'être la dernière arrivée avec les mille détours que j'ai faits. Je relis encore une fois l'adresse sur l'affiche et je regarde le chalet en bois rond massif qui se dresse entre moi et le lac. Il n'y a aucun doute, il ne doit pas y avoir vingt-huit *Pavillons des mésanges* dans ce trou perdu.

Seigneur.

Je prends tout mon attirail et ma valise de trois tonnes et je monte péniblement les escaliers extérieurs vers la porte d'entrée. Au moment où j'atteins le point culminant de ma montée, la porte s'ouvre à la volée devant moi sans que j'aie eu le temps d'atteindre la poignée. Je perds l'équilibre en essayant de ne pas échapper mon tapis de yoga, mon traversin et le reste de mon chargement et je me retrouve en position semi-accroupie dans la dernière marche des escaliers. Une grosse voix s'élève dans la porte et j'ai de la difficulté à regarder mon interlocuteur, aveuglée par le soleil de cette fin d'après-midi.

— Madame Ouellette ?

Je tente de faire un pare-soleil de fortune avec ma main presque libre pour pouvoir regarder mon interlocuteur. Il a une grosse barbe. J'espère que ce n'est pas lui la déesse intérieure sinon je déclare forfait.

— Elle-même, dans toute sa grâce.

L'inconnu m'aide à me relever.

— J'ai essayé de vous joindre tout l'après-midi. La retraite de yoga est annulée. La professeure s'est coupé le tendon de la main en coupant un avocat.

— Oooooon.

C'est la seule chose que j'ai réussi à prononcer. Je pense que je suis encore un peu sous le choc de ma quasi-chute d'équilibriste déséquilibrée dans les escaliers. Cette fois, je laisse tomber tout mon chargement par

terre, lourdement. J'abandonne. Je suis submergée d'émotions. La moitié de mon attirail fout le camp en bas des escaliers. Je suis seule au milieu de nulle part et je me sens extrêmement désarmée face à la vie. Je réalise seulement à ce moment que je me sens réellement incapable de voir Antoine demain et que l'idée de devoir rentrer chez nous de façon prématurée me terrorise. J'éclate en sanglots, comme les jumelles quand je leur dis que toutes les assiettes bleues sont au lave-vaisselle et qu'elles ne peuvent ABSOLUMENT PAS s'imaginer manger dans quelconque autre vaisselle. Le drôle de monsieur barbu me dévisage, mais je n'en ai honnêtement rien à foutre.

— Comme j'ai dit à l'autre fille en haut, le chalet est déjà payé et le traiteur a déposé tous les trucs dans la chambre froide avant que la professeure appelle pour se décommander. Ça ne me change rien si vous voulez rester, vous aurez juste à faire le ménage avant de partir dimanche et à laisser les clés dans la boîte aux lettres.

Je saute au cou de l'homme qui pourrait bien s'appeler Pierre, Gilles ou Jésus sans que ça change quelque chose pour moi. Il est visiblement mal à l'aise devant mes émotions en dents de scie et exhaustives du moment. Pour se libérer de ce moment malaisant, il prend ma valise par terre et entre dans le chalet.

— Je vais vous monter ça avant de partir, j'ai pas envie que vous vous cassiez le cou.

Je ramasse le reste de mon futoir et je le suis en courant dans les escaliers. Il dépose ma valise dans un petit dortoir de quatre lits superposés qui me fait penser aux camps de vacances où j'allais l'été quand j'étais enfant. Un sac de randonnée usé à la corde traîne dans un coin, mais je ne vois pas âme qui vive dans le chalet. L'homme-barbu-sauveur quitte les lieux avec un regard somme toute inquiet de papa-poule qui a peur de laisser ses protégées seules dans un chalet au fond d'une forêt sans réseau cellulaire. Brave homme. Je défais ma valise sur le lit, empoigne ma première bouteille de vin et pars à la recherche d'un verre quelconque pour pouvoir déposer le précieux liquide. À défaut de réenligner mes chakras de fille brisée, cette fin de semaine de retraite va assurément m'aider à décompresser de cette année qui ne finit pas. Sans cellulaire, aucun

entrepreneur ne peut m'appeler pour valider des informations pour le café et Kariane et Antoine s'occupent des filles. Cerise sur le *sundae*, je n'ai même pas à me sentir coupable d'avoir séché les séances de yoga, elles se sont séchées toutes seules. N'empêche, il me semble que c'est insultant quand un petit fruit aussi crémeux qu'un avocat te trahit comme ça, sournoisement. J'entends Annie Pelletier qui chantonne dans mes oreilles « La vie est un sport dangereux » et je ris à l'idée que mes filles ne comprendront jamais mes références culturelles des années 1990. Peut-être même que, quand elles seront adolescentes, j'aurai droit au « t'as pas rapport ! » que je lançais moi-même à ma mère à cet âge. Bientôt, je souris à nouveau parce que je réalise que c'est la première fois que je me projette en avant depuis très, très longtemps. Je trouve une tasse « Happy camper » dans la cuisine du chalet et je sors m'asseoir dans une des grosses chaises en bois sur la terrasse. Je me sens vraiment plus zen, j'aurais donc dû faire une retraite de yoga avant.

Le soleil descend tranquillement au-dessus du lac, mais je ne compte pas les minutes qui passent. Je fais le vide. Je fais le plein.

Un petit bruit plus loin attire mon attention, à l'orée de la forêt. J'ai tout juste le temps de me dire que ça serait ben le *boutte* que je meure dévorée par un ours après m'être séparée et que mon commerce ait brûlé dans la même année. J'imagine qu'il y a toujours ben un maximum au nombre de *badlucks* qui peuvent arriver à une seule personne en si peu de temps. Au moment où je saisis ce qui reste de ma bouteille de vin, prête à me réfugier dans le chalet en quatrième vitesse avec mon précieux élixir de paix intérieure, une petite tête *pink-champagne-brûlée-par-le-bleach* sort de la forêt, bottes de randonnée aux pieds. Pendant que je suis estomaquée et prête à lancer un retentissant : « *Are you kidding me* », une Katia tout sourire marche vers moi et s'assoit dans la chaise libre à côté de moi.

— Allo, Noémie. Je me demandais justement si Gérard avait réussi à te joindre finalement.

Ainsi, l'homme à la barbe s'appelait Gérard.

— Avoir su, je t'aurais attendue pour aller marcher, le sentier est vraiment super beau.

Je regarde Katia défaire ses bottes de randonnée et enlever ses bas, à l'aise comme d'habitude. J'ai toujours les yeux aussi ronds et je n'ai pas encore dit un mot. La situation m'échappe. Bientôt, elle se retourne et me dévisage, tout à coup consciente que j'ai l'air d'avoir vu un fantôme.

— Euh, tu vas bien ?

Les mêmes mots tournent en rond dans ma tête comme un manège : « Pourquoi elle ? » J'ai l'impression d'être dans une mauvaise télé-réalité et que des téléspectateurs avides d'émotions guettent le moment où je vais me mettre à hurler et où des gardiens de sécurité vont sortir de nulle part pour me faire évacuer le plateau de tournage.

« POURQUOI ELLE ? »

Comme elle me fixe toujours, je feins la normalité.

— Oui ça va, et toi.

— Super. Au début, j'étais déçue que la fin de semaine de yoga soit annulée, surtout que je suis venue en covoiturage avec un ami et qu'il est reparti avant que j'aie eu le temps de ressortir du chalet. Gérard m'a dit qu'il avait réussi à joindre presque toutes les participantes et il m'a demandé si on se connaissait. J'étais contente, je ne savais pas que tu venais.

Insupportable, cette conversation m'est insupportable. Je n'arrive tout simplement pas à comprendre comment il peut être possible que Katia ne ressente pas au fond d'elle que je la déteste purement et simplement. Il me semble que c'est effrayant tellement c'est évident. Il manque juste le panneau dans le front. Comme je suis toujours aussi silencieuse, elle soliloque comme un poupon qui babille sans se demander si sa mère l'écoute.

— Oh *nice*, tu as apporté du vin. Est-ce que ça te dérange si je t'en prends un verre ? J'ai pas pensé à amener du vin en retraite de yoga une demi-seconde. T'es vraiment forte.

Elle pousse sa *luck*.

— Les tasses sont dans la cuisine.

Elle rentre chercher elle aussi une tasse dans l'impressionnante collection de tasses dépareillées que contient le chalet. Je profite de son absence pour pousser le plus long et le plus satisfaisant des soupirs de ma vie. Sérieux, j'ai l'impression de canaliser des vibrations OM extrêmement puissantes dans ce soupir phénoménal, jusqu'à ce que j'entende un petit raclement de gorge en arrière de moi. Je serre les lèvres, je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que mon soupir n'est malheureusement pas passé inaperçu.

— J'étais juste venue voir si tu voulais un verre d'eau.

— Non merci.

Elle reste sur le pas de la porte.

— Tsé, Noémie, tu peux me le dire si je te dérange.

Ma tête crie « TU ME DÉRANGES », mais mes lèvres ne bougent pas. Je ne suis pas un monstre quand même. Elle continue.

— J'étais juste super contente de passer une fin de semaine entre femmes.

Étrangement, ses derniers petits mots amorcent un truc en moi. Je sens une espèce de bouffée de choses vraiment pas belles remonter dans mon ventre, puis parcourir ma cage thoracique jusqu'à mon cerveau. Je suis peut-être un monstre que je me dis finalement.

— C'est quoi ton maudit problème, Katia ? Sérieux, lâche-moi avec ta fin de semaine de « femmes » là. Pis on dirait que tu me suis partout, ça en devient presque inquiétant à la longue. As-tu une fixation, coudonc ?

Je me retourne pour me retrouver face à face avec une Katia qui revêt un regard vraiment très surpris, comme si elle découvrait à l'instant même que je ne l'aimais pas du tout, alors que j'avais l'impression de lui envoyer depuis des mois des signaux vraiment très clairs qu'elle me tapait sur le système. Elle n'ose plus dire un mot, elle qui a l'habitude d'être un vrai moulin à paroles. Je retombe un bref instant dans la contemplation de ses yeux bleu tanzanite, comme la première fois que mon regard a croisé le sien tellement de mois auparavant. Elle me fait un petit sourire doux et s'approche tranquillement de ma chaise, comme on le ferait avec une bête

sauvage de laquelle on a un peu peur. Lentement, elle lève un bras vers moi et sa main m'effleure l'épaule dans un geste se voulant réconfortant, j'imagine. Au lieu du soutien qu'elle m'offre, voilà que je ressens plutôt un choc électrique qui monte en moi et une très grande confusion émerge d'un coup dans ma tête. Je repense à ce rêve fait des mois plus tôt où nous étions ensemble, main dans la main et en pantalons de yoga. L'air me semble tout à coup dense, comme opaque. Je regrette d'avoir dit non à son verre d'eau et d'avoir bu presque seule une bouteille de vin rouge. Je repousse sa main d'un geste beaucoup plus brusque que nécessaire et je m'écarte d'elle afin de créer une barrière surtout psychologique entre nous. Son regard de pierres précieuses est toujours aussi doux et juvénile, mais voilà qu'il est aussi triste et gris. Comme un début de pluie pendant une belle journée de baignade l'été quand on ne sait pas trop si on doit ramasser notre *stock* ou si c'est juste une petite averse.

Sauf que là, c'est une pas pire tempête qui semble se préparer à l'horizon.

Katia tente un deuxième geste vers moi, mais je ne lui laisse pas le temps de m'approcher que je cours vers le sentier à l'orée des bois, celui par lequel elle est apparue juste avant de déclencher bien malgré elle toutes ces hostilités. Comble de l'ironie, il se met littéralement à pleuvoir comme si le ciel avait tellement ressenti ma colère qu'il s'était mis de la partie lui aussi. Les nuages déchargent toute la lourdeur entassée pendant cette journée humide et moi, au lieu de faire de même, je cours en gougounes comme une innocente dans un sentier rempli de souches et de cailloux. Je suis bonne comme ça au niveau de la gestion des émotions. Bien sûr, je ne cours pas très longtemps dans ce sentier rocailleux : j'ai toujours détesté le sport. Dommage, pour une fois ça m'aurait servi. J'entends les pas de Katia derrière moi et je voudrais bien lui crier dessus à nouveau parce que je suis vraiment frustrée qu'elle me suive malgré ce que je viens de lui dire, mais je suis pliée en deux et j'ai un point de côté. Très belle performance Noémie. Je la vois s'approcher, faisant semblant d'agiter un drapeau blanc imaginaire.

— Je viens en paix.

Je ne prends même pas la peine de relever la tête.

— Je voulais juste m’assurer que tu ne te casses pas quelque chose à courir en gougounes sous la pluie. Je m’en retourne au chalet. J’aimerais ben te faire le plaisir de m’en aller, mais mon lift ne revient que dimanche pis on est à 20 km de toute civilisation donc...

Je la regarde tourner les talons et repartir d’où elle est venue, impassible. J’attends un peu qu’elle ait pris de l’avance et je repars vers le chalet, honteuse tant de ma performance sportive que de mon attitude générale. Quand je monte finalement au dortoir, je vois qu’elle a pris ses choses et qu’elle s’est installée au fond du corridor opposé au mien. Bonne affaire. Je vais prendre une douche et je mets ce que j’ai de plus mou dans ma valise afin de me sentir le moins confortable dans toute cette lourde ambiance. Je me fais une toque mouillée sur le dessus de la tête, chose que je ne fais pratiquement jamais, puis je descends les escaliers vers la salle commune où il y a de gros fauteuils en feutre devant une cheminée éteinte. Je réalise que j’avance en âge, mais pas nécessairement en maturité. Je pense que j’utilise encore mon apparence comme une certaine barrière physique contre le monde. Malgré les horaires hautement exigeants avec lesquels j’ai jonglé dans les dernières années, j’étais toujours sur mon 31 autant au café que pendant mes journées de congé. J’avais fait moi-même tous les plans déco et marketing du Tourmen-Thé et je m’étais assurée que tout était parfait dans les moindres détails. Mes parents m’avaient bien appris l’importance plus que cruciale des apparences. J’aurais préféré qu’ils me lèguent un truc plus utile comme un don pour la musique ou *whatever*. Au lieu de ça, j’ai hérité d’une anxiété de performance chronique et d’une peur carabinée de ne jamais être assez : une assez bonne mère, assez belle, une assez bonne femme d’affaires, etc. En approchant lentement et à pas feutrés, je remarque que Katia est super concentrée dans la lecture d’un livre. Je m’assois sur le fauteuil devant elle, très mal à l’aise. Elle finit par lever les yeux vers moi et je lui fais un demi-sourire peu convaincant en agitant une deuxième bouteille de vin sortie tout droit de mon cellier de fortune. À ce rythme-là, ma valise sera tellement légère rendu à dimanche que le ténébreux Gérard serait rassuré de savoir que je ne risque plus rien dans les escaliers.

— Je viens en paix.

Elle sourit. On va peut-être réussir à faire un peu semblant que tout est normal. Dans un nouvel élan de normalité, je lui tends du vin dans une tasse brune et turquoise tout droit sortie d'une autre époque et je lui demande ce qu'elle lit. Elle me répond, mais le titre ne me dit rien du tout. Je ne me souviens pas l'avoir vu non plus dans mes dernières visites à ma librairie de quartier.

— C'est un essai féministe. Ça parle des constructions de l'amour.

Je prends une grande gorgée de vin, ne trouvant pas quoi redire. Je ne suis clairement pas la bonne candidate pour avoir une discussion à ce sujet considérant le fait que ma vie sentimentale actuelle est un vrai chaos. Nous nous faisons toujours face, silencieuses et toutes petites dans nos grands fauteuils capitonnés. Je me lève finalement d'un bond, ne pouvant plus tolérer cet espace sans mots et sans fondements.

— Bon ben, je vais te laisser lire. Si jamais tu veux d'autre vin je vais être sur le perron.

Et je quitte rapidement la grande salle pour mettre fin à ce très mauvais film muet dans lequel nous jouions.

La fin de semaine promet d'être longue.

## Chapitre 17

### Noémie

Je me réveille avec un *hangover* pas joli joli et je réalise que le dortoir n'a aucun rideau, *nada*. Je pense que c'est pour cette raison là qu'on n'amène pas de bouteilles de vin en retraite de yoga. Je rigole en me disant que si je devais faire le chien tête en bas ce matin, je m'effondrerais probablement sur le plancher tête première sans pratiquer aucun réflexe de défense. J'en suis là.

— Noémie, rigole moins fort, j'ai mal à la tête.

Mon rire reprend de plus belle quand je réalise que Katia est couchée dans le lit superposé au-dessus du mien. Je me souviens les étonnantes contorsions qu'elle a dû faire, en pleine nuit et sans lumières, pour y grimper et j'éclate littéralement de rire cette fois ce qui fait monter mon mal de tête de huit crans. Un oreiller s'envole du deuxième étage pour atterrir en plein dans mon visage au rez-de-chaussée de notre lit à deux étages avec des matelas durs comme de la roche. Je me relève péniblement de là, outrageusement décidée à lui renvoyer son projectile, mais d'un coup la tête me tourne et je me recouche aussi péniblement qu'ont été les vains efforts que j'ai faits pour me lever. Je soupire.

— *My god*, j'ai pu vingt ans.

Cette fois, c'est Katia qui rigole, mais le son est étouffé par la couverture qu'elle a sur la tête pour se protéger du rayon de soleil qui pointe directement dans ses yeux. Elle rétorque :

— C'est beau ça, deux vieilles matantes en lendemain de brosse dans des lits superposés. Très *jetset*.

Elle se lève et descend du lit en se laissant littéralement glisser mollement en bas, les pieds devant. Je suis surprise de voir qu'elle tient debout toute seule. Je suis presque jalouse de sa capacité à se porter sur ses deux pieds alors que la position assise m'a semblé inatteignable quelques instants plus tôt. Elle dit :

— Je vais dans la cuisine voir s'ils ont du café et pas juste des trucs détox de yogi. Je vais te demander de prier de toutes tes forces pour que ma quête soit un succès.

— Wow Katia, l'alcool ne te fait pas. On dirait que j'ai pris possession de ton corps, t'aimes ça d'habitude toutes ces petites herbes et infusions-là toi.

— Ouais ben pas à matin, fille. Ce matin, c'est définitivement un cas de caféine.

Elle quitte le dortoir et je l'entends descendre les escaliers vers la cuisine. J'ai encore un sourire aux lèvres. Après m'être installée sur le perron devant le lac hier soir, Katia est venue me rejoindre avec un gros sac

de couchage qu'elle a offert d'étendre de biais sur nos deux chaises pour qu'on n'ait pas froid.

— À moins que tu sois mal à l'aise là...

Je n'ai rien dit et j'ai tiré un bout du sac de couchage sur moi.

— Merci, je commençais à être gelée.

Nous avons regardé un moment le lac en silence avant que je finisse moi-même par briser cette quiétude, à mon grand étonnement. C'est sorti en un souffle.

— Je m'excuse de ma réaction quand tu m'as touchée.

Katia est restée silencieuse encore un moment, clairement sur ses gardes. J'imagine que ce devait être difficile pour elle de voir exactement s'il y avait une limite à ne pas franchir ou si tout ce qu'elle disait se retrouvait automatiquement en zone rouge avec moi. Après un moment, elle m'a quand même posé une question franche et directe.

— Est-ce que tu es mal à l'aise avec moi parce que je suis lesbienne ?

Sur le coup, j'étais offusquée. Je me disais : « Voyons donc, elle a donc ben pas rapport, on est pas dans les années 40. » Je lui ai d'ailleurs répondu une phrase probablement pas vraiment plus mature que ça. Devant ma réaction d'adolescente sur la défensive, elle a renchéri :

— Ben, si c'est pas ça... Est-ce que c'est possible que tu sois mal à l'aise en général avec les femmes ?

La première pensée qui m'est venue à l'esprit c'est qu'au final elle aimait vraiment me provoquer et que *surfer* sur des terrains glissants était son sport favori. Toujours sur le même ton excédé de fille de 15 ans qui répond à ses parents qu'elle trouve gossants, je lui ai dit :

— T'as donc ben pas rapport. Pis pourquoi tu insistes toujours sur le mot « femme » ? Voyons, on a pas 50 ans, tu peux dire fille comme tout le monde.

Elle n'a pas répondu à mes attaques. Premièrement, elle devait se dire que c'était un discours peu convaincant surtout avec le ton que j'avais

employé. Aussi, elle s'est sûrement dit qu'effectivement, la zone à haut risque de glissement de terrain était partout autour de nous. Je me suis sentie obligée de renchérir, comme dans un débat télévisé :

— En plus, je suis genre fusionnelle avec Kariane, super proche d'Ève pis j'ai deux filles. J'ai ben de la misère à comprendre d'où tu sors tes grandes idées.

Après un nouveau moment de silence, elle a amené la conversation sur un territoire que je ne pensais jamais explorer avec elle.

— J'ai une autre question un peu bizarre pour toi, tant qu'à être dans les tensions et tout. Ça fait longtemps que je me la pose.

À ce moment, j'ai prié Dieu, Allah, Bouddha et Ronald McDonald pour qu'elle ne me demande pas ce que je faisais seule dans un bar gai de Montréal une certaine nuit d'automne... TOUT, mais pas ça.

— Pourquoi tu détestes ma sœur Clara ?

Ouff. À côté de mes appréhensions, sa question m'est apparue comme un voyage dans le sud. Je n'avais même pas besoin de réfléchir.

— Ta sœur est sortie avec ma cousine quand on avait genre 17-18 ans et elle lui a brisé le cœur, littéralement. On aurait même dit qu'elle y prenait plaisir, genre continuellement.

J'ai vu que Katia était pensive, mais moi je prenais un vilain plaisir à vider mon sac alors que je me retenais depuis des mois de le faire, en fait depuis la seconde même où Sébastien m'avait annoncé que Clara et elle voulaient racheter le café. Alors j'ai continué :

— Elle l'a plantée là dans l'Ouest canadien alors qu'elles devaient rentrer au Québec ensemble et elle ne lui a jamais redonné de nouvelles après. Y'a fallu que je ramasse la personne que j'aime le plus au monde à la petite cuillère pis c'était à cause de ta sœur.

Bon, c'est sûr que j'en beurrerais peut-être un peu épais. C'est vrai que Clara n'était pas particulièrement gentille avec Kariane quand elles sortaient ensemble, mais à cette époque, ma cousine traînait depuis un moment un baluchon de tristesse par-dessus son épaule peu importe où elle

allait. N'empêche, Clara avait été le catalyseur de tout ça et on ne fait pas de mal à mon âme sœur en s'en tirant indemne. Ce n'est pas comme ça chez les filles Ouellette. Pendant que je continuais à me pomper moi-même dans mes vieilles rengaines, Katia m'a répondu :

— Mais là, ça doit faire au moins douze ans de ça, non ?

— Treize ans.

— Bon, pis tu l'haïs encore ?

Je n'ai rien répondu. Je savais qu'elle avait raison et je réalisais tout juste le ridicule de mon comportement des derniers mois envers elles. Elle a hésité un moment, fixant le lac calme.

— Cet été-là, pendant que Clara était en voyage, mon père a quitté ma mère et il est parti de la maison sans plus jamais nous donner de nouvelles.

Estomaquée, je me suis tournée vers elle et je pense que j'espérais qu'elle crie « C'est une blague ! » Malheureusement pour moi, il n'y avait ni rire, ni sourire, ni aucune forme d'espièglerie. Je n'ai rien dit sur le coup, je me doutais bien que me confondre en excuses à ce stade n'était ni indiqué ni utile. Si j'avais dû passer une forme ou une autre de contrôle ou d'examen par rapport aux échanges sociaux et aux relations interpersonnelles cette journée-là, je pense que j'aurais été recalée sévèrement sans pouvoir porter ma cause en appel. Échec, échec, échec. Je n'ai donc rien trouvé de mieux à faire que de dire :

— Je vais aller chercher une autre bouteille.

N'empêche, nous étions au chalet depuis moins de six heures et nous entamions déjà notre troisième bouteille de vin. Je me demande solidement quelle couleur avaient nos auras à ce moment précis. Pendant que je montais les escaliers, je tournais en boucle dans ma tête ses paroles : « Est-ce que c'est possible que tu sois mal à l'aise avec les femmes ? » Je me rappelle que mon égo criait très très fort dans ma tête qu'elle était totalement conne de dire des affaires de même alors qu'elle ne me connaissait pas du tout. Avant cette année, ma vie allait très bien. Ça peut arriver à tout le monde une mauvaise passe, voyons donc. Quand je suis redescendue et que je me suis réinstallée dans le calme de la nuit de

Rivière-Rouge avec nos tasses de vin à nouveau pleines, j'ai réalisé que le visage de Katia étincelait de petites larmes tranquilles. J'étais mal à l'aise, bien sûr. Extrêmement mal à l'aise. Comme je n'arrivais pas à dire quelque chose d'intelligent, je me suis alors surprise à lui prendre la main et à la serrer fort. Comme pour justifier quelque chose, j'ai fait à Katia une confession que j'avais tellement enfouie loin en moi que j'ai été la première étonnée de l'entendre franchir mes lèvres.

— Je ne suis pas très proche de ma mère.

Katia m'a serré à son tour fort la main, je crois que c'était sa façon silencieuse de m'encourager à continuer sur ma lancée. Alors les mots ont continué à sortir, un peu carrés, mais ils étaient là. C'était l'essentiel.

— Je veux dire, ma mère est ben fine là, pis elle a toujours été présente. Je ne compare vraiment pas nos situations. Sauf que, quand j'étais petite, j'étais comme leur parfaite fille unique et ils avaient vraiment beaucoup d'attentes envers moi. J'avais l'air d'une poupée bout'chou avec mes longs cheveux blonds et mes grands yeux bleus. Je pense que ma mère m'a un peu « idéalisée ». Genre, comme si j'étais un bibelot.

Je me suis tournée vers Katia, comme pour chercher un encouragement dans son regard... la force de déterrer encore des choses. Je me souviens de m'être dit que si Florence m'avait offert un petit moscato avant notre première séance de thérapie, je ne l'aurais peut-être pas envoyée promener et je serais peut-être bien plus équilibrée aujourd'hui. Définitivement, il faudrait que je lui fasse la suggestion de la vinithérapie.

— Ouais bien c'est ça, j'ai fait ma crise d'adolescence un peu tard, disons. À 18 ans, j'ai laissé mon petit chum de secondaire, j'ai lâché mon DEP pour travailler dans un bar et j'ai déménagé en haut du Café Tao avec Kariane. Sérieux, depuis ce jour là on dirait que chacune de mes décisions est une profonde déception pour elle. Il ne reste pas grand chose d'une quelconque relation mère-fille entre nous deux.

Elle a lâché doucement ma main et s'est redressée sur sa chaise, toujours face au lac. Elle me semblait pensive et moi je trouvais que j'avais essoré le sujet de mon manque de relation avec ma mère. En même temps, j'avais de la difficulté à comprendre pourquoi j'étais allée là, de prime à bord. Elle

m'a alors posé une question qui m'a encore plus chamboulée dans mes émotions.

— Pis, comment tu te sens toi dans ton rôle de mère ?

Je ne suis quand même pas complètement à l'ouest, je sais très bien que nous reproduisons certains *patterns* que nous vivons avec nos propres parents. Je ne pense pas que sa question m'ait déstabilisée parce que je ne la comprenais pas, mais bien parce que j'avais toujours bien pris soin de l'isoler très loin dans un coin de ma tête pour être certaine de ne jamais avoir à la croiser dans un corridor sombre. J'ai construit l'entièreté de ma vie de mère sur un seul mantra : ne jamais être comme la mienne. J'ai pris non pas deux ou trois, mais bien un typhon d'inspiration avant de même penser à être capable de placer quelques mots pour répondre à cette question très lourde de sens. Je ne sais pas si Katia avait idée d'à quel point c'était difficile pour moi d'aller là, mais elle restait immobile à fixer le ciel sans me mettre de pression d'aucune façon, patiente comme un printemps qui ne compte pas les jours avant le dégel.

— Je pense que, dans l'action, je suis une bonne mère.

— Qu'est-ce que tu veux dire Noé quand tu dis « dans l'action » ?

C'est drôle parce que ma seule confidente depuis l'adolescence a été Kariane. Comme nous sommes quasiment le prolongement l'une de l'autre, j'étais déstabilisée de devoir expliquer ma pensée. En même temps, ça me forçait à analyser réellement ce qui m'habitait et je réalisais que c'était un exercice que je ne faisais réellement pas assez souvent.

— Dans le sens où je suis toujours à tourbillonner autour d'elles. Je gère la garderie, les rendez-vous chez le docteur, les vêtements, les repas, *whatever*. Je les borde, je m'assure qu'elles ne manquent de rien. Je travaille fort pour qu'elles aient tout ce dont elles ont besoin.

En répondant à sa question, je réalisais de plus en plus l'ampleur de ce que j'étais en train de dire. Le plus effrayant, c'est que j'étais en train de comprendre des choses que je n'avais jamais réalisées avant. Katia n'a pas eu besoin de répondre quoi que ce soit, j'ai repris la parole à peine avais-je fini de parler.

— *Fuck.*

— Quoi *fuck* ?

— Ben là Katia, je viens de réaliser que je suis en train de devenir ma mère.

Je lui ai lancé un regard complètement paniqué qui devait avoir l'air encore plus inquiétant dans la pénombre après trois bouteilles de vin.

— Sérieux, il faut que ça change. Je refuse que mes filles grandissent avec l'impression qu'elles doivent toujours tout faire parfaitement pour mériter mon amour et mon temps.

Katia a mis sa main sur mon épaule, comme pour me dire « Hey je suis là, tout va bien ». Je ne l'ai pas repoussée. Je trouvais ce geste réconfortant, comme un bouillon de poulet quand on a super froid en plein mois de février. J'ai fait une veine tentative pour décentrer l'attention de sur moi.

— Hey ! J'ai l'impression de monopoliser toute l'attention ! C'est assez le Noémie-drama pour ce soir ! Toi, Katia, t'aurais pas un petit quelque chose de *fucké* en dedans de toi qui rendrait tous mes problèmes un peu plus normaux ?

Katia a éclaté de rire et son beau rire juvénile a pris écho dans le lac tranquille des Hautes-Laurentides. C'est exactement ce dont nous avons besoin pour briser la lourdeur du moment précédent et chasser le spectre de toutes les lourdes réflexions qui allaient s'ajouter à celles de l'échec de ma relation avec Antoine dans les prochaines semaines et les prochains mois. Elle a pris la parole, optimiste comme toujours.

— Ben moi, j'ai toujours travaillé dans la restauration ici et là. Je suis une touche-à-tout. C'est pour ça que, quand Clara m'a offert de reprendre la gestion du café avec elle, ça m'a tout de suite tenté. J'aime beaucoup ma sœur et j'avais envie de construire quelque chose de solide pour une fois. J'avais vraiment l'impression d'être rendue là. Pis sinon, ben le café que je m'apprêtais à gérer a brûlé.

Nous avons toutes les deux eu un petit rire amer et j'ai réalisé, à cet instant-là, comment ce feu avait affecté Clara et Katia aussi. Elles se retrouvaient à attendre un projet qui ne reviendrait peut-être jamais avec

deux proprios qui leur envoyaient des signaux contraires et très durs à déchiffrer. Pauvres elles. Imperturbable, Katia a continué.

— Sinon, je suis lesbienne et je l'ai su dès l'adolescence, sans grand parcours torturé ni rien. Un beau petit bonheur très ordinaire sauf que je suis encore à la recherche de la femme de ma vie. En attendant, je fais la tournée des bars en espérant trouver une pépite d'or. Mais bon, ça, tu le sais déjà.

Nous y étions donc arrivées, après tout ce temps. La conversation que je ne voulais pas avoir parmi toutes les autres. J'ai eu un petit frisson qui n'avait rien à voir avec la température extérieure. Je ne savais toujours pas quoi dire et le malaise me gagnait quand Katia a disparu à l'intérieur sans dire un mot. Elle est revenue quelques minutes plus tard avec deux bières en canette à la main. Elle m'en a tendu une avant de dire :

— J'ai trouvé la cachette secrète de Gérard. Tu déduiras ça de mes dettes d'alcool.

J'ai ri un peu, mais ce n'était pas réellement un rire sincère. Je sais qu'elle l'a perçu. Elle m'a alors dit :

— Tu sais Noémie, tu n'es pas obligée de m'en parler si tu n'es pas à l'aise.

Je le savais, mais quelque chose d'autre que le vin cette fois me poussait à le dire, à me libérer un peu de ce secret qui me triturerait les entrailles depuis des mois. J'avais ressenti un léger soulagement après en avoir parlé à Ève, mais je n'avais pas réellement vidé mon sac et le soulagement n'avait été que momentané. J'ai pris tout ce qui me restait de courage et d'envie d'aller mieux et j'ai synthétisé le mieux possible ce que je comprenais de la situation pour arriver à l'expliquer à cette personne que je détestais encore pour mourir quelques heures auparavant.

— Depuis environ un an, j'ai réalisé qu'il m'arrivait d'avoir des attirances pour... des femmes.

Le plus dur était fait, j'ai alors continué.

— Au début, je n'en ai pas fait de cas, mais au fil des mois c'est arrivé de plus en plus souvent et ça s'est mis à m'obséder. Je ne comprenais pas

d'où ça venait. Alors, un soir, je suis sortie dans un bar du quartier gai pour la première fois de ma vie... On dirait que je pensais que j'aurais un déclic, que ça m'apporterait des réponses mais, finalement, je me sentais vraiment pas à ma place et après j'étais juste encore plus mélangée. Alors, j'ai enfoui ça quelque part et j'en ai jamais parlé à personne sauf à Ève.

— Est-ce que c'est pour ça qu'Antoine et toi vous vous êtes laissés ?

— Ben non ! Ça n'a aucun rapport. En fait, c'est plus compliqué que ça. Antoine et moi, on arrivait plus à trouver nos places dans notre couple et on n'était plus vraiment heureux ensemble. Je pense que ça faisait longtemps, avec du recul.

— Je comprends. C'était plus un symptôme qu'autre chose.

Tandis que tranquillement nos canettes de Labatt 50 s'évaporaient devant nous, nous avions les yeux un peu lourds et la bouche de plus en plus pâteuse. J'ai dit à Katia :

— Je t'avertis, je prends le lit du bas.

C'était vraiment une blague poche considérant que nous avions un dortoir pour nous seules et que personne n'aurait à dormir dans un lit superposé, mais sur le moment je pense que c'était la blague la plus drôle de toute l'histoire des soirées en chalet du monde entier. Nous avons ri vraiment trop longtemps avant que le calme ne revienne. Je lui ai dit :

— Qu'est-ce que tu voulais dire tantôt, quand tu as dit que c'était plus un symptôme qu'autre chose ?

Katia m'a alors dit une dernière chose sur le bord du perron avant que nous tentions l'ascension des escaliers exigus du chalet vers les dortoirs dans une très difficile mise en marche :

— Tsé Noé, ça se peut-tu que tu capotes juste un peu trop avec tout ça ? Je veux dire, qu'est-ce que ça ferait si t'avais des attirances envers les femmes, les hommes ou même les castors ? T'as le droit d'apprendre à te connaître pis faire tes propres choix. Pis si t'étais pas heureuse avec ton Antoine là, peut-être ben que t'avais juste besoin de te rappeler qu'il existe des milliards d'autres êtres humains sur la terre. On dirait que ton cerveau l'avait juste compris ben longtemps avant toi et qu'il s'est mis à te suggérer

quarante mille scénarios probables juste pour que tu te sortes la tête du sable. Laisse-toi donc exister maudite autruche.

J'ai tourné la tête vers elle et je lui ai fait un sourire sincère à travers mes yeux remplis de larmes.

— T'as le droit de rouler carré, Noémie. Pis hey... t'es PAS un bibelot.

Au final, la personne la plus improbable du monde dans le contexte le plus improbable du monde m'aura apporté la clé pour ouvrir la maudite porte qui m'empêchait de commencer à guérir. Mon dieu que ça peut être étrange la vie.

Je sors de mes réflexions comme on prend une grande respiration en ressortant de l'eau après un plongeon quand j'entends la voix victorieuse de Katia en bas des escaliers.

— VICTOIRE ! LE CAFÉ EST PARTI. Je t'attends en bas.

Nous nous installons à nouveau dehors dans nos chaises respectives de la veille, mais nous sommes beaucoup moins bavardes, chacune le nez dans notre précieuse décoction contre les lendemains de veille. J'apprends à apprécier sa présence maintenant tranquille. Un petit sourire se glisse même sur mon visage, comme un bon pressentiment.

Tout à coup, nous entendons une voiture arriver devant le chalet et les portières claquer dans un vacarme épouvantable. Alarmées, nous nous rendons à l'avant pour remarquer que la belle voiture sport de Sébastien, qui n'est absolument pas conçue pour les escapades dans les profondes forêts mixtes laurentiennes, est garée toute croche devant le *Pavillon des mésanges*. La voiture est vide, mais voilà que j'entends des voix familières hurler mon nom à l'intérieur. Je regarde Katia, éberluée.

— Ben voyons.

En entrant, je tombe sur une Ève au bord de la crise de nerfs qui me saute dans les bras.

— Oh, mon dieu Noémie, on a eu tellement peur. On était sûrs qu'il t'était arrivé quelque chose.

Sébastien dévale les escaliers deux par deux et me saute lui aussi au cou. Il renchérit :

— Quand Kariane et Antoine nous ont dit qu'ils avaient eu le message du club de yoga comme quoi la retraite était annulée, mais qu'ils n'avaient pas eu de tes nouvelles et que tu ne répondais pas sur ton cellulaire, on a fait la route qui nous séparait d'ici d'une traite pour venir s'assurer que t'étais pas morte. Voyons donc nous faire des peurs de même.

Je réalise tout à coup que j'ai été complètement irresponsable de rester au chalet et de n'avoir avisé personne du changement de plan. Dans ma tête, retraite ou pas, j'étais ici. Je ne pensais jamais que le club de yoga aurait laissé un message à la maison. D'un coup, je relève la tête et je fais face à mes deux interlocuteurs toujours occupés à reprendre leur souffle. Ma bouche s'ouvre toute grande de surprise et j'oublie complètement leurs reproches.

— Oh, mon, dieu. Vous êtes revenus ensemble.

**Kariane**

« Allo tempête,

J'ai l'impression de ne pas t'avoir appelée comme ça depuis des années. L'avais-tu remarqué ?

Je ne sais pas quand est-ce que le brouillard a vraiment commencé à s'installer dans ma tête. J'aime penser que c'est la faute du nord, du bébé sans nom et de l'isolement, mais je te mentirais si je te disais que je ne sens pas le froid me gagner tranquillement depuis beaucoup plus longtemps que ça... un temps indéfini.

Je te connais, tu te diras que tu aurais dû voir les ténèbres dans mes sourires, sentir les tremblements dans mes caresses. Tu te diras que c'était ta responsabilité, mais ce ne l'était pas. C'était la mienne.

C'était ma responsabilité de te protéger.

Et, je n'ai pas réussi.

Quand je me suis réveillé à la clinique et que j'ai appris qu'on t'avait transférée à Iqaluit pour être opérée, les derniers renforts qui retenaient le barrage à l'intérieur de moi se sont effondrés. J'étais brisé et j'ai compris à ce moment que je ne serais plus jamais capable de recoller les lambeaux de ma vie parce qu'ils s'étaient lacérés si insidieusement au fil du temps qu'ils étaient irréparables.

Kariane, j'ai toujours traîné dans mon cœur cette douleur immense même si par moment j'arrivais à mieux vivre avec elle. Il m'arrivait de voir du beau, de me laisser imprégner par des moments, mais rapidement le chaos dans ma tête revenait même si je faisais tout ce qui était en mon possible pour le camoufler. Je te regardais fleurir en tous lieux et en toutes occasions et j'avais momentanément l'impression d'être heureux moi aussi, mais en réalité je ne goûtais toujours qu'à ce bonheur à travers toi et dès que tu sortais de mon champ de vision, le mal reprenait toute la place et me coupait de mon oxygène.

J'ai demandé à Simon de me congédier de la clinique pour vol de médicaments et de me renvoyer au Québec par le premier avion. Je ne me sentais pas capable de me tenir devant toi après t'avoir laissée seule à cet unique moment où tu avais réellement eu besoin de moi depuis toutes ces années que je te connais. Par contre, jamais je n'aurais pu penser que tu portais notre enfant à ce moment... Ça m'a anéanti d'imaginer comment tu as dû te sentir seule au milieu des banquises.

Je vous ai abandonnés.

Je t'ai toujours appelé tempête, mais j'avais tort. Tu n'as rien d'une simple tempête, tu es un séisme. Ça m'a pris des années à le comprendre, mais quand j'ai compris mes fondations étaient déjà ébranlées. C'est une question de magnitude, tu vibres à une fréquence que personne d'autre ne peut atteindre, ta fréquence à toi. Kariane, tes vibrations m'ont gardé en vie pendant des années, mais mon corps ne pouvait plus le supporter. Tu es un soleil. L'univers entier a envie de tourner autour de toi et de vivre dans tes rayons, mais peu importe la force avec laquelle le soleil tire sur la lune, cette dernière restera toujours dans la noirceur et il ne pourra jamais partager sa lumière avec elle. Même tout l'amour du monde ne peut rien changer à ça.

Je sens au fond de moi que cette enfant sera une fille, comme s'il ne pouvait pas en être autrement. Tu l'élèveras comme toutes les femmes Ouellette. Elle sera forte, intelligente et indépendante. Elle brillera parmi les foules peu importe leur densité. Notre fille grandira entourée de ses cousines, de ses grands-parents et de tout le monde formidable qui gravitera toujours dans votre champ d'attraction. Vous serez toujours heureuses et ensemble. C'est écrit dans le ciel.

Si j'ai raison et que c'est une fille, j'aimerais que tu l'appelles Isabela comme cette île des Galápagos où nous nous sommes rencontrés. C'est la seule chose que je demande et ce sera la partie de moi qui vivra pour toujours en elle, livrée à travers la plus formidable des mères que la terre n'aura jamais portée.

J'ai l'impression que tout ce que tu as vécu dans ta vie t'amène vers notre Isabela. Tu pourras lui donner le nom de ta mère comme deuxième prénom afin qu'elle veille elle aussi sur ce petit ange pour toujours.

Kariane, marche sans te retourner.

Je veillerai toujours sur vous.

José  
Ton Gilligan

# Épilogue

**Kariane**

« Un discours, un discours, un discours ! »

Tout le monde regarde Noémie qui fait mine de se cacher en-dessous de la table pour ne pas avoir à prendre la parole devant tout le monde. Les jumelles sont mortes de rire et pensent qu'une partie de cache-cache particulièrement euphorique est en train de prendre place dans le café. Antoine récupère les filles en les calant sous ses bras pour les asseoir sagement à une table un peu plus loin afin de laisser leur mère prendre la parole et faire cesser les demandes des gens réunis aujourd'hui pour la réouverture du café. Je la vois lui adresser un sourire de reconnaissance sincère pour la remercier de sa présence et pour son appui indéfectible malgré leur séparation. Je la trouve rayonnante comme elle ne l'a pas été depuis tellement longtemps. J'ai l'impression de redécouvrir des petits bouts d'elle qui étaient ensevelis ben ben loin depuis beaucoup trop longtemps.

Isabela se tortille dans mon écharpe de portage, bien au chaud. Elle a la bougeotte, comme ses parents, mais il est trop tôt pour découvrir le monde bébé-lune. Reste encore un peu près de moi, à l'abri.

Noémie prend finalement la parole :

— Comme la vie est faite d'ironies, il y a un an presque jour pour jour, nous fêtions les cinq ans du Tourmen-Thé, voilà maintenant que nous nous apprêtons à fêter sa réouverture et sa nouvelle administration ! *Cheers* !

Sébastien et Ève sont derrière elle, un peu en retrait. Les petits cachottiers ont recommencé à se voir il y a presque un an déjà et ils ne nous avaient rien dit. Au début, Sébastien était allé voir Ève parce qu'il s'inquiétait pour Noémie. C'était un pas de géant pour lui qui n'avait jamais vraiment recousu la blessure laissée par leur rupture dans son cœur malgré les années qui avaient passé. De fil en aiguille, ils se sont textés, puis se

sont revus et ils se sont mis à se fréquenter en cachette... jusqu'à ce que leur amour éclate au grand jour quand ils sont allés secourir une Noémie-pas-pentoute-en-détresse dans un chalet au drôle de nom d'oiseau. Je ne pense pas avoir déjà vu Sébastien aussi heureux de toute ma vie. Parfois, les choses se placent d'elles-mêmes, il faut croire. Le discours reprend de plus belle.

— Comme vous savez, Sébastien a décidé de vendre ses parts du café pour aller relever de nouveaux défis professionnels. Donc Sébas, merci encore pour ces cinq incroyables années passées ensemble. *Cheers* à ça aussi !

Mon père passe une main sur mon épaule. Il me souffle à l'oreille.

— Veux-tu que je prenne la petite un peu ?

En fait, elle était super tranquille, mais je sais qu'il adore prendre sa petite-fille dans ses bras et je n'ose pas lui enlever ce petit plaisir. Isabela aussi adore son grand-père avec ses grands yeux bruns presque comme les miens. Je défais l'écharpe et je lui donne cette merveilleuse petite fille toute chaude et humide, comme si elle sortait de la sècheuse. Elle chigne un peu, mais bientôt elle se rendort blottie dans les bras de son grand-père, comblée tout comme lui.

— Après mûre réflexion, nous avons décidé Clara, Katia et moi, de changer le nom du café une dernière et ultime fois. Ouais, il paraît que Tourmen-Thé, ça peut porter malheur.

Tout le monde rit dans la salle, l'ambiance est légère et festive. Après une année aussi mouvementée pour nous tous, nous avons besoin de ces petites victoires. Nous les savourons une à une, sans en laisser filer une seule miette.

— Nous avons également décidé de réaménager les locaux et de changer un peu la vocation du commerce. Donc mesdames, mesdemoiselles et messieurs, je vous prie de faire un torrent d'applaudissement pour l'ouverture du tout nouveau Sincéri-Thé – Boutique et salon de thé ! Merci !

Je profite de mon moment sans ma fille pour aller coller mes deux autres fillettes préférées au monde entier, toutes aussi belles et rayonnantes que

leur mère l'est en ce moment. Antoine et Noémie ont vraiment réussi à les préserver dans tous les réaménagements de leurs vies et elles semblent nager dans le bonheur. Mon cœur explose d'amour en les regardant. Tous les enfants du monde devraient avoir la chance de grandir aussi bien entourés que les nôtres.

— En plus, comme vous le savez, j'ai aménagé mon bureau de graphisme où se trouvait la cuisine maintenant inutilisée du café. Donc, je reprends également du service comme graphiste après six ans d'absence ! Si Clara et Katia ne sont pas déjà tannées de me voir, comme j'habite le condo en haut et que je gère les commandes du salon de thé, elles pourront aussi venir me voir dans mon bureau !

Les deux sœurs se lèvent et vont serrer Noémie dans leurs bras à l'avant de la boutique. Elles ont réellement développé une belle amitié au fil des mois ces trois-là. Je pense qu'elles se sont trouvées d'une certaine façon, après tous ces orages. Je regarde mon téléphone qui s'illumine sur la table. Une chance que je l'avais mis en mode silencieux juste avant le discours de Noémie. Je regarde le message qui y est affiché :

José : *Je suis en route. Je vais être là dans 5 minutes, mon rendez-vous s'est terminé plus tard que prévu. Je t'aime.*

J'inspire une grande bouffée d'air et je réalise que c'est réellement les plus beaux nouveaux départs que j'ai vus de toute ma vie.

Et je nous souhaite encore plus de beau pour la suite.

Nous continuerons donc tous et toutes à fleurir.

« Ensemble. »

**FIN**

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Achevé d'imprimer au Québec, Canada  
Deuxième trimestre 2022

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)